



**RIPOSTER  
A L'ATTAQUE  
DOGMATO-  
REVISIONNISTE  
SUR LA  
PENSEE  
MAOTSETOUNG**

Commentaires sur  
L'impérialisme et la révolution  
d'Enver Hoxha



Traduit de  
**THE COMMUNIST**  
Revue théorique du  
Parti communiste révolutionnaire des Etats-Unis  
(RCP-USA)



**RIPOSTER  
A L'ATTAQUE  
DOGMATO-  
REVISIONNISTE  
SUR LA  
PENSEE  
MAOTSETOUNG**

Commentaires sur  
**L'impérialisme et la révolution**  
d'Enver Hoxha



*La version originale de cet article  
est publiée en anglais dans le numéro 5 de  
**The Communist**  
(mai, 1979), revue théorique du  
Parti communiste révolutionnaire des Etats-Unis (RCP-USA).  
Il est écrit par J. Werner.*

# Riposter à l'attaque dogmato-révisionniste sur la pensée maotsétoung

Commentaires sur  
*L'impérialisme et la révolution*  
d'Enver Hoxha

Par J. Werner

© RCP Publications  
Chicago, 1979  
Traduit par RCP Publications

ISBN 0-89851-033-3

En examinant pour la première fois le nouveau livre d'Enver Hoxha, *L'impérialisme et la révolution*, on est tenté de ne pas donner d'importance à cette œuvre mesquine et superficielle, et de conseiller que le lecteur se reporte plutôt aux œuvres de Mao Tsétoung. Celles-ci révèlent bien clairement que la plupart des accusations que Hoxha lance contre Mao représentent tout simplement une manipulation flagrante de citations, une déformation de faits, et des mensonges outranciers; aussi voudrait-on que le lecteur se reporte aux nombreuses critiques soviétiques contre Mao, critiques qui, bien qu'appartenant à la même méthode et présentant la plupart des mêmes thèses que celles de Hoxha, ont au moins la qualité d'une présentation systématique et complète de la ligne révisionniste.

Cependant, la réalité actuelle dans le mouvement international communiste rend impossible la poursuite d'un tel cours en dépit de la tentation qui se présente. La prise du pouvoir dans la Chine révolutionnaire par les responsables engagés dans la voie capitaliste et menés par Houa et Teng a abouti à la capitulation de certains anciens marxistes-léninistes, et à la démoralisation de beaucoup d'autres gens. Les yeux du mouvement international se sont fixés sur Hoxha et sur le Parti du Travail d'Albanie dans l'espoir qu'au milieu du tumulte et de la confusion dans les rangs des communistes, le PTA continuerait à jouer un rôle important dans la lutte contre le révisionnisme. De même, la réponse initiale des albanais, bien que criblée d'éclectisme et de thèses contradictoires, avait inspiré un tel espoir.

Mais Hoxha et la direction du PTA ont choisi une autre voie, prêtant le prestige du PTA (prestige ironiquement acquis en grande partie du fait que Hoxha s'était uni avec Mao et la Grande Révolution culturelle prolétarienne à une époque où les révisionnistes les attaquaient de toutes parts) à ceux qui voudraient *faire marche arrière* en niant les avancées forgées au cours de la lutte contre le révisionnisme contemporain des deux dernières décades, qui veulent édifier une ligne révisionniste sur le plan politique et idéologique, une ligne fondée sur la sanctification et la concentration des erreurs commises par des révolutionnaires depuis les années trente. Et tout ceci au nom de la «pureté» du marxisme-léninisme!

Bien entendu, ce n'est pas la première fois dans l'histoire que le révisionnisme prétend être marxisme «orthodoxe», essayant de peindre les véritables communistes révolutionnaires avec le pinceau du «déviationnisme», ou même du fanatisme. Karl Kautsky était le marxiste orthodoxe de son temps dans sa lutte contre le léninisme. Et Trotski, lui aussi, prétendait être un marxiste «prolétarien» et «pur», tout en faisant de son mieux pour miner et détruire le premier Etat socialiste du monde.

Car, contrairement au point de vue qui caractérise les écrits d'Enver Hoxha, le monde ne progresse pas sur une voie simple et directe. Et ce qui est vrai pour le monde lui-même, est également vrai pour le marxisme-léninisme, celui-ci étant, après tout, une science fondée sur la compréhension des contradictions de la nature et de la société, et un outil pour faire avancer la société conformément aux lois du mouvement de ces contradictions—une science qui est, et ne peut qu'être, enrichie et approfondie continuellement au cours de la pratique révolutionnaire.

Enver Hoxha fait plusieurs accusations contre Mao Tsétoung, accusations basées sur des thèses que nous aborderons ici l'une après l'autre; mais le fait ressort très nettement que Hoxha est tout à fait incapable de comprendre la science vivante de la dialectique; c'est une confusion qu'il gardait pour lui tant que la Chine révolutionnaire continuait à avancer, luttant contre des ennemis que Hoxha, lui aussi, reconnaissait être des adversaires; une confusion transformée en antagonisme et que Hoxha voudrait imposer au mouvement communiste international tout entier maintenant que la marche en avant de la Chine a été momentanément renversée.

En fait, dans une de ses rares caractérisations relativement justes de la ligne de Mao, Hoxha écrit: «Mao Tsétoung traite en général la question de la révolution, qu'il considère comme un processus illimité, se répétant périodiquement durant toute l'existence de l'humanité, comme un processus allant de la défaite à la victoire, de la victoire à la défaite,

et ainsi de suite». Bien entendu, en choisissant ce passage, Hoxha veut donner à entendre que Mao ne perçoit qu'une répétition cyclique des choses, et non pas *l'avance* de la société humaine. Mais ce qui en ressort beaucoup plus nettement (car cette vulgarisation de Mao ne prend pas pour quiconque a étudié ses écrits) c'est *la perspective de Hoxha lui-même vis-à-vis de la révolution*, c'est-à-dire qu'elle est une dislocation regrettable, si même parfois nécessaire, que l'histoire inflige à la société en des moments très rares, et une dislocation qui cessera pour toujours dès que la classe ouvrière (ou des sauveurs condescendants ayant à cœur les intérêts de la classe ouvrière) pourra saisir le pouvoir des anciens exploités pour entreprendre «l'avance sans interruption» le long de la Perspective Nevski large et bien droite, vers un but ressemblant beaucoup à la vision religieuse du Royaume de Dieu sur terre, où tout conflit, toute lutte, toute discorde, sera remplacé par la Concorde et la Stabilité parfaites.

Hoxha veut à la fois attaquer le marxisme-léninisme et la pensée maotsétoung, et se distinguer du révisionnisme contemporain. Par conséquent, il adopte une perspective révisionniste fondamentale, et même beaucoup des thèses révisionnistes usées par le temps, les dissimulant sous un mince couvert dogmatique. D'où notre terme: *dogmato-révisionniste*.

*L'impérialisme et la révolution* traite de nombreux sujets; répondre à toutes les erreurs et toutes les déformations du marxisme qui s'y trouvent exigerait un livre beaucoup plus long que celui de Hoxha. Notre article s'adresse presque exclusivement à la 2ème Partie, Section III: «La «pensée maotsétoung», théorie anti-marxiste». Et même ici, nous ne nous adressons pas aux déformations, aux erreurs, aux calomnies sous tous leurs aspects; néanmoins notre article est d'une longueur et d'un détail suffisants pour faire goûter au lecteur la ligne contre-révolutionnaire de Hoxha, et même l'en écœurer!\*

\* Hoxha essaie, comme le font les chefs révisionnistes chinois, d'attribuer à Mao le développement de la théorie réactionnaire des «trois mondes». Le RCP, USA (Parti communiste révolutionnaire, EU) traite de cette question dans son article, «Three Worlds Strategy: Apology for Capitulation» («La stratégie des trois mondes: apologie de la capitulation»), dans la revue mensuelle du Comité central du RCP, USA, *Revolution*, du mois de novembre, 1978. Cet article-ci ne s'adresse ni à la représentation que fait Hoxha de la situation mondiale actuelle, ni à la convergence toujours plus marquée entre les vues de Hoxha et les machinations des sociaux-impérialistes soviétiques.

## I. Enver Hoxha et le cours de la Révolution chinoise

Selon Enver Hoxha, le Parti communiste chinois est dominé par la «pensée maotsétoung» révisionniste depuis 1935, année où la direction de Mao au sein du Parti fut fondamentalement établie. Apparemment, selon Hoxha, c'est Wang Ming qui préconisait la ligne juste, bien que le nom de ce renégat n'apparaisse pas dans le livre. Wang Ming fut le chef du Parti communiste chinois pendant plusieurs années jusqu'à la défaite de sa ligne en 1935; deux caractéristiques marquent sa carrière dans le Parti: premièrement, sa ligne politique était invariablement erronée, le menant à des déviations d'opportunisme de droite et «de gauche»; et deuxièmement, il jouissait de la confiance et du soutien de l'Internationale communiste et, probablement, de Staline.

Les chefs du Parti communiste qui partageaient la ligne de Wang Ming (qui s'appelaient eux-mêmes les «internationalistes», et à qui on donnait parfois le nom de «28 1/2 Bolcheviks», du fait que Wang prétendait que lui et ses quelques étudiants revenus de Moscou étaient «à cent pour cent bolcheviks»), commençaient à jouer un rôle important à un moment critique de la Révolution chinoise. Ils refusaient de reconnaître que la Révolution chinoise avait subi un revers provisoire après la défaite des années 1924-1927 et qu'une période prolongée de défensive stratégique était donc nécessaire.

Mao avait fait une analyse des conditions concrètes en Chine, analyse fondée sur le marxisme-léninisme et tenant compte des thèses fondamentales de Lénine et de Staline sur la Révolution chinoise; il arriva à la conclusion que, bien que la révolution eut subi des défaites, il existait plusieurs circonstances qui permettaient l'établissement dans de nombreuses parties de la Chine de bases d'appui rurales entourées par l'ennemi. Liée de très près à ce sujet était la question de la paysannerie; Mao a correctement constaté qu'à l'étape démocratique, les paysans devaient être la force *principale* (non pas la force dirigeante) de la révolution. La mobilisation des paysans sous la direction du Parti communiste et la réalisation de la révolution agraire étaient indispensables au développement des bases d'appui.

Concernant ces thèses, ainsi que sur de nombreuses questions politiques et militaires qui en découlaient, Wang Ming s'opposa implacablement à Mao. Comme Hoxha, Wang Ming protestait contre la thèse de Mao selon laquelle les villes devaient être encerclées à partir de la campagne. Comme Hoxha, Wang ne pouvait pas comprendre le flux

et le reflux de la révolution: il présentait plutôt l'image d'une situation objective constamment favorable à laquelle il manquait seulement l'élément subjectif pour mener une attaque victorieuse immédiate contre le pouvoir réactionnaire. Sur le plan militaire, politique et idéologique, Wang Ming dirigea le Parti avec une ligne politique erronée, qui aboutit à la défaite aux mains de Tchiang Kaï-chek pendant sa cinquième campagne «d'encerclement et de suppression», défaite qui força la retraite de l'Armée rouge, à savoir la célèbre Longue Marche. Le résultat de cette ligne d'opportunisme «de gauche» fut que beaucoup de membres du Parti communiste et de l'Armée rouge, aussi bien que des bases d'appui, furent liquidées.

Bien entendu, toute cette histoire est déjà bien connue, et l'évaluation politique de ces déviations constitue une partie importante de l'œuvre de Mao Tsétoung. En plus, c'est en se fondant sur le repoussement de cette ligne en particulier que le PCC a pu réussir à mener jusqu'au bout la célèbre Longue Marche et la Révolution chinoise elle-même.

Mais Enver Hoxha, comme Wang Ming et les révisionnistes soviétiques, accuse Mao de «nationalisme», de «mentalité paysanne», et d'opportunisme, parce que Mao a appliqué le marxisme-léninisme aux conditions concrètes de la Chine, développant ainsi une ligne politique complète qui mena la révolution à la victoire.

Voyons quelques-uns des arguments profonds qu'évoque Hoxha pour attaquer Mao:

Cette théorie petite-bourgeoise [qui ne reconnaît pas le rôle dirigeant du prolétariat], Mao Tsétoung l'exprimait dans sa thèse globale «encercler les villes à partir des campagnes». «...la campagne révolutionnaire, écrivait-il, peut encercler les villes... le travail à la campagne doit jouer le rôle principal dans le mouvement révolutionnaire chinois, tandis que le travail dans la ville, un rôle secondaire». Mao'a repris cette idée lorsqu'il a traité aussi du rôle de la paysannerie au pouvoir. Il a dit que tous les partis et les autres forces politiques doivent se soumettre à la paysannerie et à ses conceptions. «...on verra, écrit-il, des centaines de millions de paysans se dresser, impétueux, invincibles, tel l'ouragan, et aucune force ne pourra les retenir... Ils mettront à l'épreuve tous les partis et les groupes révolutionnaires, tous les révolutionnaires, afin qu'ou bien ils acceptent leurs vues ou bien les rejettent». Selon Mao, ce serait à la paysannerie et non à la classe ouvrière qu'appartiendrait le rôle hégémonique dans la révolution.<sup>2</sup>

Voilà donc la profonde façon de penser d'Enver Hoxha. Mais, où diable se trouve le principe selon lequel le centre principal du travail du Parti doit être dans les villes? Si l'on fait la révolution dans un pays où les paysans comprennent 80% de la population, si la révolution a été *repoussée* hors des villes, si le mouvement subit un déclin provisoire, et

s'il existe la *possibilité* d'établir le pouvoir politique rouge à la campagne, comme c'était le cas en Chine, comment peut-on dire que c'était une erreur de faire de la campagne «le centre principal du travail du Parti» ou de développer une stratégie «d'encercllement des villes à partir de la campagne»? Sous de telles conditions, manquer d'agir ainsi ne pouvait que signifier, comme en Chine, une politique d'aventurisme impétueux. Cette politique mena vite à la capitulation face à l'ennemi, justement parce que la ligne «de gauche» qui consistait à se concentrer dans les villes et à refuser «d'encercler les villes à partir de la campagne» était incapable de mobiliser les forces nécessaires à la révolution, étant donné les conditions concrètes de la Chine à cette époque-là.

Il est très révélateur que Hoxha fasse un tel fracas au sujet de la célèbre citation de Mao tirée de son «Enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan», dans lequel Mao dit que le fort ouragan du mouvement paysan mettra «à l'épreuve tous les partis révolutionnaires», car cet ouvrage classique a historiquement subi des attaques de la part des révisionnistes, y compris Tchen Tou-sieou, Wang Ming et les renégats soviétiques.

Ce que Mao affirme dans son «Enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan» n'est *pas* que le *prolétariat* ne doit pas mener la paysannerie, mais précisément le contraire. Il lutte contre les tendances de droite, de forme aussi bien que de contenu, des dirigeants du Parti qui considéraient que le mouvement des paysans allait très mal, qu'il commettait «trop d'excès». Ceux qui prétendaient que le mouvement des paysans commettait «trop d'excès» croyaient qu'il compromettait l'alliance avec la bourgeoisie nationale (dans ce cas le Koumintang) et qu'on devait donc soit refuser de reconnaître le mouvement, soit l'opposer tout à fait, soit au moins le restreindre. En reproduisant la citation de Mao: «Ils mettront à l'épreuve tous les partis révolutionnaires, tous les camarades révolutionnaires qui auront à prendre leur parti», Hoxha omet exprès les phrases qui suivent, phrases qui révèlent la véritable intention dans laquelle Mao a écrit ce texte:

Nous mettre à la tête des paysans et les diriger? Rester derrière eux en nous contentant de les critiquer avec force gestes autoritaires? Ou nous dresser devant eux pour les combattre? Tout Chinois est libre de choisir une de ces trois voies, mais les événements obligent chacun à faire rapidement ce choix.<sup>1</sup>

Donc, il est clair (si l'on ne massacre pas les citations de Mao comme Hoxha a l'habitude de le faire d'un bout à l'autre de son attaque) que Mao ne veut pas dire que les paysans doivent mener le Parti, mais justement le *contraire*, c'est à dire, que le Parti doit s'avancer et se mettre à la *tête* du soulèvement torrentiel qu'est le mouvement paysan.

Staline, lui aussi, s'est attaqué aux mêmes erreurs commises à l'époque par des dirigeants du PCC:

Je sais qu'il existe des kuomintangistes et même des communistes chinois qui ne pensent pas qu'il soit possible de déclencher la révolution à la campagne, parce qu'ils craignent que le front uni anti-impérialiste soit rompu si le paysannerie s'engage dans la révolution. Camarades, ceci constitue une erreur très grave... à mon avis il est grand temps de mettre fin à cette inertie et cette «neutralité» envers la paysannerie...<sup>4</sup>

Le dédain que montre Hoxha envers les paysans et sa sous-estimation de leur rôle central dans le processus révolutionnaire des pays comme la Chine sont liés à son incapacité de comprendre la nature même de ces révolutions. Lénine et Staline, et non pas Mao, furent les premiers à développer la thèse selon laquelle les révolutions des pays de l'Asie étaient du type démocratique-bourgeois, ayant comme but deux objectifs principaux: chasser l'impérialisme étranger et vaincre les sections de la classe capitaliste liées à cet impérialisme; et résoudre la question agraire: détruire les vestiges féodaux et réaliser le principe: «la terre à ceux qui la travaillent».

Encore une fois, Staline était très clair sur cette question: «Le Komintern a été d'avis, et l'est encore, que la base de la Révolution chinoise dans la période actuelle [1927] est la révolution agraire paysanne.»<sup>5\*</sup>

\* La même thèse se trouve plusieurs fois dans les écrits de Staline sur la Chine, comme dans les résolutions du Komintern sur la Révolution chinoise. Voir, par exemple, la Résolution du VIIIème Comité exécutif de l'Assemblée plénière de l'Internationale communiste (CEIC) sur la question de la Chine (mai, 1927) qui affirme:

Révolution agraire, y compris confiscation et nationalisation de la terre: c'est là le contenu socio-économique interne de la nouvelle étape de la Révolution chinoise... et le Parti communiste doit se mettre en tête de ce mouvement et le diriger.<sup>6</sup>

Ou, encore une fois, la Résolution du CEIC de juin 1930 sur la question chinoise:

La question agraire est la base de la Révolution chinoise. La révolution se développe sous forme de guerres paysannes, dirigées par le prolétariat.<sup>7</sup>

Naturellement, cela ne veut pas dire que Staline ou le Komintern aient toujours eu raison quant à leur analyse ou leurs recommandations vis à vis de la Révolution chinoise.

Hoxha accuse:

Mao Tsétoung n'a jamais pu comprendre ni expliquer correctement les liens étroits existant entre la révolution démocratique-bourgeoise et la révolution prolétarienne. En opposition avec la théorie marxiste-léniniste, qui a démontré scientifiquement qu'entre la révolution démocratique-bourgeoise et la révolution socialiste ne se dresse pas une muraille de Chine, que ces deux révolutions ne doivent pas être séparées l'une de l'autre par de longs intervalles, Mao Tsétoung affirmait que «La transformation de notre révolution en révolution socialiste est une question qui appartient à l'avenir... Quant à savoir quand s'effectuera ce passage... il se peut que cela nécessite une assez longue période. Tant que toutes les conditions politiques et économiques requises ne sont pas réunies pour ce passage, tant que cette transition ne peut profiter, mais seulement nuire à l'immense majorité de notre peuple, il ne doit pas en être question».<sup>8</sup>

Déjà le lecteur avisé se demandera: qu'est-ce que Hoxha omet avec ces points de suspension? Les premiers points servent à effacer une phrase de Mao: «Dans l'avenir la révolution démocratique se transformera inévitablement en révolution socialiste». Les points qui suivent éliminent la partie de la phrase en italiques ci-dessous: «Quand ce passage se produira-t-il? *Cela dépendra de la présence de certaines conditions nécessaires et peut requérir un temps assez long.*»<sup>9\*</sup>

Nous voyons donc que Hoxha omet deux points critiques de la politique de Mao: 1) que le passage à la révolution socialiste est inévitable; et 2) que ce passage dépend de «la présence de certaines conditions nécessaires».

Hoxha rajoute:

Mao Tsétoung s'en est tenu, tout au long de la révolution, et même après la libération, à cette conception antimarxiste, qui n'est pas pour la transformation de la révolution démocratique-bourgeoise en révolution socialiste. Ainsi, en 1940, Mao Tsétoung a dit que «La révolution chinoise doit nécessairement traverser... la phase de la nouvelle démocratie et, seulement après, la phase du socialisme. De ces deux phases, la première sera relativement longue...»<sup>10</sup>

\* Nous laissons au lecteur la tâche de décider si les traducteurs albanais citent à dessein l'édition *albanaise* des œuvres de Mao afin d'empêcher le lecteur de comparer cette œuvre embrouillée de Hoxha avec l'original, ou s'il s'agit simplement d'une méthode extrêmement irresponsable devant une question d'une telle importance. En tout cas, cette méthode rend *pratiquement impossible* que la plupart de lecteurs se reporte à l'original, surtout étant donné que les articles dans les *Œuvres choisies* de Mao ne sont pas cités.

Nous reproduisons ci-dessous pour le lecteur le paragraphe entier duquel Hoxha a tiré sa «citation»; le paragraphe provient de la traduction chinoise officielle, et sans les points de suspension bien commodes de Hoxha:

Il ne fait aucun doute que la révolution en est encore à sa première phase et n'entrera que plus tard, lors de son développement ultérieur, dans la seconde phase, celle du socialisme. La Chine ne connaîtra le vrai bonheur qu'avec le socialisme. Mais ce n'est pas encore le moment de le réaliser. La tâche présente de la révolution chinoise est de combattre l'impérialisme et le féodalisme; avant que cette tâche soit achevée, il ne saurait être question de socialisme. La révolution chinoise doit traverser inévitablement deux phases, d'abord celle de la démocratie nouvelle, puis celle du socialisme. De plus, la première phase sera assez longue, elle ne peut s'achever du jour au lendemain. Nous ne sommes pas des utopistes et nous ne pouvons pas faire abstraction des conditions existantes.<sup>11</sup>

Une fois encore il est clair, selon les *passages mêmes* que Hoxha essaie de fausser et de défigurer pour soutenir ses calomnies, que Mao a clairement indiqué que la révolution de la démocratie nouvelle *mène* au socialisme une fois que sont présentes les conditions nécessaires; celles-ci sont précisées par Mao, comme étant la défaite de l'impérialisme et du féodalisme.

Hoxha a bien raison: il n'existe pas de «muraille de Chine» séparant les deux étapes de la révolution. Mais au fond, il veut nier qu'il existe en fait *deux étapes distinctes de la révolution* qui se définissent nécessairement par des alignements de classe et des tâches différentes. Hoxha essaie de tout mélanger, de fusionner deux en un; il en résulte une espèce amorphe de révolution démocratique-socialiste dont les particularités sont foncièrement les mêmes pour les pays impérialistes que pour les pays opprimés.

La ligne de Hoxha est tellement éclectique et embrouillée qu'il est impossible d'arriver à comprendre exactement ce qu'il veut dire. Veut-il dire que la Révolution chinoise avant 1949 était (ou aurait dû être) une révolution *socialiste*? Imite-t-il la ligne que tenaient certains chefs du Parti chinois (jouissant d'un certain soutien du Komintern) selon laquelle la révolution bourgeoise allait se transformer en révolution socialiste dès la prise du pouvoir dans une ou deux provinces clés? Ou veut-il dire que Mao n'a pas reconnu que la révolution se transformerait en révolution socialiste avec la prise du pouvoir à l'échelle nationale? En tous cas, nous verrons que c'est Mao, et non pas Hoxha ou Wang Ming, qui avait raison.\*

\* Bien entendu, il est aussi possible que Hoxha lance exprès des calomnies

Hoxha confond exprès le fait que la révolution socialiste peut accomplir des *tâches* démocratiques (dont la Révolution d'Octobre en est l'exemple par excellence) avec la conception de la révolution démocratique-bourgeoise elle-même.

Il n'est pas étonnant que dans la première partie de son livre, où Hoxha propose ses recettes pour la révolution dans tous les pays du monde (sans spécifier, il est vrai, la méthode pour chaque pays en particulier), il se montre tout à fait incapable de comprendre la question; en effet, il en résulte une confusion terrible:

Cette liaison [entre la révolution prolétarienne de l'Occident et la lutte des colonies et des pays dépendants—J.W.] est devenue encore plus évidente, plus naturelle, aujourd'hui, alors que la majorité des peuples, en renversant l'ancien système colonial, ont fait un grand pas en avant

contre Mao. En tous cas, il est évident que la révolution en Albanie appartient à la catégorie de révolutions ayant deux étapes, et que le PTA, selon son histoire officielle, semble très bien comprendre cette question, remarquant que la révolution albanaise était au début «une révolution démocratique anti-impérialiste» qui s'est développée par la suite en révolution socialiste, et expliquant que «... à la première étape de la révolution le but stratégique du Parti était d'assurer l'indépendance nationale et d'instaurer le régime de démocratie populaire»<sup>12</sup>. En plus, la ligne du Parti albanais après la libération d'Albanie s'explique ainsi:

Dans les conditions nouvelles, le Parti Communiste d'Albanie lança le mot d'ordre de l'union nationale. Cette union devait englober, outre les larges masses populaires qui avaient participé activement à la Lutte de Libération Nationale, tous ceux qui s'étaient maintenus à l'écart de cette lutte ou qui avaient été trompés par les chefs réactionnaires, mais qui pouvaient maintenant apporter leur contribution à l'édification de la société nouvelle.<sup>13</sup>

Cette citation ne démontrerait-elle pas assez nettement la consolidation d'une étape bien éloignée du socialisme? De fait, il se peut que cela constituait une ligne juste pour le Parti communiste d'Albanie (comme il était dénommé à cette époque-là). La justesse d'une telle ligne n'est pas en cause ici (bien que le Parti albanais lui-même ait avoué que pendant cette période il a fait toute une série d'erreurs de droite)<sup>14</sup>; l'essentiel ici c'est que Hoxha avait joué un rôle principal dans une révolution ayant une étape nettement démocratique, une étape qui, selon l'évaluation de Hoxha et du Parti à cette époque-là, durerait pendant une période assez longue après la prise du pouvoir; et pourtant maintenant, il accuse Mao d'avoir commis une espèce d'hérésie en développant la théorie de la révolution de démocratie nouvelle. On soupçonne ici plutôt un subterfuge qu'une confusion de la part de Hoxha.

vers l'indépendance en créant leurs propres Etats nationaux et que, après ce pas, ils aspirent à aller plus avant. Ils veulent abolir le système néo-colonialiste, s'affranchir de toute dépendance impérialiste, de toute exploitation du capital étranger, conquérir leur souveraineté et leur indépendance complète, économique et politique. Il a été prouvé qu'on ne peut réaliser ces aspirations et atteindre ces objectifs qu'en éliminant toute domination ou dépendance étrangère, et en s'affranchissant de l'oppression et de l'exploitation des gouvernants bourgeois et des grands propriétaires terriens du pays.

Il s'ensuit que la révolution national-démocratique, anti-impérialiste, de libération nationale, est liée et s'entrelace avec la révolution socialiste, car en attaquant l'impérialisme et la réaction, ennemis communs du prolétariat et des peuples, la première ouvre aussi la voie aux grandes transformations sociales, elle contribue au triomphe de la révolution socialiste. Et vice-versa, la révolution socialiste, en attaquant la bourgeoisie impérialiste, en sapant ses positions économiques et politiques, crée des conditions favorables aux mouvements de libération et en facilite la victoire.<sup>15</sup>

Quoique Hoxha fasse ici allusion aux «grands propriétaires terriens», ce passage, comme dans son livre tout entier d'ailleurs, est frappant par son manque de la *moindre* discussion à propos du caractère anti-féodal de la révolution dans de nombreux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine. Car c'est surtout la lutte contre le féodalisme qui prête à la révolution démocratique son caractère *bourgeois*.

Dans le passage ci-dessus, Hoxha *combine* adroitement la révolution socialiste avec la révolution démocratique-bourgeoise, affirmant que l'indépendance, la souveraineté, etc., ne peuvent être atteintes qu'en «s'affranchissant de l'oppression et de l'exploitation des gouvernants bourgeois et des grands propriétaires terriens du pays». Bien entendu, il est vrai, en fin de compte, que la véritable libération de l'impérialisme dépend de la révolution socialiste. Mao a fait remarquer ceci plusieurs fois, par exemple lorsqu'il a prononcé sa célèbre déclaration: «seul le socialisme peut sauver la Chine». Le fait est que la révolution socialiste et la révolution démocratique-bourgeoise *ne sont pas identiques*, c'est-à-dire que pendant la révolution démocratique-bourgeoise, certaines forces bourgeoises (forces exploitantes) peuvent jouer un rôle positif.

Ironiquement, bien que Hoxha fasse des tentatives pour se proclamer le disciple fidèle de Staline, c'est Staline qui, écrivant au sujet d'un autre renégat, a évalué succinctement les erreurs fondamentales de Hoxha sur la question de la Révolution chinoise:

L'erreur fondamentale de Trotski (et donc de l'opposition) est qu'il sous-estime la révolution agraire en Chine, n'en comprend pas son caractère démocratique-bourgeois, nie qu'il existe en Chine des préconditions

nécessaires à un mouvement agraire comprenant plusieurs millions de paysans, et sous-estime le rôle de la paysannerie dans la Révolution chinoise.<sup>16</sup>

Contrairement aux protestations de Hoxha, c'est justement Mao qui a expliqué le rapport entre l'étape démocratique-bourgeoise et l'étape socialiste. D'abord, Mao a enrichi la thèse fondamentale de Lénine selon laquelle les révolutions démocratique-bourgeoises des pays dépendants et des colonies à l'époque de l'impérialisme et de la nouvelle révolution prolétarienne (c'est-à-dire depuis la Révolution d'Octobre en Russie en 1917) ne font plus partie de l'ancienne révolution bourgeoise, mais appartiennent plutôt à la nouvelle révolution prolétarienne mondiale.

Mao a maintes fois insisté sur le fait que la bourgeoisie nationale en Chine et aux pays semblables à la Chine *ne pouvait pas diriger* la révolution démocratique-bourgeoise à la victoire. Etant maltraitée par l'impérialisme, cette bourgeoisie est parfois en contradiction avec lui, et se joindra de temps en temps à la lutte révolutionnaire. Mais justement à cause de la faiblesse et de l'inertie politiques et économiques de cette classe, et à cause des liens qui la rattachent encore à certaines sections importantes (compradores) de la bourgeoisie et à la propriété foncière, cette classe sera toujours caractérisée au mieux par la vacillation, et capitulera parfois aux forces de l'impérialisme et de la réaction domestique.

Par conséquent, diriger le peuple, et avant tout les paysans, à achever la révolution démocratique-bourgeoise est devenue la tâche du *prolétariat*. En effet, Mao a expliqué que c'est justement parce que la révolution chinoise a été dirigée par le prolétariat et son avant-garde, le Parti communiste, qu'elle se qualifie de révolution de la démocratie *nouvelle* (et non pas ancienne), et que cette révolution ne se propose pas «d'établir une société capitaliste et un Etat de dictature bourgeoise» mais plutôt «sert en fait à frayer une voie plus large encore au développement du socialisme».<sup>17</sup>

Mao explique en rajoutant:

La première étape de la révolution chinoise (étape qui se subdivise elle-même en nombreux stades intermédiaires) est, par son caractère social, une révolution démocratique bourgeoise d'un type nouveau, elle n'est pas encore une révolution socialiste prolétarienne; néanmoins, elle fait partie depuis longtemps de la révolution mondiale socialiste prolétarienne, elle en constitue même, maintenant, une part considérable et est pour elle une grande alliée. La première phase ou première étape de cette révolution n'est certainement pas et ne peut être l'édification d'une société capitaliste de dictature bourgeoise; elle doit s'achever par l'édification d'une société de démocratie nouvelle placée sous la dictature conjointe de toutes les

classes révolutionnaires chinoises, à la tête desquelles se trouve le prolétariat chinois; puis on fera passer la révolution à la seconde étape, celle de l'édification de la société socialiste en Chine.

Voilà la particularité essentielle de la révolution chinoise actuelle, le nouveau processus révolutionnaire des vingt dernières années (à compter du Mouvement du 4 Mai 1919) et le contenu vivant, concret, de cette révolution.<sup>18</sup>

Mao souligne constamment le vrai lien entre la révolution démocratique-bourgeoise et la révolution socialiste: que seule la réalisation de la révolution démocratique, c'est-à-dire la défaite de l'impérialisme et du féodalisme, fraie la voie de la révolution socialiste, et que celle-ci ne peut s'accomplir sans l'existence de ces conditions. Mais Mao a également affirmé que la continuation de la révolution au-delà de l'étape démocratique, et le passage à l'étape socialiste, ne peuvent se réaliser que sous la direction du prolétariat et du Parti.

Puisque Hoxha est incapable de comprendre (ou qu'il feint ne pas comprendre) le caractère de classe de la première étape de la révolution chinoise, il n'est pas étonnant qu'il attaque aussi la ligne militaire de Mao Tsétoung, la guerre populaire, ligne basée précisément sur une juste compréhension des conditions de la Révolution chinoise. Voici ce que dit Hoxha à ce sujet, dans la recette qu'il propose pour la révolution dans tous les pays:

Selon les conditions concrètes d'un pays et la situation en général, l'insurrection armée peut être une explosion soudaine ou un processus révolutionnaire plus prolongé, mais non pas illimité et sans perspective concrète, comme le professe la «théorie de la longue guerre populaire» de Mao Tsétoung. Si l'on confronte les enseignements de Marx, Engels, Lénine et Staline sur l'insurrection révolutionnaire armée, avec la théorie de Mao sur la «guerre populaire», le caractère antimarxiste, antiléniniste, antiscientifique de cette théorie apparaît clairement. Les enseignements marxistes-léninistes sur l'insurrection armée se fondent sur la liaison étroite de la lutte dans les villes et dans les campagnes, sous la direction de la classe ouvrière et de son parti révolutionnaire.

La théorie maoïste, étant contre le rôle dirigeant du prolétariat dans la révolution, considère la campagne comme l'unique base de l'insurrection armée et néglige la lutte armée des masses travailleuses dans les villes. Elle préconise que c'est à partir des campagnes qu'il faut encercler les villes, considérées comme la citadelle de la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Cela traduit le manque de confiance à l'égard de la classe ouvrière, la négation de son rôle hégémonique.<sup>19</sup>

Très intéressant! Cette citation de Hoxha rend plus clair ses protestations (citées plus haut) du fait que Mao a affirmé que la révolution de la

démocratie nouvelle peut requérir «une phase assez longue».

L'accusation de Hoxha selon laquelle Mao aurait exigé une guerre sans fin et «sans perspective concrète» est manifestement ridicule. Mao a très nettement préconisé que la guerre elle-même (ou plutôt dans le cas de la Chine, une suite de trois périodes distinctes de guerre: la première période contre le KMT, la deuxième contre le Japon, et la troisième de nouveau contre le KMT) constituerait la forme fondamentale de la continuation de la révolution jusqu'à la réalisation de ses premiers buts qui étaient de chasser l'impérialisme du pays, et de résoudre la question agraire. On ne pourrait pas trouver de «perspective» plus «concrète»!

La critique de la guerre populaire faite par Hoxha révèle plus clairement le caractère essentiellement de droite de son «gauchisme». On aimerait demander à Hoxha: quelle voie *aurait dû* suivre la Révolution chinoise après la défaite de la révolution de 1924-1927, c'est à dire quand la contre-révolution avait triomphé dans les villes, et que les communistes se faisaient massacrer? Apparemment, il était correcte d'établir des bases d'appui rurales, à condition de ne pas perdre sa «perspective concrète», signifiant par là une victoire rapide (en quelques années) sur les forces de la réaction. Cette ligne, en fait, fut celle de Wang Ming qui, prédisant une victoire immédiate et l'effondrement de l'ennemi, commanda à l'Armée rouge de mener une offensive continue. Cette politique eut comme résultat un énorme revers de la Révolution chinoise, la perte de toutes les bases d'appui dans la Chine du sud, et la nécessité de s'embarquer dans la Longue Marche.

Si l'on écoute Hoxha, on doit conclure que c'est une erreur de s'engager dans la lutte armée tant qu'il n'y a pas de victoire immédiate à l'horizon. D'après lui, maintenir le pouvoir politique rouge à la campagne au cas où il n'est pas possible de prendre rapidement les villes, serait abandonner la classe ouvrière et perdre confiance en son rôle hégémonique. C'est là une façon de penser véritablement mécaniste, touchant des «hauteurs» jusqu'ici jamais atteints. Car, bien que des opportunistes pendant la Révolution chinoise (surtout les trotskistes) tenaient de semblables raisonnements, Wang Ming, de son perchoir lointain à Moscou, fut le seul à répéter de tels sophismes bien après que l'histoire les avait démontrés comme tels.

Hoxha aurait préféré voir la dissolution de l'Armée rouge par le PCC, ou, faute de cela, que ce dernier s'attaque tout simplement aux villes de manière irréfléchie et suicidaire, alors que les conditions ne se prêtaient pas à la victoire nationale; ceci aurait mené également à la dissolution de l'Armée rouge. Hoxha croit-il sérieusement que «l'hégémonie du prolétariat» se serait mieux réalisée si les bases d'appui rurales n'existaient pas, et si le Parti communiste, ayant subi les coups

de la Terreur Blanche, avait été réduit à des forces dispersées faisant du travail légal et illégal dans les villes? Est-il vrai qu'une telle situation aurait accéléré le développement d'un nouveau soulèvement en Chine? Ou bien, n'était-ce pas la politique de Mao, c'est à dire le développement des bases d'appui révolutionnaires, qui, en fin de compte, contribua à préparer, au cours de la lutte, l'éventuelle prise des villes?

On ne peut s'empêcher de demander aussi à Hoxha: où trouve-t-on dans les écrits de Marx, Engels, Lénine et Staline, une ligne précise concernant la méthode à suivre pour saisir le pouvoir à force d'armes dans un pays comme la Chine? Bien entendu, il n'y a pas une telle recette, car les grands dirigeants du prolétariat, à l'opposé de Hoxha, ne se lançaient pas à faire des conjectures concernant des événements hypothétiques qui n'avaient pas encore eu lieu. Etant donné qu'avant la révolution en Chine il n'y avait jamais eu de révolution menée par la classe ouvrière dans un tel pays, n'est-ce pas un peu ridicule de nous conseiller de comparer les écrits de Mao aux écrits militaires des dirigeants marxistes-léninistes qui l'ont précédé pour découvrir les erreurs de Mao? En outre si l'on fait une telle comparaison on découvre que Mao, surpassant même les grands maîtres qui l'ont précédé, a non seulement analysé le processus de la guerre révolutionnaire en Chine, mais a aussi fait des contributions inestimables à la ligne marxiste en général concernant les affaires militaires.<sup>20</sup> Ce fait n'est pas surprenant, puisque Mao avait beaucoup plus d'expérience que ses prédécesseurs en ce qui concerne la pratique de la guerre révolutionnaire. Hoxha devrait prendre note aussi de la déclaration faite par Staline à ce sujet en 1926; il dit: «En Chine, la révolution armée est engagé dans la lutte avec la contre-révolution armée. Voici une *particularité* ainsi qu'un *avantage* de la Révolution chinoise.»<sup>21</sup>

Le dogmato-révisionnisme de Hoxha l'empêche de comprendre correctement le rapport entre la politique et la guerre. Puisque selon sa perspective les contraires ne peuvent pas se convertir l'un en l'autre (un sujet que nous aborderons dans les pages suivantes) il ne peut pas comprendre que la guerre révolutionnaire elle-même était en Chine la méthode principale pour faire un travail politique de grande envergure parmi les masses. Mao a bien éclairci ce fait en évaluant l'importance de la Longue Marche:

... la Longue Marche est la première de ce genre dans les annales de l'histoire... Elle est... un manifeste, un instrument de propagande et une machine à semer... La Longue Marche est un manifeste. Elle a annoncé au monde entier que l'Armée rouge est une armée de héros, que les impérialistes et leurs valets, Tchiang Kaï-chek et ses semblables, ne sont bons à rien... La Longue Marche est un instrument de propagande. Elle a fait savoir aux quelque deux cents millions d'habitants des onze pro-

vinces traversées que la voie suivie par l'Armée rouge est la seule voie de leur libération. Sans cette Longue Marche, comment les larges masses populaires auraient-elles pu apprendre aussi rapidement l'existence de la grande vérité incarnée par l'Armée rouge? La Longue Marche est aussi une machine à semer. Elle a répandu dans les onze provinces des semences qui germeront, porteront des feuilles, des fleurs et des fruits, et qui donneront leur moisson dans l'avenir... Qui l'a conduite à la victoire? Le Parti communiste. Sans lui, une longue marche de ce genre eût été inconcevable.<sup>22</sup>

On voit donc que la guerre révolutionnaire n'était pas simplement une affaire militaire, mais la forme principale de la lutte de classes en Chine. Ceux qui auraient insisté que la révolution devait se faire sur le modèle de la Révolution russe (une révolution caractérisée par une longue période de préparation, pendant laquelle la lutte se fait principalement sur le plan politique et non militaire, suivie par l'insurrection et la guerre civile) auraient condamné la classe ouvrière ainsi que le peuple chinois à ne faire aucune révolution.

Hoxha prétend que toute la ligne de Mao préconisant l'encerclement des villes à partir de la campagne représentait l'abandon de l'hégémonie du prolétariat. En vérité, ne *pas* déclencher la lutte armée à la campagne aurait justement signifié que la classe ouvrière *n'exercerait pas* sa direction (son hégémonie) dans la révolution, surtout par rapport aux centaines de millions de paysans chinois.

L'hégémonie du prolétariat signifie avant tout la direction de son parti politique d'avant-garde, le parti communiste. Cela ne veut pas nécessairement dire que le prolétariat soit la force principale dans la révolution (ceci Hoxha lui-même est forcé de l'admettre). La direction du prolétariat consiste à rallier les masses opprimées sous la bannière de la classe ouvrière, à son programme pour la révolution. Dans les conditions concrètes de la Chine, ce principe exigeait que le prolétariat, à travers son Parti, se mette aux premiers rangs de la lutte contre l'impérialisme et le féodalisme, tout en édifiant la puissance politique indépendante de son parti communiste qui, seul, pouvait mener la révolution à la victoire, et de là au socialisme. Etant donné ces principes, ne pas s'être engagé dans la guerre à la campagne aurait abouti au manque de direction prolétarienne des paysans, et par conséquent, la possibilité de faire la révolution aurait été perdue.

Pourquoi la révolution n'aurait-elle pas pu remporter la victoire d'abord dans les villes, pour s'étendre ensuite à la campagne, comme dans le cas de la Révolution russe, par exemple? Parce que ce n'était pas seulement que les villes étaient *considérées* (comme le dit Hoxha) être des citadelles de la bourgeoisie contre-révolutionnaire—elles *l'étaient en fait*. Il se trouvait dans les villes une concentration de troupes en-

nemies; en plus, les troupes impérialistes pouvaient facilement atteindre les villes, et c'est là qu'elles pouvaient prêter l'aide la plus efficace aux forces réactionnaires chinoises. La classe ouvrière elle aussi était concentrée dans les villes, mais elle n'était pas assez forte, et la situation n'était pas propice pour qu'elle réussisse à mener des insurrections et à maintenir le pouvoir politique. En effet, les ouvriers ont bien tenté de tels soulèvements, qui ont fini par être noyés dans le sang.

Pour faire une analogie, on peut considérer la situation mondiale dans son ensemble. Marx et Engels ont cru (et cela constitua un «principe» accepté du marxisme) que la révolution se ferait d'abord dans les pays de l'Europe occidentale, pays qui avaient atteint le plus haut niveau de développement capitaliste. Ce fut seulement à l'époque de la Révolution d'Octobre que Lénine développa la thèse selon laquelle la révolution se ferait d'abord dans le pays représentant *le maillon le plus faible* de la chaîne impérialiste. Lénine fut accusé par le «marxiste orthodoxe» Kautsky d'avoir abandonné le prolétariat parce qu'il était convaincu que la révolution prolétarienne pouvait, en fait, se faire d'abord dans une société à prédominance encore paysanne, comme la Russie de l'époque. La Révolution d'Octobre, bien entendu, a établi que la thèse de Lénine était juste. De même en Chine, non seulement la contradiction principale qu'il fallait résoudre afin d'achever la révolution démocratique (la question agraire) était-elle concentrée à la campagne, mais c'était aussi là que les réactionnaires étaient les plus faibles et que le prolétariat pouvait mener les masses populaires à établir et maintenir le pouvoir politique.

Hoxha veut faire croire que Mao professait l'encerclement des villes à partir de la campagne comme étant la stratégie pour la victoire dans tous les pays. Bien au contraire: Mao a précisé que l'exemple de la Révolution d'Octobre, l'insurrection dans les villes, serait le chemin du pouvoir dans les pays impérialistes. Par ailleurs, Mao n'a jamais dit que la lutte révolutionnaire de *tous* les pays dépendants et coloniaux se développerait selon la même voie qu'en Chine. Au début, il croyait que la Chine était le seul pays où cette voie mènerait à la victoire, pour plusieurs raisons qu'il a analysé en détail, tel le fait que la Chine n'était pas une colonie mais une semi-colonie dont de différents pouvoirs impérialistes rivaux se faisaient concurrence pour la subjuguier, et que le vaste territoire de la Chine était favorable aux manœuvres des forces révolutionnaires. Pourtant, le développement de la lutte révolutionnaire, surtout en Asie, a prouvé sans aucun doute que la ligne de Mao sur la guerre populaire, l'encerclement des villes à partir de la campagne, etc., s'applique à bien d'autres pays en dehors de la Chine. Bien que la voie au pouvoir ne soit jamais exactement la même pour deux pays différents, il est clair que la lutte armée au Vietnam, par exemple,

s'est développée fondamentalement selon les principes formulés pour la toute première fois par Mao.

Quoiqu'il soit certain que la guerre populaire, caractérisée par l'encerclement des villes à partir de la campagne, ne sera pas la voie universelle pour tous les pays de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique latine, il est néanmoins aussi certain que c'est dans cette voie que se sont engagés beaucoup de ces peuples, et que ce sera le chemin de la victoire pour beaucoup, sinon la plupart, de ces pays. S'opposer par principe à la ligne de Mao sur la guerre populaire c'est s'opposer à la révolution dans les pays opprimés.

Hoxha déclare que:

la classe paysanne, la petite bourgeoisie, ne peuvent diriger le prolétariat dans la révolution. Penser et professer le contraire c'est être en opposition avec le marxisme-léninisme. C'est là une des principales sources des conceptions antimarxistes de Mao Tsétoung, qui ont exercé une influence néfaste dans tout le cours de la révolution chinoise.<sup>23</sup>

Bien entendu, Hoxha ne peut donner aucune preuve de sa prétension que Mao préconisait la direction de la classe ouvrière par la paysannerie; en effet, l'œuvre toute entière de Mao démontre très clairement un point de vue tout à fait opposé, et ce point est repris des dizaines de fois au cours de ses écrits. Tout ce que peut prétendre Hoxha c'est que puisque Mao précisait que le travail du Parti devait se concentrer à la campagne, et puisqu'il a reconnu que la question agraire constituait la principale contradiction interne à résoudre par la révolution démocratique, alors cela montre que Mao préconisait la direction des ouvriers par la paysannerie!

Mao avait tout à fait raison lorsqu'il a affirmé que «dans la Chine semi-coloniale la révolution ne peut échouer que si la lutte paysanne est privée de la direction des ouvriers, elle ne saurait souffrir de ce que les paysans sont devenus, au cours de leur lutte, plus forts que les ouvriers.»<sup>24</sup> Affirmer que la «direction» du prolétariat exige qu'on abandonne ou qu'on étouffe la lutte paysanne jusqu'à ce que se produise un soulèvement du mouvement ouvrier, c'est trahir la révolution.

En fait, Mao s'est engagé dans une lutte très acharnée au cours des deux étapes de la révolution afin d'assurer que l'idéologie prolétarienne—le marxisme-léninisme—exercerait son hégémonie dans le Parti; il a lutté sans cesse contre toutes sortes de déviations, aussi bien bourgeoises que petites-bourgeoises, qui se manifestaient dans les rangs du Parti au cours de toutes les deux étapes de la révolution. Il analysa les diverses déviations, et montra leurs *origines de classe* dans la société (analyse que Hoxha semble tout à fait incapable de faire en ce qui concerne la lutte de classes sous le socialisme, comme nous le verrons plus

loin). S'attaquant à la véritable déviation petite-bourgeoise dans le Parti communiste chinois (représentée surtout par Wang Ming, héros manifeste de Hoxha), Mao a fait des remarques qui ont une très grande portée sur notre discussion concernant le point de vue de Hoxha. Ce passage vaut la peine d'être cité en entier:

Premièrement, la manière de penser. En général, la petite bourgeoisie, en abordant un problème, pense d'une façon subjective, ne considérant les choses que sous un seul aspect; c'est-à-dire, elle ne commence pas par une perspective objective de l'ensemble des forces relatives de classes, mais prend ses désirs subjectifs, ses impressions, et ses idées dans l'air pour des conditions réelles, prend un seul aspect pour tous les aspects, une partie pour l'ensemble, et un arbre pour la forêt. Les intellectuels petits-bourgeois détachés des processus pratiques de la production ont tendance à être doctrinaires, comme nous l'avons déjà dit, car ils n'ont que du savoir acquis dans les livres et manquent de connaissances pratiques. Les petits bourgeois qui sont associés à la production tendent vers l'empirisme, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, car, bien que ces gens ne manquent pas de connaissances sensibles, ils manifestent de l'étroitesse, de l'indiscipline, de l'isolation et du conservatisme typiques des petits producteurs.

Deuxièmement, la tendance politique. Politiquement, la petite bourgeoisie tend à vaciller entre la «gauche» et la droite, à cause de sa mode de vie et de sa manière de penser subjective et unilatérale qui en découlent. Beaucoup de révolutionnaires typiquement petits-bourgeois ont hâte d'atteindre une victoire rapide de la révolution qui amène un changement radical dans leur condition actuelle; par conséquent, étant impatients face aux efforts révolutionnaires prolongés, ils s'intéressent vivement aux phrases et aux mots d'ordres révolutionnaires «de gauche», et sont enclins à devenir sectaires ou aventuristes, en sentiment comme en action. Une telle tendance politique petite-bourgeoise, lorsqu'elle est reflétée dans le Parti, mène aux erreurs «de gauche» signalées plus haut, en ce qui concerne les tâches révolutionnaires, les bases révolutionnaires, la direction tactique, et la ligne militaire.

Mais dans d'autres conditions, le même groupe de révolutionnaires petits-bourgeois, ou bien un autre groupe, exprimera peut-être désespoir et pessimisme, suivant après la bourgeoisie, et professera des sentiments et des points de vue de droite. Le *tchentsouisme* pendant la dernière période de la Révolution de 1924-1927, le *tchangkouotaisme* pendant la dernière période de la Révolution agraire, et l'expédient de fuir l'ennemi pendant la période initiale de la Longue Marche, étaient tous des reflets de ces idées petites-bourgeoises de droite dans le Parti. Et une fois éclatée la Guerre anti-japonaise, la capitulation fait son apparition... Face à l'épreuve des conditions changeantes, l'idéologie petite-bourgeoise révèle son mauvais côté par sa vacillation entre «la gauche» et la droite, par sa tendance à pousser les choses à l'extrême et à prendre ses désirs pour la réalité, ou par de l'opportunisme. Tout ceci constitue le reflet idéologique de son instabilité économique.<sup>25</sup>

Donc, nous voyons dans ce passage que Mao était *extrêmement* conscient du problème des déviations du marxisme-léninisme dans le Parti, et qu'il révélait clairement leurs racines de classe. Par exemple, dans un autre passage du texte cité ci-dessus, il discute du problème des gens d'origine petite-bourgeoise qui «se sont affiliés au Parti sur le plan de l'organisation, mais non sur le plan idéologique, non fondamentalement, et sont souvent des libéraux, des réformistes, des anarchistes, des blanquistes, déguisés en marxistes-léninistes; ils sont donc incapables de mener à la victoire non seulement le mouvement communiste dans la Chine de demain, mais même le mouvement d'aujourd'hui pour la démocratie nouvelle». Il souligna le besoin de «les éduquer et de lutter contre eux d'une manière sérieuse mais correcte et patiente», autrement de tels gens essaieraient «de former les caractéristiques du Parti, les caractéristiques de l'avant-garde du prolétariat, à leur propre image et d'usurper la direction du Parti...»<sup>26</sup>

Naturellement, le problème adressé ici par Mao allait devenir pour le Parti communiste chinois un problème très grave à long terme, problème qui a contribué en grande partie au coup d'Etat de 1976 et à la prise du Parti par les responsables engagés dans la voie capitaliste. Il est évident que Mao a très tôt reconnu ce problème, et qu'il s'est sérieusement efforcé de trouver des moyens pour maintenir le caractère prolétarien du Parti.

C'est Hoxha, et non pas Mao, qui formule une ligne petite-bourgeoise, et non prolétarienne, quant à la Révolution chinoise. C'est justement la ligne que Mao résume dans le texte ci-dessus, ligne qui, dans la pratique, réclame une victoire rapide et des avancées irréflechies à une période donnée de la lutte, et lorsque ceci n'ouvre pas tout de suite une «perspective concrète» sur la victoire, réclame alors que les communistes cessent de diriger les paysans, qu'ils concentrent leur travail dans les villes et qu'ils attendent (autrement dit qu'ils capitulent!) jusqu'à ce que se présentent des conditions «plus propices».

### Mao, Le Komintern, l'URSS et Staline

Dans le but de caractériser Mao comme étant un nationaliste étroit ainsi qu'un chauvin chinois, Hoxha prétend que Mao a désobéi les directives du Komintern concernant la ligne fondamentale de la Révolution chinoise, qu'il ne considérait pas l'Union soviétique comme étant «la patrie du prolétariat mondial» et qu'il a osé critiquer Staline. Le point de vue de Hoxha concernant cette question se caractérise par un mélange d'idées fausses (ce qui est typique pour lui, comme nous le verrons bientôt), de demi-vérités et de mensonges outranciers.

Cependant ce qui est encore une fois évident pour quiconque a étudié les écrits de Mao, c'est que Mao et le PCC n'ont jamais cessé d'appuyer l'URSS et Staline. Mao a signalé maintes fois que l'Union soviétique représentait la patrie du prolétariat international, et il a formé les communistes et le peuple chinois conformément à cet esprit. Ce fait est incontestable. Mao a bien compris l'importance critique de la Révolution d'Octobre et de l'existence d'un puissant Etat socialiste comme l'URSS pour la transformation radicale du caractère politique du monde entier. Mao proclama que «les salves de la Révolution d'Octobre nous apportèrent le marxisme-léninisme». Et l'on ne peut certainement pas dire que les textes comme celui qui suit représentent une sous-estimation de l'importance du rôle de l'Union soviétique pour le succès de la Révolution chinoise:

... si la Chine veut l'indépendance, elle ne peut renoncer à l'aide du pays du socialisme et du prolétariat international. Cela signifie qu'elle ne peut se passer de l'aide de l'Union soviétique ni de celle du prolétariat japonais et des prolétariats anglais, américain, français, allemand, italien et autres qui luttent contre le capitalisme dans leur pays. Bien qu'on ne puisse affirmer que la victoire de la révolution chinoise soit impossible avant la victoire de la révolution au Japon, en Angleterre, aux Etats-Unis, en France, en Allemagne, en Italie, ou seulement dans un ou deux de ces pays, il n'en demeure pas moins certain qu'elle n'est pas possible sans l'apport du prolétariat de ces pays. L'aide soviétique en particulier est indispensable pour la victoire finale de la Chine dans sa Guerre de Résistance. La refuser, c'est vouer la révolution à la défaite.<sup>27</sup>

En ce qui concerne Staline et le Komintern, Mao était en fait d'accord avec *la ligne fondamentale* sur la Révolution chinoise proposée par Staline. Nous avons déjà vu que, par rapport aux questions cardinales de la Révolution chinoise (à savoir: le rôle clé de la paysannerie et de la révolution agraire; le caractère démocratique-bourgeois de la révolution; le fait que la révolution armée affrontait directement la contre-révolution armée), c'est Hoxha et non pas Mao qui s'écarte des principes fondamentaux formulés par Staline.

Mais Mao a bien insisté sur le fait que la Révolution chinoise ne pouvait pas être une reproduction exacte de la Révolution russe, en dépit de l'insistance de quelques dogmatistes, et en plus, qu'il restait encore à intégrer le marxisme-léninisme avec les conditions concrètes de la Révolution chinoise. Il est d'ailleurs très clair que Staline, et surtout les représentants du Komintern en Chine, firent de nombreuses et de graves erreurs vis à vis de la Révolution chinoise lorsqu'ils essayèrent d'établir un plan précis pour cette révolution.

Nous trouvons plusieurs exemples de ceci. Pendant la Révolution de

1924-1927, les représentants du Komintern en Chine (et surtout Borodine) ont joué un rôle déplorable dans la Révolution, professant la ligne de «l'unité avant tout» avec le Kuomintang et Tchiang Kai-shek. Mao déclara par la suite: «Borodine, c'était un droitier un peu plus irréductible que Tchen Tou-sieou; il était prêt à tout pour plaire à la bourgeoisie, même à désarmer les ouvriers, ce qu'il a fini par commander». <sup>28</sup> Bien que Borodine se trouvait à la droite des positions officielles du Komintern, ce fait seul ne constitue pas le fond de ses erreurs. Par exemple, Tchiang Kai-shek, lui, avait été nommé membre honoraire du Comité exécutif du Komintern, un poste qu'il remplit jusqu'en 1927, c'est-à-dire bien après que sa nature avait été exposée. De plus, Staline avait des espoirs peu réalistes en ce qui concerne le gouvernement KMT de Wuhan (qu'il caractérisa faussement de petit-bourgeois); il estimait que ce gouvernement maintiendrait l'alliance avec les communistes lorsque Tchiang aurait déserté la Révolution.

Il est très évident que le Komintern a donné de mauvais conseils au Parti chinois, ce que tout le monde, à l'exception d'Enver Hoxha, avoue tout simplement. En 1939, Borodine lui-même dit à Anna-Louise Strong: «J'ai eu tort, je n'ai pas compris la Révolution chinoise. . . j'ai fait tellement d'erreurs». <sup>29</sup>

Même après le commencement du massacre de milliers de communistes et d'ouvriers, la direction opportuniste de droite, avec l'appui de Borodine et d'autres représentants du Komintern, commanda le désarmement des ouvriers, et essaya d'arrêter le mouvement paysan, dans l'espoir de faire plaisir à la prétendue «Gauche» du KMT, ceci malgré l'opposition de Mao.

Staline, comme nous l'avons déjà vu, préconisait une ligne généralement juste à l'égard du rôle clé de la mobilisation des paysans; cependant, en octobre 1926, il commit une grave erreur: il envoya un télégramme à Changhaï déclarant que jusqu'à la prise de cette ville, le mouvement agraire ne devait pas être intensifié, et insistant sur ce qu'on emploie «de la contrainte et de la précaution». Staline a plus tard admis qu'il avait eu tort d'envoyer ce télégramme, signalant qu'il «n'a jamais considéré et ne considère pas actuellement le Komintern comme étant infaillible». <sup>30</sup>

Quelques semaines plus tard, Staline annula le télégramme; au mois de novembre, la résolution du Komintern mit l'accent sur la nécessité de mobiliser la paysannerie. Mais le télégramme a joué un rôle extrêmement nuisible, prêtant le prestige du PCUS et du Komintern à la ligne de droite, poussée par Tchen Tou-sieou et Borodine.

Staline fit une importante déclaration concernant le rapport entre le Komintern et la Révolution chinoise; cette déclaration, elle aussi, sert à éclaircir les thèses erronées de Hoxha:

Malgré le progrès idéologique de notre Parti, nous y trouvons encore, malheureusement, des soi-disants «dirigeants» qui croient sincèrement que la révolution en Chine peut être dirigée, si l'on peut dire, par télégramme et selon les principes généraux universellement admis par le Komintern, *sans tenir aucun compte* des particularités nationales de la Chine, de son économie, son système politique, sa culture, ses manières, ses coutumes, ses traditions. Ce qui distingue, en fait, ces «dirigeants» des véritables dirigeants, c'est qu'ils ont toujours dans la poche deux ou trois formules toutes faites, qui «conviennent» à tous les pays et qui sont «obligatoires» sous toutes les conditions. Pour eux, le besoin de se tenir compte des particularités nationales et des caractéristiques spécifiques nationales de chaque pays, n'existe pas. . .

Ils ne comprennent pas que la tâche principale de la direction, maintenant que les partis communistes se sont développés et devenus des partis de masse, est de découvrir et de saisir les caractéristiques particulières nationales du mouvement de chaque pays, et de les raccorder adroitement aux principes généraux du Komintern, afin de faciliter et rendre possible les buts fondamentaux du mouvement communiste.

On trouve donc des tentatives de stéréotyper la direction de tous les pays. On trouve donc des tentatives d'imposer certaines formules générales sans se soucier des conditions concrètes du mouvement des différents pays. On trouve donc des conflits interminables entre ces formules et le mouvement révolutionnaire des différents pays, qui constitue le principal effet de la direction de ces pseudo-dirigeants. <sup>31</sup>

Comparons la déclaration de Staline au méli-mélo typique de Hoxha:

Pendant cette période [depuis 1935—J.W.], Mao Tsétoung et ses tenants lancèrent une campagne «théorique» sous le mot d'ordre de la lutte contre le «dogmatisme», «les schémas tout prêts», «les stéréotypes étrangers», etc. et il a posé le problème de l'élaboration du marxisme national, niant par là le caractère universel du marxisme-léninisme. Au lieu du marxisme-léninisme, il prônait la «méthode chinoise» de traitement des problèmes, et le style chinois «. . . vif et plein de fraîcheur, agréable aux oreilles et aux yeux du peuple chinois», propageant ainsi la thèse révisionniste selon laquelle le marxisme doit avoir dans chaque pays un contenu spécifique particulier. <sup>32</sup>

Avant de reproduire le texte exact de Mao duquel Hoxha a tiré sa «citation», il vaut la peine de noter que Hoxha nie complètement la nécessité de la lutte contre le dogmatisme préconisée par Staline; il ridiculise tout simplement l'idée que «les stéréotypes étrangers» et «les schémas tout prêts» peuvent constituer un problème pour le Parti ou pour le mouvement révolutionnaire. Son intention est claire: il veut imposer la ligne stéréotypée du Parti albanais sur le mouvement communiste international tout entier. Quant à l'accusation selon laquelle

Mao aurait nié le «caractère universel du marxisme-léninisme», laissons Mao s'exprimer encore une fois lui-même. Nous reproduisons le *paragraphe même* duquel Hoxha a choisi sa «citation» (ainsi que celui qui le précède):

*La théorie de Marx, Engels, Lénine et Staline a une valeur universelle. Il ne faut pas la considérer comme un dogme, mais comme un guide pour l'action. Il ne faut pas se contenter d'apprendre des termes et des formules, mais étudier le marxisme-léninisme en tant que science de la révolution. Il s'agit non seulement de comprendre les lois générales, qu'ont établies Marx, Engels, Lénine et Staline en se fondant sur leur vaste étude de la vie réelle et de l'expérience de la révolution, il faut aussi étudier la position et la méthode qu'ils adoptèrent pour examiner et résoudre les problèmes. La formation marxiste-léniniste a fait aujourd'hui des progrès dans notre Parti, mais elle est encore loin de s'étendre à tous et d'être suffisamment poussée. Nous avons pour mission de diriger une grande nation de plusieurs centaines de millions d'hommes dans une lutte sans précédent. C'est pourquoi l'étude généralisée et approfondie de la théorie marxiste-léniniste est pour nous une grande tâche qu'il importe d'accomplir de toute urgence et qui ne peut l'être qu'au prix de sérieux efforts...*

... Les communistes, en tant que marxistes, sont des internationalistes, mais c'est seulement en liant le marxisme aux caractères spécifiques du pays et en lui donnant une forme nationale que nous pourrons l'appliquer dans la vie. *La grande force du marxisme-léninisme réside précisément dans sa fusion avec la pratique révolutionnaire concrète de chaque pays.* Cela signifie pour le Parti communiste chinois qu'il faut *savoir appliquer le marxisme-léninisme en fonction des conditions concrètes de la Chine.* Si les communistes chinois, qui sont des membres de notre grande nation et lui appartiennent comme sa chair et son sang, parlaient du marxisme sans tenir compte des particularités de la Chine, ce ne serait qu'un marxisme abstrait et vidé de tout son contenu. Ainsi, la question que tout le Parti doit comprendre et résoudre de toute urgence, c'est d'appliquer le marxisme de manière concrète en Chine, afin qu'il reflète en toutes circonstances les traits spécifiques de notre pays; en d'autres termes, il s'agit de l'appliquer en tenant compte des particularités de la Chine. Il faut en finir avec le style stéréotypé étranger, passer moins de temps en bavardages creux sur des notions abstraites et mettre le dogmatisme au rancart, pour faire place à un air et à un style chinois, pleins de fraîcheur et de vie, qui plaisent à l'oreille et à la vue des simples gens de chez nous. *Séparer le contenu internationaliste de la forme nationale, c'est le propre des gens qui n'entendent rien à l'internationalisme.* Quant à nous, nous devons les lier étroitement l'un à l'autre. Les graves erreurs qui existent sur ce point dans nos rangs doivent être soigneusement corrigées.<sup>33</sup>

Ceci nous révèle donc l'écœurante perfidie que Hoxha cherche à commettre, ainsi que le fait qu'il ne comprend rien à cette question.

Mao souligne que le marxisme-léninisme s'applique universellement parce qu'il *peut et doit être appliqué* aux conditions concrètes de chaque pays. Evidemment, ceci n'est pas une nouvelle découverte de Mao, mais un principe fondamental du marxisme, bien que ce principe ne fasse pas partie de la façon de penser de Hoxha. Proposer le contraire, à savoir, que les analyses, ainsi que la stratégie et les tactiques développées par Marx, Engels, Lénine et Staline, comme par Mao, et forgées au cours de la pratique révolutionnaire puissent être *imposées* sur n'importe quelles circonstances, c'est réellement «nier» le vrai processus d'intégration du marxisme au mouvement révolutionnaire aussi bien que la dialectique matérialiste. Une telle méthode ne saurait mener qu'à la défaite du parti prolétarien et à l'abandon de la direction prolétarienne de la révolution.

Cette attaque mesquine nous révèle aussi que Hoxha essaie délibérément de déformer ce que dit Mao. Il veut faire croire que Mao propagait «la thèse révisionniste selon laquelle le marxisme doit avoir dans chaque pays un contenu spécifique particulier». Par contre, Mao affirme très nettement que le contenu du marxisme et de l'internationalisme acquiert une «*forme nationale*» définie. Hoxha est-il incapable de comprendre la différence entre contenu et forme, ou choisit-il tout simplement de mentir afin de confondre les choses?

#### Mao, Staline et Khrouchtchev

Malheureusement, les mauvais conseils du Komintern vis-à-vis de la Révolution chinoise en 1927 ne se sont pas arrêtés là. Nous avons déjà indiqué que la ligne de Wang Ming, défendue si obstinément par Hoxha bien qu'elle ait été prouvée fautive depuis longtemps, jouissait de l'appui du Komintern, et peut-être également de Staline. A partir de 1935, pendant la période de guerre contre le Japon, Wang Ming professait généralement une ligne capitulationniste et, ce faisant, il avait encore une fois l'appui du Komintern. Wang Ming proposait un «gouvernement uni pour la défense nationale» en opposition directe à l'appel lancé par Mao pour établir une «république populaire» et un front uni contre le Japon. A cette époque, Wang Ming prêta son appui à ce que proposait Tchiang Kai-cek en tant que condition d'unité avec les communistes: à savoir que l'on donne à Tchiang l'autorité sur l'Armée rouge. Naturellement, Mao s'opposa vigoureusement à une telle capitulation, et réussit à l'empêcher.

Cette même tendance s'est manifestée de façon encore plus flagrante en 1945, après la défaite du Japon. A cette époque, Staline luttait de façon acharnée pour que le Parti communiste chinois renonce à toute idée d'achever la Révolution démocratique-bourgeoise, dans le proche

avenir, et vise plutôt à se procurer un rôle légal dans une république bourgeoise sous la direction de Tchiang Kai-chek. Etant donné la situation après la défaite du Japon, Mao engagea correctement des négociations avec Tchiang; mais en même temps, il souligna très clairement que tout gouvernement de coalition devait être basé sur la continuation de l'indépendance du Parti communiste, ainsi que des bases d'appui et de l'Armée rouge. C'était en 1945 que Mao fit sa célèbre déclaration: «sans une armée populaire, le peuple n'a rien». C'était une riposte directe à ceux qui proposaient que l'Armée populaire se dissolve en s'intégrant entièrement au gouvernement de Tchiang. Il faut noter que cette politique, que l'on voulait imposer au Parti chinois, représentait la ligne suivie à l'époque par de nombreux partis de l'Europe occidentale (en France, en Italie, et en Grèce, par exemple). Il en résulta la perte de toute possibilité immédiate de faire la révolution dans ces pays.

Et en 1946, une véritable tempête révisionniste se déclencha dans de nombreux partis communistes du monde, sous prétexte de suivre l'exemple de l'Union soviétique qui faisait des compromis, elle, avec les principales puissances impérialistes auxquelles elle s'était alliée pendant la guerre. Mao fit une observation saillante à cet égard:

De tels compromis n'exigent pas des peuples des différents pays du monde capitaliste qu'ils fassent en conséquence des compromis dans leur propre pays. Les peuples de ces pays continueront à engager des luttes différentes selon les conditions différentes. Le principe qu'observent les forces réactionnaires à l'égard des forces démocratiques populaires est de détruire résolument toutes les forces démocratiques qu'elles peuvent, et de se préparer à détruire plus tard celles qu'elles n'arrivent pas à détruire pour le moment. Face à cette situation, les forces démocratiques populaires doivent appliquer le même principe à l'égard des forces réactionnaires.<sup>34</sup>

Le reste appartient à l'histoire. Mao dirigea le Parti dans la guerre civile contre Tchiang Kai-chek (ou plus exactement dans une guerre de libération contre l'impérialisme des Etats-Unis et ses fantoches domestiques représentés par Tchiang), guerre qui mena à la victoire nationale en 1949. Staline douta jusqu'au bout qu'il serait possible au PC de saisir le pouvoir; il continua donc à entretenir des relations (et même à accorder des subventions militaires) au gouvernement de Tchiang, comme si celui-ci allait encore durer longtemps.

Mais Staline, à l'opposé de Hoxha, admit vite l'erreur qu'il avait fait en sous-estimant la force de la Révolution chinoise et la possibilité de remporter la victoire sur le régime réactionnaire du KMT. Staline affirma carrément être content que les événements lui avaient donné tort.

Contrairement à l'accusation de Hoxha selon laquelle Mao «rejette la

responsabilité sur le Komintern ou sur ses représentants en Chine» pour les défaites et les déviations dans le Parti,<sup>35</sup> Mao a en fait estimé responsables ceux parmi les «communistes» chinois qui voulaient à tout prix suivre autrui à l'aveuglette, et qui ont essayé de se servir de l'appui des soviétiques comme capital, afin de promouvoir des lignes erronées. Il vaut la peine encore une fois de comparer l'extrait choisi par Hoxha avec le texte de Mao. Hoxha reproduit la phrase de Mao constatant que Staline a commis «un certain nombre d'erreurs au sujet de la Chine, [qu']il fut à l'origine de l'aventurisme «de gauche» de Wang Ming, vers la fin de la Deuxième guerre civile révolutionnaire, et de son opportunisme de droite, au début de la guerre de Résistance contre le Japon».<sup>36</sup>

Selon Hoxha, cette citation, en conjonction avec d'autres arguments de Mao, constituent une «attaque contre Staline... [visant] à ravalier l'œuvre et l'autorité de Staline, afin d'élever l'autorité de Mao Tsé-toung au rang d'un dirigeant de stature mondiale, d'un classique du marxisme-léninisme, qui n'aurait cessé de suivre une ligne juste et infaillible!»<sup>37</sup>

Mais en fait, les citations choisies par Hoxha ne constituent absolument pas une tentative de «ravalier» l'œuvre de Staline; bien au contraire: elles sont tirées d'un texte dans lequel Mao *défend* Staline contre l'attaque des révisionnistes khrouchtchéviens. Voici en entier le paragraphe que Hoxha a coupé à sa façon:

Ceux qui, en Union soviétique, avaient porté Staline aux nues, se sont mis tout d'un coup à le jeter plus bas que terre. Chez nous, il y en a qui leur ont emboîté le pas. Le Comité central de notre Parti soutient que les mérites et les erreurs de Staline sont dans le rapport de sept à trois et que Staline n'en est pas moins un grand marxiste. C'est en nous basant sur cette appréciation que nous avons écrit l'article intitulé «A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat». Une telle évaluation est assez juste. Staline a commis un certain nombre d'erreurs au sujet de la Chine. Il fut à l'origine de l'aventurisme «de gauche» de Wang Ming, vers la fin de la Deuxième guerre civile révolutionnaire, et de son opportunisme de droite, au début de la Guerre de Résistance contre le Japon. Pendant la période de la Guerre de Libération, d'abord, il ne nous autorisa pas à faire la révolution, affirmant qu'une guerre civile risquerait de ruiner la nation chinoise. Puis, lorsque la guerre eut éclaté, il se montra sceptique à notre endroit. Quand nous eûmes gagné la guerre, il soupçonna que c'était là une victoire du genre de celle de Tito et, en 1949 et 1950, il exerça sur nous une très forte pression. Mais nous n'en estimons pas moins que les mérites et les erreurs de Staline sont dans le rapport de sept à trois. C'est là une attitude impartiale.<sup>38</sup>

Il y a plusieurs choses à remarquer dans ce texte. Premièrement il fut

écrit en 1956, quelques mois seulement après le «discours secret» dans lequel Khrouchtchev avait condamné Staline, et à une époque où le Parti albanais, y compris Hoxha, n'avait pas encore vu à travers le révisionnisme khrouchtchévien. Deuxièmement, en indiquant les erreurs de Staline vis à vis de la Révolution chinoise, Mao ne révéla rien qui n'était pas déjà bien connu en Chine. Ce que Mao veut justement souligner, c'est qu'il fallait soutenir Staline comme «grand marxiste» *en dépit* de ses erreurs. Il critique ici ceux qui suivaient le révisionnisme forcené et hystérique de Khrouchtchev.

Il est intéressant de noter que, dans son livre, Hoxha n'ose pas répéter le mensonge que l'on trouve dans certaines de ses déclarations de ces dernières années (et qui a été promulgué par quelques-unes des sectes qui suivent Hoxha) selon lequel le Parti albanais aurait pris l'initiative pour lancer la lutte contre le révisionnisme contemporain. Une telle prétention est tout à fait incompatible avec les faits révélés dans les documents publics. Mais Hoxha essaie tout de même de faire passer ce mensonge: il explique que le Parti chinois et le Parti albanais avaient développé des liens plus étroits «surtout lorsque le Parti communiste chinois est *lui-même* entré en conflit ouvert avec les révisionnistes khrouchtchéviens». <sup>39</sup> La déclaration suivante, prononcée par Mao en novembre 1956, expose clairement ce qu'il pensait de Staline et du révisionnisme khrouchtchévien:

Je voudrais dire quelques mots à propos du 20ème Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. A mon avis, il y a deux «épées»: l'une est Lénine et l'autre, Staline. L'épée qu'est Staline, les Russes l'ont maintenant rejetée. Gomulka et certains Hongrois l'ont ramassée pour frapper l'Union soviétique, pour combattre ce qu'on appelle stalinisme. Dans beaucoup de pays d'Europe, les partis communistes critiquent aussi l'Union soviétique; leur leader, c'est Togliatti. Les impérialistes se servent aussi de cette épée pour tuer les gens; Dulles par exemple l'a brandie un moment. Cette arme n'a pas été prêtée, elle a été jetée. Nous autres Chinois, nous ne l'avons pas rejetée. Premièrement, nous défendons Staline et deuxièmement, nous critiquons aussi ses erreurs; et pour cela, nous avons écrit l'article «A propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat». Ainsi, au lieu de le diffamer et de l'anéantir comme font certains, nous agissons en partant de la réalité.

Quant à l'épée qu'est Lénine, n'a-t-elle pas été aussi rejetée quelque peu par des dirigeants soviétiques? A mon avis, elle l'a été dans une assez large mesure. La Révolution d'Octobre est-elle toujours valable? Peut-elle encore servir d'exemple aux différents pays? Le rapport de Khrouchtchev au 20ème Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique dit qu'il est possible de parvenir au pouvoir par la voie parlementaire; cela signifie que les autres pays n'auraient plus besoin de suivre l'exemple de la Révolution d'Octobre. Une fois cette porte grande ouverte, le léninisme est pratiquement rejeté. <sup>40</sup>

Il est donc clair que Mao a compris le fond de la question de Staline de même que celui du révisionnisme khrouchtchévien, à une époque où, selon l'aveu du Parti albanais lui-même, ce dernier «ne connaissait pas encore bien» le caractère et «n'était pas absolument convaincu» du révisionnisme khrouchtchévien. <sup>41</sup> Nous cherchons vainement dans les *Œuvres choisies* de Hoxha une mention quelconque remontant à la période de la fin des années cinquante qui révèle une compréhension semblable à celle de Mao quant à la situation en Union soviétique. On y trouve seulement la réalisation du fait qu'après le 20ème Congrès, les impérialistes ainsi que d'autres (tels que les yougoslaves) ont profité de l'attaque de Khrouchtchev contre Staline pour monter eux-mêmes à l'assaut du socialisme en général. Hoxha se plaint aussi que l'Union soviétique ne montrait plus assez de fermeté envers la Yougoslavie. <sup>42</sup> Et encore, bien qu'il soit correcte d'attaquer le révisionnisme outrancier de Tito, même à cet égard, les préoccupations de Hoxha ressemblent souvent davantage à du nationalisme étroit qu'à de l'internationalisme prolétarien. Il admet craindre, par exemple, que «les yougoslaves... fassent ensuite intervenir leurs troupes soi-disant pour sauver le socialisme en Albanie». <sup>43</sup> Ce n'est pas pour suggérer qu'il s'agisse ici d'une crainte tout à fait injustifiée; au contraire, il y avait de quoi s'inquiéter à ce sujet. Mais ce qui est important c'est que les textes de cette période, textes que la direction du Parti albanais a choisi de publier, ne révèlent aucune tentative, de la part de Hoxha, d'analyser la ligne générale issue du 20ème Congrès du PCUS. Pourtant, il existe effectivement au moins un texte de Hoxha sur ce sujet, mentionné dans ses *Œuvres choisies*, quoique ce texte n'y soit toutefois pas publié; c'est un discours prononcé «à la réunion solennelle organisée à l'occasion du 15ème anniversaire de la fondation du PTA, le 8 novembre 1956». <sup>44</sup> Il semble que ce soit le même texte, du moins essentiellement, que «l'article «Le Parti du Travail d'Albanie a 15 ans», écrit par le camarade Enver Hoxha et publié dans la «Pravda» du 8 novembre 1956». <sup>45</sup> Hoxha précise que cet article fut «publié in extenso et sans aucune modification dans la «Pravda» ». <sup>46</sup> Le Parti albanais a choisi de ne pas publier ce discours, et pour cause: tout en attaquant la Yougoslavie et le titoïsme, il *approuve sans réserve* le 20ème Congrès! <sup>47</sup>

Naturellement, cela ne veut pas dire que tout le monde doit soit comprendre tout de suite et à fond chaque question politique, soit être stigmatisé en tant que renégat. La question est plutôt: comment Hoxha peut-il se vanter d'avoir été le grand et vénérable maître dans la lutte contre le révisionnisme soviétique, alors qu'il existe des preuves du fait qu'il a vacillé, qu'il avait une compréhension très limitée de la situation en URSS, et qu'en ce qui concerne la prise du pouvoir par les révisionnistes soviétiques, il s'est montré incapable de formuler une analyse aussi profonde que celle du Parti communiste chinois sous la direction

de Mao.

Le Parti communiste chinois n'est pas «*lui-même*» entré dans la lutte contre le révisionnisme soviétique après le Parti albanais!\* C'était, après tout, le PCC (sous la direction de Mao, bien sûr) qui a *engagé en premier* la lutte publique contre les thèses révisionnistes avancées par le 20ème Congrès, publiant dans l'édition du 16 avril 1960 du journal théorique du Parti, *Le Drapeau rouge*, l'article «Vive le léninisme!». Le Parti chinois a continué cette attaque à la réunion de la Fédération mondiale des Syndicats à Pékin en juin 1960. Plus tard, toujours au mois de juin, les représentants de plusieurs partis communistes se sont rassemblés au 3ème Congrès du Parti communiste roumain à Bucarest, «afin de préciser le lieu et la date d'une réunion de tous les partis, où l'on discutera, entre autres, des différends entre le Parti communiste de l'Union soviétique et le Parti communiste chinois». Cette citation, qui explique le but de cette réunion a été tirée d'un texte d'Enver Hoxha, écrit à cette époque-là. Hoxha rajoute: «Nous devons écouter non seulement ce que diront les camarades soviétiques, mais aussi ce que diront les chinois; et nous aussi, nous aurons notre mot à dire».<sup>48</sup> Au mois de novembre 1960 la réunion eut lieu à Moscou; le discours prononcé par Hoxha a cette occasion s'orienta nettement vers un soutien de l'analyse et de la position du Parti communiste chinois, c'est à dire le repoussement des «nouvelles» thèses du 20ème Congrès, repoussement avec lequel les albanais avaient fini par être d'accord.

A l'heure actuelle, Hoxha prétend avoir été *à la tête* de la lutte contre le révisionnisme soviétique, déclarant que c'est Mao qui a «vacillé»; cette prétention est tout simplement grotesque!

## II. La construction du socialisme en Chine

Il est difficile de faire une critique profonde de l'analyse de Hoxha concernant le développement du socialisme en Chine (ou le manque d'un tel développement), étant donné que cette section de son œuvre est la plus criblée d'éclectisme, d'attaques mesquines et de falsifications délibérées. Sa thèse fondamentale semble être que «la révolution chinoise est restée une révolution démocratique-bourgeoise et n'est pas passée au stade supérieur de révolution socialiste».<sup>49</sup>

\* Dans l'édition publiée en anglais, Hoxha dit: «...when the Communist Party of China, too...»; de cette façon, il laisse entendre encore plus ouvertement que la Chine aurait été la *deuxième* à entrer dans cette lutte.

Le fond de l'argument de Hoxha consiste en sa prétention que sous la direction de Mao, le prolétariat a «partagé le pouvoir» avec la bourgeoisie nationale. Hoxha déclare:

Le passage de la révolution démocratique-bourgeoise à la révolution socialiste ne peut s'accomplir que lorsque le prolétariat chasse résolument la bourgeoisie du pouvoir et l'exproprie. Du moment que la classe ouvrière en Chine a partagé le pouvoir avec la bourgeoisie, que celle-ci a conservé ses privilèges, le pouvoir qui y a été instauré ne pouvait être le pouvoir du prolétariat, ni, partant, la révolution chinoise se muer en révolution socialiste.<sup>50</sup>

En 1949, lorsque l'Armée de Libération populaire réussit à écraser le Kuomintang et à remporter la victoire nationale, la révolution démocratique fut en somme fondamentalement achevée. Mao proposait correctement que toutes les sections du peuple s'opposant au féodalisme et à l'impérialisme, et étant en faveur d'un ordre social basé sur les intérêts de la classe ouvrière et de l'alliance des ouvriers et des paysans, devaient jouir de droits dans le nouvel Etat. Dans les conditions concrètes de la Chine, ce principe signifiait que l'on devait inclure dans la dictature démocratique, menée par le prolétariat, ces sections de la bourgeoisie (particulièrement la bourgeoisie moyenne ou bourgeoisie nationale) qui appartenaient à cette catégorie; ces sections n'étaient pas, à cette époque-là tout au moins, les *cibles* d'une telle dictature. Cette analyse correspondait tout à fait à la ligne fondamentale et juste de Mao concernant le caractère de la Révolution chinoise, ses cibles, ses forces motrices et ses alliés, quelque vacillants qu'ils soient.

En même temps (mars 1949) Mao formula la politique fondamentale que doit suivre le nouveau gouvernement afin d'effectuer la transition à la Révolution socialiste; ceci même avant d'avoir remporté la victoire sur le plan national. Il déclara nettement:

Après l'anéantissement des ennemis armés, il restera encore des ennemis non armés; ceux-ci ne manqueront pas de mener contre nous une lutte à mort; nous ne devons jamais les sous-estimer...

Sur qui nous appuierons-nous pour mener nos luttes dans les villes? Certains camarades aux idées confuses pensent que nous devons nous appuyer non sur la classe ouvrière, mais sur la masse des indigents. D'autres camarades, aux idées plus confuses encore, pensent que nous devons nous appuyer sur la bourgeoisie... Nous devons nous appuyer de tout cœur sur la classe ouvrière, unir à nous les autres masses laborieuses, gagner les intellectuels et faire en sorte que le plus grand nombre possible d'éléments de la bourgeoisie nationale et de ses représentants, susceptibles de coopérer avec nous, se rangent de notre côté ou restent neutres, afin que nous puissions mener une lutte résolue contre les impérialistes, le Kuomintang et la bourgeoisie bureaucratique et vaincre progressivement ces ennemis.<sup>51</sup>

Cette stratégie pour avancer la révolution était basée sur les conditions concrètes de la Chine, un pays où l'industrie ne représentait que 10% de la production de l'économie nationale, tandis que l'agriculture et l'artisanat en représentait 90%. Mao signala que l'existence d'une industrie moderne permettait au fond que la classe ouvrière mène la révolution et poursuive la construction socialiste, quoique la situation exigeait que la bourgeoisie nationale participe à l'économie, et même qu'elle joue un certain rôle dans l'Etat. Mao signala que:

Il en résulte que la Chine a de nouvelles classes et de nouveaux partis politiques: le prolétariat et la bourgeoisie, les partis prolétarien et bourgeois. Ayant subi l'oppression de multiples ennemis, le prolétariat et son parti ont été trempés par les épreuves, et ils sont qualifiés pour diriger la révolution du peuple chinois. Quiconque néglige ou minimise ce fait commettra des erreurs d'opportunisme de droite.<sup>52</sup>

Mao rajoute:

L'industrie moderne chinoise est extrêmement concentrée, quoique la valeur de sa production ne représente que 10 pour cent environ de la production globale de l'économie nationale; la part la plus grande et la plus importante du capital est concentrée entre les mains des impérialistes et de leurs laquais, les capitalistes bureaucratiques chinois. La confiscation de cette part du capital et son transfert à la république populaire dirigée par le prolétariat permettront à celle-ci d'avoir en main les artères vitales de l'économie du pays et à l'économie d'Etat de devenir le secteur dirigeant de toute l'économie nationale. Or, ce secteur de l'économie est de caractère socialiste, et non de caractère capitaliste. Quiconque néglige ou minimise ce fait commettra des erreurs d'opportunisme de droite.<sup>53</sup>

La direction selon laquelle Mao cherchait à faire avancer la révolution vers le socialisme n'était pas une simple «formule» comme le prétend Hoxha. Elle était en fait basée sur la réalité de la Chine et soutenue d'une perspective claire sur le moyen de commencer la transformation socialiste de l'économie. En même temps Mao reconnaissait que cette transformation ne pourrait pas se réaliser d'un seul coup. Il restait encore les vastes secteurs agricoles et artisanaux de l'économie, dans lesquels les capitalistes avaient encore à jouer un certain rôle, ce qui empêchait qu'ils soient immédiatement éliminés. Mao explique que:

Pendant cette période, il faudra permettre à tous les éléments du capitalisme urbain et rural qui sont profitables et non nuisibles à l'économie nationale d'exister et de se développer. Ceci est non seulement inévitable, mais encore économiquement indispensable. Cependant, le capitalisme n'existera ni ne se développera en Chine de la même façon que dans les pays capitalistes, où il peut déborder librement sans être endigué.

Le capitalisme sera limité en Chine de plusieurs façons: par la restriction de son champ d'activité, par la politique fiscale, par les prix du marché et par les conditions de travail. . . La politique de limitation du capitalisme privé se heurtera inévitablement, à des degrés différents et sous des formes différentes, à la résistance de la bourgeoisie et surtout des grands propriétaires d'entreprises privées, c'est-à-dire des gros capitalistes. La limitation et l'opposition à cette limitation seront les formes principales de la lutte de classes dans l'Etat de démocratie nouvelle [c'est-à-dire pendant la transition au socialisme—J.W.].<sup>54</sup>

Voilà la politique qui, selon Hoxha, donnait la priorité au développement du capitalisme!

Comment Hoxha peut-il faire accorder sa critique de Mao concernant la période des premières années de la République populaire avec la célèbre Nouvelle Politique Economique adaptée par Lénine pendant les premières années de l'Union soviétique, après la guerre civile? Anticipant que le lecteur se posera cette question, Hoxha cite Lénine:

Il n'y a là rien de dangereux pour le pouvoir prolétarien tant que le prolétariat détient fermement le pouvoir, tant qu'il tient solidement dans ses mains les transports et la grande industrie.<sup>55</sup>

Hoxha commente alors:

En Chine, pas plus en 1949 qu'en 1956, lorsque Mao Tsétoung soutenait ces thèses, le prolétariat, en fait, n'avait en main ni le pouvoir, ni la grande industrie.

Par ailleurs, Lénine considérait la NEP comme une politique *provisoire imposée par les conditions concrètes* de la Russie d'alors, dévastée par la longue guerre civile, et non comme une loi générale de l'édification socialiste. Il est de fait qu'un an après la proclamation de la NEP, Lénine indiquait que la retraite avait pris fin et il lançait le mot d'ordre appelant à préparer l'offensive contre le capital privé dans l'économie. En Chine, par contre, on prévoyait que le maintien de la production capitaliste durerait quasi indéfiniment. Selon la conception de Mao Tsétoung, l'ordre établi en Chine après la libération devait être un ordre démocratique bourgeois, et le Parti communiste chinois ne serait au pouvoir qu'en apparence. Telle est la «pensée maotsétoung».<sup>56</sup>

Voilà un mélange style Hoxha: déformations et mensonges! Premièrement, le pouvoir politique, aussi bien que les transports et les secteurs clés de la grande industrie, étaient entre les mains du prolétariat immédiatement après la libération en 1949. Le prolétariat et le Parti communiste jouaient le rôle dirigeant dans l'Etat. Quant à la prétention de Hoxha selon laquelle les transports et la grande industrie n'étaient pas entre les mains du prolétariat, apparemment Hoxha croit que s'il crée de telles fantaisies et les publie dans son livre, tout le

monde les acceptera, sans discernement, comme la vérité. Ceci est peut-être vrai pour la pitoyable «internationale» qu'il essaie d'édifier autour de lui, mais de telles fantaisies ne seront jamais acceptées pas les véritables marxistes-léninistes.

Il est bien amusant que Hoxha ait souligné la phrase «politique provisoire imposée par les conditions concrètes» en Russie, car les conditions en Chine étaient bien moins favorables à l'expropriation immédiate de la bourgeoisie toute entière. Comme nous l'avons déjà signalé, la Chine était beaucoup moins développée que la Russie, ayant été dévastée non seulement par quelques années de guerre civile, mais par *trois décades* de guerre, et en plus par le ravage, l'étouffement, et la stagnation imposées par l'impérialisme et le féodalisme. Voilà les conditions concrètes qui ont conduit Mao à adopter ces politiques.

Quant à la brillante observation de Hoxha du fait que Lénine n'a pas considéré la NEP comme une «loi générale de l'édification socialiste» (comme si Mao, lui, la considérait ainsi) et sa prétention que Mao «prévoyait que le maintien de la production capitaliste durerait quasi indéfiniment», nous ne pouvons que rappeler à Hoxha le commentaire de Lénine visant un polémiste aussi doué que Hoxha lui-même (c'est-à-dire Kautsky); Lénine dit: imputer à l'adversaire une position d'une fausseté flagrante pour ensuite la réfuter est la méthode de gens pas trop ingénieux; et rajoutons que c'est également une méthode loin du marxisme!

Nous reparlerons plus à fond dans les pages suivantes de la théorie de la révolution de la démocratie nouvelle en Chine; mais déjà nous pouvons voir que même aux étapes initiales de la République populaire de Chine, à la période où il fallait mettre l'accent sur le renforcement de la victoire remportée sur l'impérialisme, sur les propriétaires fonciers et sur les grands capitalistes chinois liés à ces derniers, Mao faisait déjà les démarches nécessaires afin d'assurer que l'avenir de la Chine serait socialiste et non capitaliste. C'est-à-dire que Mao prit des mesures particulières afin d'assurer que le *facteur dirigeant* de l'économie serait le secteur de la propriété socialiste de l'Etat; plus important encore était la lutte acharnée qu'engageait Mao dans le Parti afin d'éclaircir la voie nécessaire de la révolution chinoise et de préparer les masses pour la lutte à venir.

Déjà en 1952, Mao commençait à critiquer sévèrement la théorie de la «base économique synthétisée», ligne préconisée par Liou Chao-chi selon laquelle l'économie de la Chine consisterait en un amalgame harmonieux d'industrie socialiste, d'industrie privée et d'économie paysanne. Tandis que Mao signalait correctement que tous les éléments capitalistes en ville et à la campagne ne pourraient pas être éliminés d'un seul coup, et que quelques-uns dureraient pas mal de temps, il expliquait que la *transition* à la société socialiste avait commencé, et

qu'essayer de «consolider» l'ordre de la démocratie nouvelle serait plonger la Chine dans la voie capitaliste. Sur le plan de la théorie Mao exprime ce fait dans sa déclaration de juin 1952:

Après le renversement de la classe des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie bureaucratique, la contradiction entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale est devenue la contradiction principale en Chine; il ne faut donc plus qualifier la bourgeoisie nationale de classe intermédiaire.<sup>57</sup>

Ainsi, Mao signale nettement que la bourgeoisie nationale était la *cible* de la Révolution socialiste. Est-ce que cela signifiait alors que toute la propriété bourgeoise pouvait être expropriée tout de suite, ou que la bourgeoisie pouvait être dépouillée de ses droits politiques d'un seul coup? Bien sûr que non, parce que les réalités de l'économie chinoise exigeaient encore que certaines sections de la bourgeoisie y participent, que les masses soient ralliées à poursuivre plus loin encore la révolution socialiste, que soit déclenché le mouvement des paysans pauvres et moyens-pauvres en particulier pour réaliser la collectivisation de l'agriculture, et que la plupart des intellectuels, eux aussi, soient ralliés au service du prolétariat, ces derniers ayant été, en grande partie, liés à la bourgeoisie nationale.

Les paroles de Mao sont encore une fois plus utiles au lecteur que la caractérisation qu'en fait Hoxha:

Certains trouvent la période de transition trop longue et se montrent impatients. Ils risquent de tomber dans l'erreur «de gauche». D'autres, en revanche, piétinent sur place depuis le triomphe de la révolution démocratique. Ils n'ont pas compris que le caractère de la révolution a changé, et ils continuent de pratiquer leur «démocratie nouvelle» au lieu de s'occuper de la transformation socialiste. Ces gens-là risquent de verser dans l'erreur de droite. . .

«Établir solidement l'ordre de la société de démocratie nouvelle.» Cette formule est nuisible. Pendant la période de transition, il se produit constamment des changements, et des facteurs socialistes apparaissent tous les jours. Comment pourrait-on alors «établir solidement» cet «ordre de la société de démocratie nouvelle»? . . . La période de transition est pleine de contradictions et de luttes. Notre lutte révolutionnaire actuelle va encore plus en profondeur que la lutte révolutionnaire armée d'autrefois. C'est une révolution qui enterrera définitivement le régime capitaliste ainsi que tous les autres systèmes d'exploitation. L'idée d'«établir solidement l'ordre de la société de démocratie nouvelle» ne correspond pas à la réalité de la lutte; elle entrave le développement de la cause du socialisme.

«Aller de la démocratie nouvelle vers le socialisme.» Cette formule n'est pas claire. On se contente d'«aller vers. . .» On y «va» chaque année; dans quinze ans, est-ce qu'il s'agira encore d'«aller vers. . .»?

«Aller vers...» signifie tout bonnement ne pas atteindre le but. Cette formule paraît acceptable à première vue, mais à l'analyser de près, on s'aperçoit qu'elle n'est pas judicieuse.<sup>58</sup>

Ce texte, écrit en 1953, montre combien était juste la ligne de Mao selon laquelle la révolution socialiste avait déjà commencé, ce qui contredit tout à fait la caractérisation de Hoxha. On voit donc que la prétention de Hoxha selon laquelle Mao aurait préconisé l'établissement d'un «ordre démocratique-bourgeois» «après la libération» est, une fois de plus, contraire à la vérité. Après la libération de la Chine, Mao a considéré «l'ordre» de la démocratie *nouvelle* comme une *transition au socialisme*, caractérisée essentiellement par la position dirigeante du prolétariat, en alliance avec d'autres forces progressistes, surtout les masses paysannes (dont nous reparlerons plus loin). C'était comme en Union soviétique où le même phénomène eut lieu sous une forme un peu différente. En outre, quiconque a la moindre connaissance de la Révolution chinoise sait qu'entre les années 1952 et 1956, Mao et le Parti communiste chinois ont dirigé une lutte intense dont le résultat fut que les chinois accomplirent la réalisation *fondamentale* de la base économique socialiste.

La lutte importante engagée à la campagne, lutte qui avait comme but la transformation de la propriété privée de l'économie paysanne (qui caractérisait le domaine de l'agriculture) en un système de propriété socialiste, constitue un des accomplissements clés de cette période. Mao dirigea les paysans à avancer au delà des «équipes d'entraide» primitives; ces équipes furent établies pendant la Guerre civile dans les bases d'appui après la réalisation de la réforme agraire, et elles se répandirent dans toute la Chine après la victoire en 1949. «L'entraide» comprenait des éléments de l'avenir socialiste, mais n'était pas suffisant pour changer fondamentalement les anciens rapports de propriété, car la propriété privée restait intacte. Mao a lutté pour mener les paysans à établir des coopératives plus développées, à achever la collectivisation fondamentale, puis à établir rapidement des communes populaires énormes; ces dernières représentaient la forme fondamentale du système de propriété socialiste à la campagne pendant une assez longue période, jusqu'à ce que le développement des forces productives et l'approfondissement de la conscience socialiste des paysans permettraient un bond grâce auquel on établirait les fermes d'Etat où les paysans deviendraient des travailleurs salariés.

Afin de mener jusqu'au bout cette grande bataille, Mao dut lutter avec acharnement contre les droitiers au sein du Parti qui réclamaient «la mécanisation d'abord, la coopération ensuite» et qui citaient l'exemple de l'Union soviétique, (où la collectivisation n'avait été achevée qu'au début des années trente), pour renforcer leur thèse. Mao expliqua

que retarder la collectivisation jusqu'à ce que la faible base économique de la Chine arrive à fournir des tracteurs et tout ce qui était nécessaire à la mécanisation de l'agriculture, serait un désastre pour la révolution. Après l'accomplissement de la réforme agraire, la polarisation parmi les paysans se développa rapidement, c'est-à-dire que quelques paysans étaient parvenus à vivre dans l'aisance, alors que d'autres demeuraient relativement pauvres. Mao signala que si l'on laissait cette situation se développer sans entraves, l'alliance des ouvriers et des paysans serait détruite; cette alliance constituait la base même de la Révolution chinoise pendant l'étape de la démocratie nouvelle aussi bien que pendant l'étape socialiste (bien que l'alliance de l'étape socialiste soit d'un niveau plus élevé).

Dans les villes, les entreprises capitalistes d'Etat (qui, comme nous l'avons déjà signalé, n'ont jamais constitué la *majorité* des entreprises de la République populaire de Chine), ainsi que les entreprises mixtes, furent converties en propriété socialiste de l'Etat. Il faut remarquer que dans bien de cas, les anciens propriétaires de ces entreprises touchaient un intérêt fixe sur la propriété qui leur avait été expropriée, ce qui représentait en effet une forme d'exploitation de la main d'œuvre. Cette politique était basée sur plusieurs facteurs. Premièrement, étant donné l'étape démocratique assez longue de la Révolution chinoise, il se trouvait de nombreux membres de la bourgeoisie nationale qui avaient accepté certaines transformations. Tout en se mettant à poursuivre la liquidation de la bourgeoisie en tant que *classe*, Mao reconnut certains avantages tactiques à ne pas considérer comme ennemi irréductible de la révolution tout individu bourgeois. Deuxièmement, la bourgeoisie avait une expertise encore nécessaire au fonctionnement de certaines usines, etc. Cette politique ne différait guère de la politique bien connue de Lenine de «graisser la patte» aux techniciens et aux gérants de l'ancienne classe capitaliste, afin que ces derniers aident l'Etat soviétique; cette politique soviétique fut continuée pendant la plupart des années trente et représentait un compromis nécessaire.<sup>59</sup>

Hoxha, et d'autres, voulant toujours nous faire croire que la véritable transformation socialiste n'a jamais eu lieu en Chine, se servent du fait que les paiements d'intérêt ont été continués pendant plusieurs années après la transformation socialiste de l'industrie. Ceci représente une déformation grotesque de la réalité.

Dès que la nationalisation des moyens de production fut accomplie on ne pouvait plus les qualifier d'entreprises capitalistes. Les entreprises appartenaient alors au peuple entier sous la forme de propriété d'Etat. Les niveaux de production et la planification étaient basés sur les besoins sociaux dans leur ensemble, énumérés dans les plans de l'Etat, et non pas sur les exigences du marché, ni le besoin de réaliser du profit. Les anciens propriétaires ne pouvaient sous aucun prétexte ni

vendre ni céder leur ancienne propriété, de même que l'intérêt minime qu'ils recevaient de ces propriétés ne pouvait pas être investi comme capital. Même dans les entreprises où les anciens propriétaires étaient retenus afin d'exercer des fonctions quelconques, ils ne déterminaient plus les conditions de travail ni les règlements de travail, etc. Un seul individu ne pouvait pas s'approprier le produit de la main d'œuvre. En somme, il n'existait fondamentalement pas de rapports capitalistes dans le secteur industriel.

Evidemment, les intérêts touchés par les capitalistes provenaient de la main d'œuvre de la classe ouvrière, ce qui représentait, en effet, une forme d'exploitation. De même, lorsqu'un pays socialiste importe des marchandises capitales des pays impérialistes et s'engage à payer des intérêts (sous une forme quelconque), cela représente également une forme d'exploitation impérialiste. Néanmoins, les dogmatistes et les matérialistes mécanistes sont les seuls à prétendre (comme le fait Hoxha) qu'un pays socialiste, qu'il soit petit ou grand, ne peut *jamais* se permettre de faire des emprunts aux pays impérialistes. Ceci contredit directement la politique de Lénine qui consentait, lui, à de tels accords lorsque les conditions étaient propices; de même, il est bien connu que Staline a fait importer plusieurs usines entières provenant d'entreprises occidentales (y compris la Ford Motor Company). (Il faut critiquer plutôt qu'imiter cette politique de Staline; cependant, c'est le comble de l'hypocrisie que Hoxha fasse semblant, ici comme ailleurs, de soutenir Staline afin d'opposer Mao, tandis qu'il ferme les yeux sur la véritable pratique de Staline lorsque cela l'arrange; d'ailleurs, c'est Staline, et non Hoxha, qui a raison quant à la question *générale* en jeu, à savoir s'il est correct ou non de faire des emprunts, etc., sous certaines conditions.)

Nous faisons remarquer ceci afin de souligner le fait que même lorsque les rapports de production socialistes ont été solidement établis, il peut subsister des vestiges de rapports qui sont en fait capitalistes, tels cet exemple de paiement d'intérêt. Toute cette question de l'existence d'éléments capitalistes même au sein du système socialiste constituait un problème que Mao s'est sérieusement efforcé de résoudre, comme nous le verrons plus loin. De même, Mao a poursuivi à cet égard une lutte de classes très vigoureuse contre les exploiters.

Il est aussi bien connu (quoique Hoxha semble l'avoir oublié) que la pratique selon laquelle des intérêts étaient payés aux anciens propriétaires fut tout à fait abolie pendant la Révolution culturelle. N'est-ce pas pour cette raison que les dirigeants chinois actuels dénigrent les «Quatre» (et en vérité Mao), les accusant d'avoir «maltraité la bourgeoisie nationale», et qu'ils proposent de rendre à cette bourgeoisie nationale toute sa propriété, et de rétablir les paiements d'intérêt?—ceci tout en exposant rapidement la Chine à une véritable exploitation im-

périaliste sur une grande échelle!

Naturellement, cette sorte de transformation de la base économique pendant les premières années de la République populaire n'a pas pu être réalisée sans une lutte acharnée dans la superstructure, c'est-à-dire les institutions de l'Etat, le Parti, les domaines de l'enseignement et de la culture, et le domaine idéologique en général. La prédiction de Mao selon laquelle la lutte de classes dans la jeune République se concentrerait sur «la limitation [du capitalisme] et l'opposition à cette limitation» s'est montrée juste. De nombreuses forces bourgeoises qui s'étaient accordées avec le régime populaire s'y sont opposées de plus en plus au fur et à mesure que la révolution socialiste s'approfondissait.

Cette lutte a atteint un point critique au cours des années 1956-59, période décisive de la lutte de classes en Chine. A cette époque, Mao a dirigé la lutte pour établir les communes populaires ainsi que d'autres aspects du Grand Bond en Avant, pour accélérer la révolution socialiste et fonder de nouveaux rapports de production socialistes, tout en faisant avancer l'économie selon des principes socialistes. C'est aussi à ce moment précis que triomphe le révisionnisme soviétique, triomphe signalé nettement par le soi-disant «discours secret» prononcé par Khrouchtchev au 20ème Congrès du PCUS. Naturellement, ce discours n'était absolument pas «secret», mais constituait au contraire un signal pour les révisionnistes à l'intérieur des partis du monde entier (y compris certainement en Chine), signal pour déchaîner ces révisionnistes à s'engager dans la lutte pour la ligne révisionniste. Au même moment, de nombreux contre-révolutionnaires surgissaient dans certains pays de l'Europe de l'Est, notamment en Hongrie et en Pologne, provoquant des troubles sous l'enseigne de s'opposer à la «dictature» et de réclamer une démocratie (bourgeoise). Cette situation se reflétait en Chine, surtout parmi les intellectuels bourgeois.

C'est dans ce contexte que Mao déclencha la campagne des «cent fleurs» dont le mot d'ordre était, «Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent». Bien qu'il ne fasse aucune analyse véritable de ce mouvement, Hoxha se sert de ce mot d'ordre pour prétendre que Mao proposait que, «parallèlement à l'idéologie prolétarienne, au matérialisme et à l'athéisme, il convient de permettre aussi l'idéologie bourgeoise, l'idéalisme et la religion, la croissance d'«herbes vénéneuses» à côté des «fleurs parfumées», etc.»<sup>60</sup> Mais en réalité, si l'on examine sérieusement les textes de Mao de cette époque, on voit très nettement que le but de la campagne des «cent fleurs» était exactement le contraire de ce que prétend Hoxha.

Mao avait analysé le fait que dans la société chinoise il existait toujours des classes antagonistes (la bourgeoisie et le prolétariat) et que la lutte entre ces classes n'était pas sur le point de disparaître ou d'être éliminée par la promulgation de tel ou tel décret. De plus, il a souligné

qu'il existait également de nombreuses contradictions au sein du peuple, y compris les travailleurs et les paysans, et que si l'on ne les traitait pas correctement, il était possible que ces contradictions deviennent antagonistes, menant ainsi au désastre pour la révolution. Ainsi, Mao faisait face de manière concrète à une situation difficile qui relevait de la présence de deux catégories distinctes de contradictions: les contradictions antagonistes et les contradictions non-antagonistes; ces catégories ne s'excluaient pas mutuellement mais étaient en fait liées de très près l'une à l'autre, et pouvaient aussi se transformer en leur contraire.

La contradiction avec les intellectuels consistait en ce que d'une part la plupart d'entre eux soutenait le régime populaire tandis que, d'autre part, ils avaient à poursuivre leur rééducation et à se débarrasser de l'idéologie bourgeoise. Cette contradiction était essentiellement non-antagoniste et devait donc être résolue par l'intermédiaire de débats et de luttes et non par la contrainte ou en enlevant les droits de ces intellectuels. En même temps il était bien évident que la contradiction avec les intellectuels bourgeois non-rééduqués portait sur la contradiction antagoniste avec les contre-révolutionnaires, et que nombre des thèmes sur lesquels insistaient les dirigeants de la droite au sein aussi bien qu'en dehors du Parti visaient à mobiliser ces intellectuels qui constitueraient une partie de la base sociale nécessaire pour attaquer le système socialiste.

En formulant son raisonnement sur cette question, Mao était aussi influencé par son évaluation de l'expérience de l'Union soviétique, non seulement du développement du révisionnisme khrouchtchévien, mais aussi des erreurs de Staline, surtout après le début des années trente, lorsque la transformation socialiste fondamentale de l'industrie et de l'agriculture avait été achevée. Staline proclama alors qu'il n'existait plus de classes antagonistes en URSS; en outre, il n'a pas reconnu la possibilité de ce que de telles classes se développent. On parlera plus loin de la question fondamentale de la lutte de classes sous le socialisme, mais il faut remarquer ici que même à cette étape initiale de la Révolution chinoise, étape où la question d'une nouvelle bourgeoisie se produisant au sein du Parti et de l'Etat n'était pas encore la question principale, les critiques de Mao concernant ces erreurs de Staline ont beaucoup influencé le développement de sa propre orientation. Mao reconnaissait que manquer de faire la distinction entre ces deux sortes de contradictions, et les confondre, mènerait, premièrement, à ce qu'on renie la possibilité d'une restauration capitaliste et le besoin d'exercer une dictature aussi stricte que possible contre ceux qui voudraient tenter une telle restauration et, deuxièmement, à un manque de compréhension du fait que les contradictions au sein du peuple devaient être résolues avec une méthode différente, à savoir par le débat et la lutte.

Ne pas faire de la sorte mènerait à ce que les contradictions non-antagonistes se transforment en contradictions antagonistes, augmentant ainsi la possibilité que de vastes sections du peuple soient ralliées à la contre-révolution et mobilisées comme des forces sociales à l'appui de la restauration capitaliste. C'était ce problème, et non pas du «libéralisme» qui était au fond de la politique «que cents fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent», proposée par Mao.

Ayant compris que la lutte de classes continuerait sous le nouveau système socialiste et ayant reconnu qu'une lutte importante se préparait (du fait de la convergence des conditions domestiques et internationales citées plus haut), Mao lança l'appel «Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent». On encouragea les gens à exprimer ouvertement leurs opinions sur le Parti communiste et sur ce qu'ils pensaient être les défauts du Parti, et à débattre les différentes questions sur le front de la culture, de l'enseignement et de la science. En même temps, Mao indiqua que l'on ne pouvait pas permettre aux contre-révolutionnaires une telle liberté d'expression (désignant comme contre-révolutionnaires spécifiquement les éléments découverts et identifiés comme tels pendant les mouvements visant à supprimer les contre-révolutionnaires au début des années cinquante); et plus important encore, Mao développa des critères pour aider les masses à pouvoir faire la distinction entre des «fleurs odorantes» et des «herbes vénéneuses»:

Pris au pied de la lettre, les deux mots d'ordre «Que cent fleurs s'épanouissent» et «Que cent écoles rivalisent» n'ont pas un caractère de classe: ils peuvent être utilisés par le prolétariat aussi bien que par la bourgeoisie et d'autres gens. Chaque classe, chaque couche sociale et chaque groupe social a sa notion propre des fleurs odorantes et des herbes vénéneuses. Mais alors, du point de vue des larges masses populaires, quels doivent être aujourd'hui les critères nous permettant de distinguer les fleurs odorantes et les herbes vénéneuses? Comment déterminer, dans le cadre de la vie politique de notre peuple, si nos paroles et nos actes sont justes ou erronés? ...il est possible de formuler, dans leurs traits généraux les critères que voici:

Est juste

- 1) ce qui favorise l'union du peuple de toutes les nationalités de notre pays et non ce qui provoque la division en son sein;
- 2) ce qui favorise la transformation et l'édification socialistes et non ce qui nuit à cette transformation et à cette édification;
- 3) ce qui favorise le renforcement de la dictature démocratique populaire et non ce qui sape ou affaiblit cette dictature;
- 4) ce qui favorise le renforcement du centralisme démocratique et non ce qui le sape ou l'affaiblit;
- 5) ce qui favorise le renforcement de la direction exercée par le Parti communiste et non ce qui rejette ou affaiblit cette direction;
- 6) ce qui favorise la solidarité internationale socialiste et la solidarité

internationale de tous les peuples pacifiques et non ce qui porte préjudice à ces deux formes de solidarité.

De ces six critères, les plus importants sont celui de la voie socialiste et celui du rôle dirigeant du Parti.<sup>61</sup>

Mao ne se faisait pas d'illusions sur ce que les droitiers bourgeois suivraient ces critères au cours de la lutte à venir. Bien au contraire: il s'attendait à ce que ces droitiers lancent un assaut vicieux contre la direction du Parti, et contre la voie socialiste comme leurs contreparties en Hongrie. Il savait que les droitiers se démasqueraient, *que le Parti le «permette» ou non*, et qu'ils tenteraient de mobiliser l'opinion publique en faveur de la restauration capitaliste. En formulant les six critères (et en mettant l'accent sur deux de ceux-ci), Mao établit la meilleure base possible afin que les masses aient pu tracer des distinctions parmi le déluge d'opinions et de points de vue politiques divers qui allait certainement se développer.

Au cours des premières semaines de la campagne des «cent fleurs», au printemps de 1957, tout un assaut fut lancé contre le Parti par la Ligue démocratique, parti politique bourgeois qui avait participé au gouvernement de la République populaire, et par le journal *Wenhui Bao*, lié de très près à la Ligue et représentant le point de vue politique de la bourgeoisie nationale. En plus, il se produisit un phénomène selon lequel des membres du Parti se joignèrent à cette attaque hystérique. Les droitiers lancèrent un appel pour l'établissement d'une «démocratie» de style occidental, réclamant «que le Parti communiste descende de la chaise à porteurs». Des affiches proclamant les mêmes thèmes furent apposées dans les forteresses des droitiers, particulièrement dans les universités. Il y eut aussi de vilains incidents: des affiches supportant le Parti arrachées, des gens attaqués, etc.

Mao choisit de ne pas répliquer tout de suite, d'attendre quelques semaines afin que les droitiers bourgeois se manifestent et se démasquent eux-mêmes et que les membres du Parti ayant les mêmes idées et le même programme se précipitent pour les défendre. Mais cette politique était loin d'être une sorte de coexistence pacifique entre la ligne bourgeoise et le marxisme-léninisme: Mao mena les masses populaires à déclencher une contre-attaque féroce contre les droitiers bourgeois. Sous les foudres du Parti et des masses, les droitiers bourgeois furent obligés de battre en retraite à toute vitesse, et la direction du Parti parmi les masses en fut consolidée. La presse occidentale et les droitiers chinois ont accusé Mao avec dépit d'avoir «dupé» les droitiers, leur ayant permis de dévoiler leur programme réactionnaire, dans le seul but de l'anéantir. Mao répondit à cela:

De cette façon, les masses devaient discerner qui critiquait avec de bonnes intentions et qui faisait preuve de mauvaise foi dans de soi-disant cri-

tiques, ce qui nous permettait de concentrer les forces pour passer aux contre-attaques au moment propice. Certains parlent d'une machination ourdie dans l'ombre. Nous, nous disons que c'était une entreprise conçue au grand jour. Car nous avions averti nos ennemis: On ne peut liquider les génies malfaisants qu'en les laissant d'abord se manifester; on ne peut extirper les herbes vénéneuses qu'en les laissant sortir de terre. Les paysans ne font-ils pas plusieurs sarclages par an? D'ailleurs, les herbes arrachées peuvent servir d'engrais. Les ennemis de classe chercheront toujours à se manifester. Ils ne se résignent pas à la perte du pouvoir et de leurs biens. Malgré tous les avertissements du Parti communiste, qui a ouvertement fait connaître ses principes stratégiques fondamentaux à ses ennemis, ceux-ci ne renoncèrent pas à leurs attaques. La lutte des classes est une réalité objective, indépendante de la volonté de l'homme, c'est-à-dire inéluctable. Voudrait-on l'éviter qu'on ne le pourrait pas. Force nous est de la mener suivant ses propres lois, en vue d'arracher la victoire.<sup>62</sup>

Mener à la victoire cette lutte au cours de la campagne des «cent fleurs» c'est précisément ce que fit Mao. La conscience des masses avait été éveillée, et celles-ci n'allaient certainement pas tolérer des attaques frénétiques contre les victoires de la révolution et les transformations socialistes qui se réalisaient. Les droitiers bourgeois battirent en retraite, mais Mao les poursuivit, et insista pour qu'ils ne s'échappent pas, à l'aide de quelques simples paroles pieuses d'autocritique, de la mauvaise passe où ils se trouvaient. Ceux qui avaient participé aux activités contre-révolutionnaires (il y avait eu des attaques et même des meurtres aux mains des droitiers bourgeois) furent arrêtés et traduits en justice. Malgré les tentatives de Hoxha de dépeindre Mao comme un libéral qui aimait être entouré de contre-révolutionnaires, Mao affirma très nettement au beau milieu de la contre-attaque visant les droitiers bourgeois:

Tout contre-révolutionnaire est à éliminer. Le moins d'exécutions possible, sans toutefois abolir la peine de mort ni proclamer l'amnistie générale... [L]es mauvais éléments reconnus comme tels par le public, doivent être punis par la justice. Or, à présent, certains fonctionnaires de la justice et de la sécurité publique manquent à leur devoir en laissant en liberté ceux qui devraient être arrêtés et condamnés; ils sont dans leur tort. S'il n'est pas bien d'infliger une peine excessive, il n'est pas bien non plus de prononcer un jugement trop indulgent; à l'heure actuelle, c'est dans cette dernière tendance que réside le danger.<sup>63</sup>

En plus, ceux qui furent désignés comme droitiers bourgeois, au sein aussi bien qu'en dehors du Parti, subirent une restriction sévère de leurs droits politiques. En fait, ce n'est qu'après la mort de Mao que les droits de ces réactionnaires furent restaurés, par Houa Kouo-feng et Teng Siao-ping après leur coup d'Etat révisionniste.

La campagne des «cent fleurs» continua jusqu'à la fin de l'année 1958. Cependant, après l'été 1957, les droitiers bourgeois n'étaient plus sur l'offensive et les affiches, ainsi que les commentaires dans la presse, devinrent alors la propriété des larges masses populaires, surtout des ouvriers et des paysans. On faisait encore des critiques contre le Parti communiste, mais elles avaient un caractère tout à fait différent, étant basées, en fait aussi bien qu'en paroles, sur les six critères de Mao. Ces critiques servirent à aguerrir et à fortifier le Parti communiste. Le débat qui eut lieu sur une grande échelle parmi les masses les mena à une compréhension plus approfondie de la ligne du Parti et de la nature de la révolution socialiste, et augmenta leur détermination et leur capacité de poursuivre cette révolution.

Comme Mao le signala, la campagne des «cent fleurs» fut une école importante pour le Parti même, aussi bien que pour les masses. Mao fit remarquer :

Les marxistes ne doivent pas craindre la critique, d'où qu'elle vienne. Au contraire, ils doivent s'aguerrir, progresser et gagner de nouvelles positions dans le feu de la critique, dans la tempête de la lutte. Lutter contre les idées erronées, c'est en quelque sorte se faire vacciner; grâce à l'action du vaccin, l'immunité de l'organisme se trouve renforcée. Les plantes élevées en serre ne sauraient être robustes. L'application de la politique «Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent», loin d'affaiblir la position dirigeante du marxisme dans le domaine idéologique, la renforcera au contraire.

Quelle politique devons-nous adopter à l'égard des idées non-marxistes? Quand il s'agit de contre-révolutionnaires avérés et d'éléments qui sapent la cause du socialisme, la question est aisée à résoudre: on leur prive tout simplement de la liberté de parole. Mais quand nous avons affaire aux idées erronées existant au sein du peuple, c'est une autre question. Peut-on bannir ces idées et ne leur laisser aucune possibilité de s'exprimer? Bien sûr que non. Il serait non seulement inefficace, mais encore extrêmement nuisible d'adopter des méthodes simplistes pour résoudre les questions idéologiques au sein du peuple, les questions relatives à l'esprit de l'homme. On peut interdire l'expression des idées erronées, mais ces idées n'en seront pas moins là. Et les idées justes, si elles sont cultivées en serre, si elles ne sont pas exposées au vent et à la pluie, si elles ne se sont pas immunisées, ne pourront triompher des idées erronées lorsqu'elles les affronteront. Aussi est-ce seulement par la méthode de la discussion, de la critique et de l'argumentation qu'on peut véritablement développer les idées justes, éliminer les idées erronées et résoudre les problèmes.<sup>64</sup>

Nous voyons donc les deux aspects de la campagne des «cent fleurs» qui a été attaquée de façon malveillante et frauduleuse par Hoxha et les autres domato-révisionnistes (et aussi bien par les révisionnistes khrouchtchéviens qui, à l'époque, la calomnièrent de «libéralisme»).

Premièrement, cette campagne représentait une tentative de détourner et de repousser un courant contre-révolutionnaire qui se développait en Chine étant donné les transformations socialistes et l'expropriation de la bourgeoisie chinoise, ainsi que l'avance du révisionnisme à l'échelle internationale (surtout en Union soviétique, mais aussi depuis le soulèvement contre-révolutionnaire en Hongrie). Deuxièmement, la campagne des «cent fleurs» constituait un appel à un débat idéologique parmi les masses à l'échelle nationale; ce débat ne pouvait que mener à l'approfondissement de l'influence du marxisme-léninisme parmi le prolétariat et le peuple chinois.

On peut se demander pourquoi les dogmato-révisionnistes piquent une telle crise face à la campagne des «cent fleurs». Bien sûr, il est évident que cette campagne offre à Hoxha et Cie une excellente occasion de citer Mao à tort et à travers, dans le but de renverser la réalité et de le représenter comme étant un vulgaire libéral. Mais ce qui est plus important c'est que la campagne des «cent fleurs» rend Hoxha fou parce que la compréhension politique qui est à sa base va tout à fait contre son point de vue mécaniste et faux en ce qui concerne le développement du socialisme. Selon le point de vue dominant actuel au sein du Parti albanais, les masses pourraient arriver à adopter le marxisme et à se débarrasser de l'idéologie bourgeoise, non au cours de la lutte acharnée entre les deux lignes et les deux voies, non par le déclenchement d'un torrent de débats et de luttes, mais par un processus tout réglé et «sans interruption» selon lequel le Parti instruit simplement les masses. C'est cette vue qui conduit Hoxha, comme nous le verrons plus loin, à son évaluation contre-révolutionnaire de la Grande Révolution prolétarienne culturelle.

Bien qu'une analyse compréhensive de la ligne entière de Hoxha et de la pratique du Parti albanais soit hors de la portée de cet article, il est néanmoins important de comparer le point de vue de Mao concernant la campagne des «cent fleurs» avec la position du Parti albanais concernant la lutte de classes sous le socialisme. Voyons, par exemple, un extrait de la nouvelle constitution albanaise, adoptée à la fin de l'année 1976:

En République Populaire Socialiste d'Albanie, il n'y a pas de classes exploiteuses, la propriété privée et l'exploitation de l'homme par l'homme ont été abolies et sont interdites.<sup>65</sup>

Mais en dépit des statuts albanais et du fait que M. Hoxha veut *interdire* les classes antagonistes, elles existent tout de même en Albanie, comme elles ont existé et existent encore en Chine. Ce statut en particulier démontre une confusion entre les formes légales et la réalité sociale. A l'époque historique actuelle, cette confusion représente un

reniement délibéré du marxisme.

Puisque Hoxha ne reconnaît pas l'existence de classes antagonistes pendant la période socialiste, après l'expropriation de la bourgeoisie (un sujet que nous aborderons plus loin), il ne peut pas concevoir comment régler les différents types de contradictions au sein de la société socialiste, et finit donc inévitablement par tomber dans toutes sortes de déviations «de gauche» et de droite. Ces déviations mènent, en premier lieu, à ce que des contradictions non-antagonistes au sein du peuple soient transformées en contradictions antagonistes, minant la base sur laquelle s'achève la transformation socialiste.

La critique de Hoxha contre la campagne des «cent fleurs» et le soi-disant «libéralisme» de Mao envers la bourgeoisie nationale est liée de très près à sa critique de la politique du Parti communiste chinois qui permettait l'existence de certains partis politiques bourgeois, leur donnant même une voix limitée dans les organes dirigeants de l'Etat. Hoxha tire cette citation des écrits de Mao: «Vaudrait-il mieux, tout compte fait, avoir un seul parti ou plusieurs? Il est préférable d'en avoir plusieurs, à ce qu'il nous semble. Il en a été ainsi dans le passé et il pourra en être de même dans l'avenir. C'est la coexistence à long terme et le contrôle mutuel.»<sup>66</sup>

Commentaire de Hoxha:

Mao estimait indispensable la participation au pouvoir et à l'administration du pays, de partis bourgeois investis des mêmes droits et des mêmes attributions que le Parti communiste chinois. Qui plus est, ces partis de la bourgeoisie, «historiques» selon lui, ne peuvent s'éteindre avant que ne s'éteigne aussi le Parti communiste chinois, autrement dit ils sont appelés à coexister jusqu'au communisme.<sup>67</sup>

Il est encore une fois utile que Mao s'exprime lui-même. Nous reproduisons le texte de Mao duquel Hoxha tire sa «citation»:

Le Parti communiste et les partis démocratiques sont tous des produits de l'Histoire. Or, toute création de l'Histoire doit disparaître un jour, de même que les partis démocratiques. Et cela sera-t-il tellement pénible? Non. Je pense qu'on en sera fort satisfait. Si un beau jour on n'a plus besoin du parti communiste ni de dictature du prolétariat, je trouve que ce sera vraiment bien. Notre tâche consiste précisément à hâter leur disparition. C'est un point de vue que nous avons déjà exprimé à maintes reprises.

Mais actuellement, le parti prolétarien et la dictature du prolétariat sont absolument nécessaires, et ils doivent continuer d'être renforcés. Sinon, il ne serait pas possible de réprimer les contre-révolutionnaires, de résister à l'impérialisme, de construire le socialisme ni de le consolider lors même qu'on l'aurait édifié. La théorie de Lénine sur le parti prolétarien et la dictature du prolétariat n'est nullement «périmée» comme certains le prétendent.<sup>68</sup>

Nous voyons donc que la vraie signification de ce que dit Mao ressemble peu à l'interprétation qu'en fait Hoxha. Nous devons présumer, lorsque Hoxha dit que les partis démocratiques étaient «historiques» qu'il se réfère à la constatation de Mao du fait que le Parti communiste aussi bien que les partis démocratiques «sont tous des produits de l'Histoire». Ce fait est évident, ainsi qu'il est évident que le Parti communiste et des partis démocratiques finiront par disparaître éventuellement. Mao n'a pas dit que les partis démocratiques existeraient aussi longtemps que le Parti communiste, autrement dit jusqu'à l'arrivée du communisme.

La politique de Mao concernant «la coexistence à long terme et le contrôle mutuel» entre le Parti communiste et les partis démocratiques est liée directement aux conditions réelles du développement de la Révolution chinoise. Puisque la Révolution chinoise comprenait une étape démocratique assez longue, il était à la fois naturel et juste que certains partis bourgeois qui s'opposaient à l'impérialisme et au féodalisme à des degrés différents, et qui étaient disposés à travailler avec le Parti communiste, jouent un certain rôle dans le nouveau régime. Il n'était pas simplement question de faire des efforts pour arriver à l'unité avec les chefs bourgeois aux échelons supérieurs de ces partis, mais plutôt de s'unifier aux sections du peuple qu'ils influençaient, de rallier ces dernières et de les transformer. Ces sections populaires constituaient une force sociale assez importante.

En même temps, Mao signala nettement que toute coopération entre le Parti communiste et les partis démocratiques devait se baser sur la direction du Parti communiste et sur l'accord des partis démocratiques en ce qui concerne la transition au socialisme. La prétention de Hoxha selon laquelle les partis démocratiques auraient été investis des mêmes droits et des mêmes attributions que le Parti communiste est absurde. En ce qui concerne le «droit» et «l'attribution» de diriger la révolution, c'était, naturellement, le Parti communiste qui en était chargé, et sa direction constituait la seule base sur laquelle pouvait se fonder la participation, de quelque nature que ce soit, des partis démocratiques.

Mao ne s'est pas fait d'illusions quant au rôle des partis démocratiques. Il signala que ces partis s'opposaient à beaucoup de politiques du Parti communiste, et qu'ils maintenaient une toute autre conception du monde. En même temps, il affirma: «Ils sont dans l'opposition tout en n'y étant pas; ils passent souvent de l'opposition à la non-opposition».<sup>69</sup> C'était seulement au cours de ce passage à la non-opposition que la coopération à long terme pouvait se réaliser; Mao voulait sauvegarder cette possibilité.

Mais il a aussi fait des préparatifs en vue d'une toute autre possibilité: que les partis démocratiques se tournent contre la révolution. Il affirma nettement en 1957, lors du début de la campagne des

«cent fleurs» que:

Coexistence prolongée du Parti communiste et des partis démocratiques, tel est notre désir, telle est aussi notre politique. Quant à savoir si les partis démocratiques pourront exister durant une longue période, cela n'est pas simplement déterminé par le seul désir du Parti communiste, cela est aussi fonction du comportement des partis démocratiques et partant de la confiance qu'ils se voient accorder par le peuple.<sup>70</sup>

Donc, Mao précise que les «conditions historiques» de la dissolution et de l'extinction de ces partis bourgeois ne sont pas les mêmes que pour le Parti communiste lui-même. «Cela est aussi fonction du comportement des partis démocratiques» ne pouvait que signifier: s'ils acceptaient ou non les transformations socialistes; «la confiance qu'ils se voient accorder par le peuple» se traduit: l'attitude qu'ils montraient envers les ouvriers et les paysans et si ces partis avaient encore une base sociale qu'il s'agissait de rallier et de gagner à l'unité.

En fait, les partis démocratiques ont, pour la plupart, cessé d'exister lors de la Révolution culturelle. Ils participaient dans l'Etat sous la forme de la Conférence consultative politique, qui était devenue le vestige d'un organe politique, sans pouvoir et ne se rassemblant que rarement. Il est clair, du point de vue de Mao et de ceux qui faisaient partie de son quartier général révolutionnaire, que les conditions historiques exigeant la coopération avec les partis démocratiques n'existaient plus (sauf, peut-être, d'une façon très limitée par rapport à Taïwan).

Il faut remarquer que, contrairement au point de vue de Hoxha selon lequel l'existence de plusieurs partis est inconciliable avec le léninisme, une telle situation a existé en Union soviétique, aussi bien qu'en d'autres pays. La Révolution d'Octobre, par exemple, fut déclenchée non seulement par le Parti bolchevik (qui en était, naturellement, la force directrice et motrice), mais aussi avec la participation des Socialistes révolutionnaires de gauche (SR de gauche). Lénine proposa que les représentants de ce parti participent au nouveau gouvernement (le Conseil des Commissaires du Peuple) et il a discuté de la base sur laquelle pouvait se réaliser cette sorte de coopération. Lénine démontra que les SR de gauche exerçaient une forte influence sur la paysannerie, et qu'ils représentaient, dans une certaine mesure, les paysans disposés à se joindre à la révolution; il s'ensuit alors qu'il fallait s'unir avec les SR de gauche pendant et après la prise du pouvoir. Cette coopération entre les Bolcheviks et les SR de gauche fut de courte durée, non parce que Lénine et le Parti bolchevik adoptèrent une politique pour rompre cette alliance, mais parce que les SR de gauche se soulevèrent en opposition au nouveau régime et en particulier contre la paix de Brest-Litovsk. Dans ces conditions, le Parti bolchevik mena un vive assaut contre les SR de gauche qui étaient devenus des *cibles* de la dictature du pro-

létariat. L'opposition au prolétariat et au régime socialiste qui se manifesta parmi les membres de ce parti était dûe en grande partie au fait que la révolution subissait des attaques de la part des impérialistes et des réactionnaires et était donc sur la défensive. Et pourtant il n'existe rien dans les écrits de Lénine pour faire croire que la coopération avec les Socialistes révolutionnaires de gauche n'aurait pas pu être d'une plus longue durée si les conditions avaient été différentes.

Lénine a même dit que «le fait de priver la bourgeoisie des droits électoraux n'est pas un indice obligatoire et indispensable de la dictature du prolétariat».<sup>71</sup> Aujourd'hui nous savons que cette déclaration de Lénine est incorrecte (du moins si elle est appliquée à toute la période socialiste); et pourtant, on commettrait une erreur même plus grave (et même une calomnie contre-révolutionnaire) si l'on caractérisait Lénine de vulgaire libérale à cause de cette déclaration! Il s'agit du fait que soutenir et adhérer à la dictature du prolétariat est un principe pour les communistes; cependant il faut reconnaître que dans l'achèvement de ce principe des tactiques différentes seront probablement nécessaires selon des conditions différentes; et même si l'on commet des erreurs dans le choix ou l'emploi de tactiques particulières, ce n'est pas une raison pour faire des accusations hystériques, comme le fait Hoxha (outre que Hoxha s'est montré incapable de prouver que Mao ait fait même des erreurs tactiques).

En plus, puisque nous parlons du «rôle dirigeant et sans partage du parti marxiste-léniniste dans la révolution et l'édification socialistes»<sup>72</sup>, il vaut la peine de noter que l'histoire officielle du Parti albanais avoue que pendant plusieurs années après la libération, le parti se maintenait «dans une condition de semi-illégalité, même maintenant qu'il était devenu le parti dirigeant du Pouvoir... le programme du Parti était couvert par celui du Front Démocratique... les membres du Parti maintenaient secrète leur qualité de membre et... les directives du Parti [dénommé à cette époque-là le Parti communiste d'Albanie] étaient rendues publiques comme décisions du Front Démocratique...»!<sup>73</sup> Ces politiques sont mentionnées dans *L'histoire* dans le contexte d'une autocritique du Parti albanais lui-même et elles représentent des déviations assez flagrantes, se rapprochant de la ligne de «tout par le front uni».

D'autre part, tout en permettant l'existence des partis démocratiques et en encourageant la coopération avec eux, Mao signala que si la révolution subissait un changement, par exemple si les impérialistes s'engageaient à grande échelle dans un assaut contre elle, les partis démocratiques pouvaient très bien se retourner vicieusement contre la révolution. Il avertit avec ironie: «Si un changement survient dans le monde et qu'une bombe atomique réduise Pékin et Changhaï en ruines, est-ce qu'ils ne changeront pas d'attitude? On ne sait jamais... beau-

coup d'entre eux préfèrent rester cachés.»<sup>74</sup>

Pour en finir avec cette question, il faut revenir examiner à nouveau d'une façon plus profonde un problème théorique concernant la nature de l'Etat chinois pendant la transition de la révolution démocratique à la révolution socialiste: la question de la «dictature démocratique populaire». A l'époque où Mao lança pour la première fois ce mot d'ordre, se référant à la dictature conjointe de quatre classes distinctes (la classe ouvrière, la paysannerie, la petite-bourgeoisie urbaine et la bourgeoisie nationale), la Révolution chinoise était encore à la première étape, l'étape démocratique. Naturellement, toutes ces quatre classes avaient, à des degrés différents, un intérêt objectif à ce que s'achève cette révolution. En outre, une particularité de la Révolution chinoise est que la guerre de longue durée et l'existence des bases d'appui avaient créé *deux régimes* qui s'affrontaient. Par exemple, pendant la Troisième Guerre civile révolutionnaire (la dernière guerre contre Tchiang Kai-chek) les bases d'appui des communistes (dont la population comptait 100 millions d'habitants) faisaient face à des régions contrôlées par le Kuomintang. Naturellement, l'existence de ces bases d'appui signifiait que le gouvernement devait pouvoir supprimer les contre-révolutionnaires, poursuivre la réforme agraire, produire de la nourriture et des vêtements pour l'armée de libération populaire, faire marcher l'économie, etc. La politique de la dictature démocratique populaire préconisée par Mao fut en fait pratiquée dans les bases d'appui pendant cette guerre civile; les partis politiques, les personnages influents et autres forces représentant toutes les quatre classes, étaient représentés dans les organes du pouvoir. Compte tenu des tâches de la révolution à l'étape en question, il est évident que cette politique était correcte.

Lorsque la République populaire fut établie en 1949, c'était essentiellement les mêmes forces de classes qui y étaient engagées, c'est-à-dire les forces qui s'étaient alliées avec la révolution contre l'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique. En même temps, ce nouveau gouvernement, (nettement dirigé par la classe ouvrière et son Parti communiste, et fondé sur l'alliance des ouvriers et des paysans) avait comme tâche de s'embarquer immédiatement dans la transition au socialisme. Ainsi, dès le début, la «dictature démocratique populaire» comprenait deux aspects contradictoires: d'une part elle représentait la victoire de la révolution démocratique et comprenait donc les représentants de la bourgeoisie nationale; d'autre part, c'était un gouvernement mené par les représentants politiques de la classe ouvrière, classe décidée à diriger la révolution vers le socialisme et l'ultime élimination de la bourgeoisie.

Rétrospectivement, il est certain que ce deuxième aspect, c'est-à-dire le fait que le nouveau régime était engagé sur la voie socialiste, con-

stituait l'aspect principal et celui qui déterminait le caractère socialiste de ce régime. Déjà en 1956, Mao qualifiait le régime en Chine aussi bien de «dictature du prolétariat» que de «dictature démocratique populaire»; et depuis, la littérature chinoise désigne l'année 1949, année où la victoire de la révolution démocratique fut remportée à l'échelle nationale, comme celle où la dictature du prolétariat fut établie.

De cette façon, on voit rétrospectivement que le régime établi en 1949 constituait une *forme* de la dictature du prolétariat, forme reflétant le caractère de la société chinoise et les conditions historiques dans leur développement au cours de la lutte démocratique.

Lénine fit en Russie une remarque assez importante qui éclaircit cette question. Il a noté que la dictature du prolétariat était, dans les conditions de la Russie, *une forme particulière d'alliance de classes*, à savoir l'alliance entre la classe ouvrière et la paysannerie pauvre; dans son ensemble cette forme comprenait la majorité du peuple. Il n'est pas étonnant que la *forme* d'alliance de classes en Chine au moyen de laquelle le prolétariat devait maintenir son autorité, ou plus exactement sa dictature, soit différente de celle nécessaire en Union soviétique, étant donné la différence des conditions matérielles, de la composition de classe, et de la voie au pouvoir des deux pays. Il est également clair que cette alliance n'était pas statique, et qu'au fur et à mesure que la révolution se transformait en révolution socialiste, le caractère de cette alliance allait lui aussi se transformer, d'où la déclaration de Mao remontant à l'année 1953: «il ne faut donc plus qualifier la bourgeoisie nationale de classe intermédiaire.»

Il est aussi important de noter qu'à l'époque où Mao écrit ses principales œuvres théoriques traitant de ce sujet, le prolétariat et son parti communiste n'avaient pas d'expérience historique en ce qui concerne la tâche de mener à la victoire une révolution démocratique et de construire sur cette base un nouvel ordre social. Il y avait l'expérience des démocraties populaires, fondées en Europe de l'Est (*dont l'Albanie*) sur la base des victoires remportées sur les fascistes; dans la littérature communiste de cette époque-là, on faisait la distinction entre la dictature du prolétariat et ces victoires démocratiques (qui, soit dit en passant, nécessitaient souvent la participation de plusieurs partis dans le gouvernement). Cependant, pour plusieurs raisons cette expérience n'a pas pu être évaluée par Mao sur le plan de la théorie à cette époque-là, en plus du fait que cette situation se distinguait nettement de celle en Chine. En somme, bien que la situation historique fut sans précédent, Mao la traita très correctement tout en enrichissant le marxisme-léninisme et en contribuant à la révolution prolétarienne.

C'est tout de même le comble de l'hypocrisie que Hoxha suggère que le régime en Chine, surtout depuis la transformation socialiste du système de propriété achevée en 1956, ne constituait pas la dictature du

prolétariat. Toute la littérature chinoise publiée au cours de la Révolution culturelle et jusqu'au coup d'Etat de 1976, démontre clairement que selon la ligne de Mao et des révolutionnaires qui le soutenaient, c'était le prolétariat qui devait exercer une dictature intégrale sur la bourgeoisie, dictature comprenant tous les domaines de la vie sociale. En plus, toute l'expérience de la Révolution chinoise démontre que Mao menait le prolétariat et les masses chinoises à supprimer sans pitié la bourgeoisie, qu'il s'agisse des vieux exploiters aspirant toujours à revenir au pouvoir, ou des nouveaux éléments bourgeois engendrés au sein même de la société socialiste. Hoxha est en fin de compte réduit à répéter le vieux refrain minable des trotskistes, selon lequel l'Etat chinois n'aurait pas constitué une dictature du prolétariat, citant le fait qu'il y a des étoiles sur le drapeau de la République populaire!<sup>75</sup>

Ayant examiné les attaques de Hoxha sur le développement de la Révolution chinoise jusqu'à la réalisation fondamentale d'une économie socialiste en 1956 et la campagne des «cent fleurs» l'année suivante, et avant de passer à sa critique de la Révolution culturelle et de la ligne de Mao sur la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat, qu'on s'arrête un moment pour se poser cette question: pourquoi Hoxha base-t-il la plupart de la critique contre Mao sur cette période de la Révolution chinoise, essayant de faire tourner tout son raisonnement autour du fait que Mao s'est soi-disant «concilié» avec les vieux exploiters chinois?

Premièrement, Enver Hoxha veut rester sur un terrain solide, ou plus exactement qu'il croit être solide. Après tout, analyser les classes et les contradictions de classes sous le socialisme n'est pas son *fort*, et il espère rallier le lecteur naïf à ses propres conclusions réactionnaires en faisant appel à une façon de penser mécaniste et dogmatiste, tout en remaniant l'histoire. Plus important encore, Hoxha essaie d'*éloigner* la discussion de ce qui est la question fondamentale: comment empêcher qu'une *nouvelle* bourgeoisie, engendrée au sein même de la société socialiste, saisisse le pouvoir et restaure le capitalisme. Car c'est justement en ce qui concerne *cette* question que Mao Tsétoung a fait ses contributions les plus importantes et les plus lumineuses au marxisme-léninisme et à la révolution prolétarienne, en théorie aussi bien qu'en pratique. Hoxha ne veut pas et ne peut pas défier directement la ligne de Mao. Il sait bien qu'à cet égard il aurait davantage de difficultés à soutenir les erreurs de Staline comme étant le dernier mot du marxisme.

En plus, il a sans doute peur de mettre à jour les formules éclectiques et confuses du Parti albanais sur ces questions. Donc, il espère éloigner l'attention de la question de la Révolution culturelle et la ligne dont elle provient, se concentrant plutôt sur la question des anciens exploiters. Ces derniers ne jouèrent qu'un rôle secondaire dans la restauration du capitalisme en Chine. En essayant de poursuivre la discussion sur cette

base Hoxha se met effectivement dans le même camp que les révisionnistes chinois qui, eux, étaient soucieux de prouver que le danger d'une restauration capitaliste pouvait provenir de n'importe quel côté, *mais non pas* du leur. C'est seulement à l'heure actuelle, alors que leur coup d'Etat a été accompli, et à mesure qu'ils se débarrassent progressivement de leur masque marxiste, que Houa et Teng réhabilitent et acclament tous les exploiters, tous les scélérats de l'ancienne société.

### III. De la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat

Le développement fait par Mao Tsétoung de la théorie et de la pratique de la «continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat» représente sa plus grande contribution à la science du marxisme-léninisme et constitue en fait son développement le plus important de cette science. Tout véritable marxiste-léniniste en est arrivé à reconnaître ce fait au cours de la lutte contre le révisionnisme contemporain, et surtout au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne. En fait, Hoxha et le Parti albanais ont fait l'éloge de cette contribution de Mao. Reconnaître ou ne pas reconnaître ce développement du marxisme-léninisme fait par Mao a constitué, et constitue encore, une ligne principale de démarcation entre le marxisme-léninisme et le révisionnisme. Il n'est donc pas étonnant que Hoxha monte un assaut hystérique et frénétique contre la Révolution culturelle dans le but d'enlever à Mao son titre de grand maître et dirigeant classique marxiste-léniniste, quoiqu'il n'ose jamais affronter directement les théories de Mao et des révolutionnaires qui ont lutté côte à côte avec lui concernant cette question.

Le bilan que fait Hoxha de la Révolution culturelle est remarquablement superficiel aussi bien que réactionnaire:

Le cours des événements a montré que la grande Révolution culturelle prolétarienne n'était pas une révolution, qu'elle n'était ni grande, ni culturelle et surtout nullement prolétarienne. Ce n'était qu'un putsch de palais à l'échelle panchinoise pour liquider une poignée de réactionnaires qui s'étaient emparés du pouvoir.

Naturellement[!], cette Révolution culturelle était une mystification. Elle liquida à la fois le Parti communiste chinois et les organisations de masse, et elle plongea la Chine dans un nouveau chaos. Cette révolution fut dirigée par des éléments non marxistes [ou plus exactement les Quatre] qui devaient être liquidés à leur tour au moyen d'un putsch militaire par d'autres éléments antimarxistes et fascistes.<sup>76</sup>

Voilà donc la thèse fondamentale de Hoxha (qui est loin d'être originale), selon laquelle la Révolution culturelle n'aurait été qu'une lutte fractionnelle pour le pouvoir, manipulée par un petit nombre de dirigeants aux instances suprêmes du Parti communiste. Cette thèse révèle le fait que Hoxha est incapable de comprendre le développement dialectique de la société socialiste et qu'il n'a rien compris de la Révolution culturelle et de sa signification historique pour le monde entier. Hoxha déteste la Révolution culturelle parce que celle-ci est allée tout à fait contre sa conception du monde fondamentalement métaphysique selon laquelle la stabilité, l'unité et la concorde sont les principales caractéristiques de l'univers et représentent certainement les plus hautes aspirations de la société humaine. Du «chaos»: voilà l'épithète préférée de Hoxha lorsqu'il attaque la Révolution culturelle, car l'idée de «chaos», et en fait la lutte entre les contraires, la lutte de classes et *la révolution elle-même*, vont à contre-courant de sa conception du monde et de sa conception de l'avenir qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ressemble davantage à la conception religieuse du «paradis» qu'à du matérialisme dialectique. Avant de passer à une examination de sa conception métaphysique du monde (qui est à la base de toute son attaque contre Mao), il vaut la peine d'examiner le «chaos» que Hoxha a trouvé particulièrement répugnant en Chine, c'est-à-dire la Révolution culturelle.

Pendant la Révolution culturelle, Mao a commis le Pire des Péchés, d'après les dogmato-révisionnistes: celui d'avoir déclenché le mouvement des masses révolutionnaires pour qu'elles saisissent le pouvoir des mains des dirigeants du Parti engagés dans la voie capitaliste qui avaient usurpé certaines sections du pouvoir du Parti et de l'Etat. A en croire Hoxha, il ne se serait pas opposé à ce qu'on attaque les individus qui furent les cibles de la Révolution culturelle, c'est-à-dire le quartier général révisionniste de Liou Chao-chi et de Teng Siao-ping (et pourtant, nous verrons plus loin que «l'opposition» de Hoxha à leur ligne est plus imaginaire que réelle). Mais, déclencher un torrent de lutte de masses d'une ampleur sans précédent, ne pas mener la lutte par l'intermédiaire des processus ordonnés du Parti et de l'Etat et, surtout s'appuyer directement sur les masses (les ouvriers, les paysans, les soldats, et les étudiants), c'est là toute autre chose encore!

Voici ce qu'en dit Hoxha:

A nos yeux, le fait que cette Révolution culturelle n'était pas dirigée par le parti, mais qu'elle constituait un déclenchement chaotique suscité par un appel lancé par Mao Tsétoung, ôtait à ce mouvement son caractère révolutionnaire. L'autorité de Mao en Chine a fait se dresser des millions de jeunes non organisés, étudiants et écoliers, qui se sont mis en marche vers Pékin, vers les comités du parti et du pouvoir, qu'ils ont démantelés.

Ces jeunes, disait-on, représentaient alors en Chine «l'idéologie prolétarienne», et c'était eux qui montreraient au parti et aux prolétaires la «vraie» voie!

... Cette grave situation émanait des anciennes conceptions antimarxistes de Mao Tsétoung, qui sous-estimait le rôle dirigeant du prolétariat et surestimait celui de la jeunesse dans la révolution. Mao a écrit: «Quel rôle la jeunesse chinoise s'est-elle mise à jouer depuis l'époque du «mouvement du 4 mai»? Elle a commencé à jouer en quelque sorte le rôle d'avant garde. Cela, tous, à l'exception des gens ultra-réactionnaires, l'admettent dans notre pays. Que veut dire jouer le rôle d'avant-garde? Cela veut dire assumer le rôle dirigeant...»

C'est ainsi que la classe ouvrière a été laissée de côté et, dans bien des cas, elle s'est opposée aux gardes rouges, elle en est même venue aux affrontements avec eux. Nos camarades qui étaient alors en Chine ont vu de leurs yeux les ouvriers des usines se battre contre les jeunes. Le parti fut désagrégé. Il fut liquidé et il n'était fait aucun cas des communistes ni du prolétariat. Cette situation était très grave.<sup>77</sup>

Horreur! Les camarades albanais «ont vu de leurs yeux» des ouvriers des usines se battre contre des étudiants! Nous ne pouvons comparer l'attitude de Hoxha qu'à celle d'Adam lorsqu'il eut pris une bouchée de la pomme. C'est encore bien heureux que Hoxha ne soit pas allé lui-même en Chine pendant la Révolution culturelle, car il aurait peut-être vu des ouvriers se battre contre des *ouvriers* et en serait tombé raide mort! A l'heure actuelle il nous faut avouer que nous ne pouvons pas expliquer le fait stupéfiant que Hoxha puisse émettre de telles niaiseries, même après avoir lui-même fait l'expérience d'une révolution!

Tout le monde sait que pendant la Révolution culturelle les comités du Parti ont été dissous, que la chaîne de commande régulière ne fonctionnait pratiquement plus, etc; ces faits ont toujours fait partie de la litanie des révisionnistes soviétiques, qui insistaient là-dessus pour soi-disant «prouver» que Mao était un «idéaliste» et un ultra-«gauchiste». (Les textes de Wang Ming, écrits à Moscou, où il a fini sa carrière en tant qu'apologiste du révisionnisme soviétique, sont encore une fois bien révélateurs: nous conseillons à ses héritiers d'intenter un procès à Hoxha pour cause de plagiat!) Quant aux révisionnistes soviétiques on peut facilement comprendre pourquoi ils ne veulent pas parler de la *nature* des comités du Parti qui ont été dissous, de la *ligne* qu'ils suivaient, etc; mais on s'attendrait à quelque chose de mieux de la part d'Enver Hoxha. Néanmoins, il ne parle que de *la forme* et non du contenu de ces comités du Parti. Et puisqu'on sait très bien quel était le vrai contenu de ces comités et quelle était la ligne qu'ils suivaient, cela ne peut que nous faire soupçonner, en dépit des protestations de Hoxha, que c'est en fait les bureaucrates du Parti alliés à Liou Chao-chi que Hoxha considère être les communistes dont «il n'était fait aucun cas»!

La situation qu'affrontait Mao au début de la Révolution culturelle

(1966) est très claire: le quartier général révisionniste au sein du Parti, dirigé par Liou Chao-chi, avait réussi à usurper le pouvoir dans de nombreuses industries, villes et provinces clés. A l'époque, Teng Siao-ping était Secrétaire général du Parti, et avait donc une forte prise sur la chaîne de commande. Le révisionnisme dominait sur le front de la culture et de l'enseignement. La ligne révisionniste était suivie par de nombreux gérants d'usines, etc. Cette situation permettait au quartier général de la bourgeoisie de contrecarrer la ligne révolutionnaire de Mao, de bloquer sévèrement l'enseignement du marxisme-léninisme aux masses, et de se servir en large mesure de la structure du Parti sur le plan de l'organisation pour réprimer et contrôler les masses. (Nous traiterons plus loin du fait que cette situation ne provenait pas «d'erreurs» ou de «libéralisme» de la part de Mao.) Nous pouvons juger de la puissance du quartier général révisionniste en examinant les documents et la politique qui prédominaient au sein du Parti chinois à cette époque-là, et aussi du fait que ce quartier général a su maintenir une certaine puissance même après avoir subi des défaites assez graves au cours de la Révolution culturelle. Car c'est avant tout le vieux quartier général de Liou Chao-chi (dont Teng Siao-ping est l'héritier légitime), en conjonction avec la partie de la bureaucratie fidèle à Chou En-laï, qui a joué le rôle principale dans le coup d'Etat contre-révolutionnaire de 1976. La véritable puissance de cette classe nous est indiquée par l'intensité de l'attaque montée par les responsables engagés dans la voie capitaliste contre tous les acquis de la révolution, et par la rapidité avec laquelle ils restaurent actuellement le système capitaliste. La prétention selon laquelle cette force aurait pu être éliminée simplement en remaniant la composition des organes dirigeants du Parti et en promulguant quelques directives, serait risible, si elle n'était pas criminelle, particulièrement en vue de ce qui s'est passé en Chine. De même, le *programme* des dirigeants révisionnistes chinois actuels révèle clairement la vraie nature de ceux qui étaient les adversaires de Mao et de la gauche révolutionnaire: il ne s'agissait pas d'un conflit apolitique entre des «factions», mais d'une lutte entre *classes* pour décider quelle ligne et quelle voie, soit bourgeoise, soit prolétarienne, suivrait la Chine.

Il semble que les conseils de Hoxha aux révolutionnaires en Chine sont essentiellement pareils au vieux refrain des opportunistes de l'époque de Marx concernant la Commune de Paris, et à la déclaration de Plékhanov concernant la révolution de 1905: «ils n'auraient pas dû prendre les armes». Naturellement, la question n'était pas de savoir s'il fallait ou non s'engager dans la lutte armée, mais plutôt s'il fallait faire une véritable *révolution*, un soulèvement politique visant les principaux dirigeants du Parti engagés dans la voie capitaliste. Bien que la Révolution culturelle ait eu ses propres particularités, s'étant déroulée sous la dictature du prolétariat, il est tout de même vrai que, comme toute

révolution, elle ne pouvait avancer que par la lutte turbulente. Elle allait forcément comprendre des contre-courants et engager différentes sections des masses révolutionnaires qui amèneraient dans la lutte leurs propres préjugés et limites et, parfois, des points de vue et des programmes contradictoires. Comme toute révolution, elle allait provoquer une résistance féroce et obstinée, non seulement de la part de ceux qui étaient les cibles de cette révolution (et qui ne représentaient qu'un pourcentage minime de la société chinoise et du Parti), mais *aussi* de la part de certaines sections des masses, *y compris de nombreux travailleurs*, qui pouvaient être mobilisés, dans une certaine mesure et à des moments critiques, pour servir de base sociale aux réactionnaires et à leur mouvement. Ceci n'est pas simplement une particularité de la Révolution culturelle, mais constitue une loi de la lutte de classes et de la révolution en général. Il est utile de rappeler ici le célèbre commentaire de Lénine sur la Rébellion de Pâques du peuple irlandais, en 1916. Ce commentaire visait ceux qui se servaient du soi-disant «marxisme» afin de ridiculiser, diminuer et calomnier ce soulèvement héroïque, qu'ils qualifiaient de «putsch», ce qui les plaçait, objectivement, du côté de la bourgeoisie impérialiste:

On ne peut parler de «putsch» au sens scientifique du terme, que lorsque la tentative d'insurrection n'a rien révélé d'autre qu'un cercle de conspirateurs ou d'absurdes maniaques, et qu'elle n'a trouvé aucun écho dans les masses. Le mouvement national irlandais, qui a derrière lui des siècles d'existence, qui est passé par différentes étapes et combinaisons d'intérêts de classe, s'est traduit, notamment, par un congrès national irlandais de masse, tenu en Amérique... lequel s'est prononcé en faveur de l'indépendance de l'Irlande; il s'est traduit par des batailles de rue auxquelles prirent part une partie de la petite bourgeoisie des villes *ainsi qu'une partie des ouvriers*, après un long effort de propagande au sein des masses, après des manifestations, des interdictions de journaux, etc. Quiconque qualifie de putsch *pareille* insurrection est, ou bien le pire des réactionnaires, ou bien un doctrinaire absolument incapable de se représenter la révolution sociale comme un phénomène vivant.

Croire que la révolution sociale soit *concevable* sans insurrections des petites nations dans les colonies et en Europe, sans explosions révolutionnaires d'une partie de la petite bourgeoisie *avec tous ses préjugés*, sans mouvement des masses prolétariennes et semi-prolétariennes politiquement inconscientes contre le joug seigneurial, clérical, monarchique, national, etc.,—c'est *répudier la révolution sociale*. C'est imaginer qu'une armée prendra position en un lieu donné et dira: «Nous sommes pour le socialisme», et qu'une autre, en un autre lieu, dira: «Nous sommes pour l'impérialisme», et que ce sera alors la révolution sociale! C'est seulement en procédant de ce point de vue pédantesque et ridicule qu'on pouvait qualifier injurieusement de «putsch» l'insurrection irlandaise.

Quiconque attend une révolution sociale «pure» ne vivra *jamais* assez

longtemps pour la voir. Il n'est qu'un révolutionnaire en paroles qui ne comprend rien à ce qu'est une véritable révolution.<sup>78</sup>

Ces paroles de Lénine portent un fort coup à la ligne dogmato-révisionniste d'Enver Hoxha, ligne qui mène ce dernier à calomnier le soulèvement révolutionnaire le plus massif, le plus prolongé, et le plus conscient de l'histoire du monde, disant que ce n'était qu'un «putsch de palais à l'échelle panchinoise».

Examinons plus profondément ce que dit Hoxha à propos de la question de la jeunesse et du rôle qu'elle peut jouer comme *force initiatrice* dans la révolution. Il condamne la Révolution culturelle parce que «des milliers de jeunes non organisés, étudiants et écoliers» se sont levés pour marcher sur Pékin. Selon Hoxha, la base théorique de cette «erreur» se trouverait dans le célèbre texte de Mao, «L'orientation du mouvement de la jeunesse», où Mao ose dire que la jeunesse avait commencé à jouer, «en quelque sorte» le rôle d'une avant-garde, qu'il définit ainsi: «c'est prendre la tête, c'est marcher au premier rang de la révolution».<sup>79</sup>

Il faut reconnaître encore une fois que c'est Mao et non Hoxha qui a raison. Premièrement, la jeunesse chinoise a joué «en quelque sorte» le rôle d'une avant-garde dans le Mouvement du 4 mai en Chine et par la suite. Ceci constitue un fait incontestable, reconnu par quiconque s'intéresse un tant soit peu à ce que l'histoire soit conforme à la réalité. Il est également incontestable qu'à travers l'histoire on a pu constater maintes fois l'expérience historique d'une jeunesse qui «assume le rôle dirigeant» et marche «au premier rang de la révolution». Nous avons ce phénomène sous les yeux aujourd'hui en Iran: les jeunes, y compris les étudiants et les jeunes intellectuels, se sont mis au premier rang de ce puissant mouvement, aidant à éveiller les larges masses du peuple et du prolétariat de l'Iran et sacrifiant leur vie au cours de la lutte armée. En fait, il est difficile d'envisager un développement révolutionnaire vraiment important et significatif où il n'en a pas été ainsi.

Mais pour Hoxha, le rôle dynamique de la jeunesse, c'est-à-dire leur audace, leur désir de détruire l'ancien monde, etc., constitue pour la révolution un danger plutôt qu'un avantage, quelque chose qu'il faut attaquer et étouffer, à moins que la jeunesse puisse être «menée» (et là il veut vraiment dire *contrôlée*) par la classe ouvrière et son parti. (Comme en ce qui concerne la question de la paysannerie, la question n'est pas de savoir si la jeunesse va se soulever, mais s'il faut *diriger* ou *étouffer* l'initiative de cette jeunesse.)

Qu'est-ce que cela veut dire que la classe ouvrière et son parti «dirigent» la jeunesse? Selon Hoxha, cela signifie que la jeunesse doit suivre passivement *derrière* la classe ouvrière; et pour l'amour de Dieu! qu'on ne pense jamais que la jeunesse soit capable de jouer un rôle

d'avant-garde, en quelque sorte que ce soit, un rôle dirigeant dans la mobilisation et l'organisation des larges masses populaires.

Bien entendu, Mao est très clair sur le fait que, dans un sens fondamental, c'est la classe ouvrière qui doit diriger la révolution. Dans un texte publié à la même occasion que celui que cite Hoxha, Mao éclaircit les rapports fondamentaux de classe:<sup>\*</sup>

Certaines forces sociales sont indispensables à l'accomplissement de la révolution démocratique en Chine. Ce sont la classe ouvrière, la paysannerie, les intellectuels et la fraction progressiste de la bourgeoisie, ... les ouvriers et les paysans étant les forces révolutionnaires fondamentales et la classe ouvrière la classe dirigeante de la révolution. Sans ces forces révolutionnaires fondamentales et sans la direction de la classe ouvrière, il sera impossible de mener à bien la révolution démocratique anti-impérialiste et anti-féodale.<sup>80</sup>

Mais à partir de là, Mao et Hoxha s'embarquent sur des chemins bien différents. Car même si l'on est d'accord sur le fait qu'il faut «la direction de la classe ouvrière» (ce qui veut dire, avant tout, la direction du *parti* de la classe ouvrière, ainsi que de la ligne de la classe ouvrière, le marxisme-léninisme), il reste à résoudre la question: quel est le *contenu* de cette direction, que compte-t-elle accomplir et sur quel chemin dirige-t-elle la jeunesse?

Tout l'article de Mao, «L'orientation du mouvement de la jeunesse», «cité» plus haut par Hoxha, se propose justement (comme le suggère même son titre) de *donner de la direction, une orientation* à la jeunesse:

Nos jeunes intellectuels et nos étudiants doivent se mêler aux masses ouvrières et paysannes, qui représentent les 90 pour cent de la population, les mobiliser et les organiser. Si nous n'avons pas cette force principale constituée par les ouvriers et les paysans, si nous comptons uniquement sur le corps des jeunes intellectuels et étudiants, nous ne pourrions triompher de l'impérialisme et du féodalisme. C'est pourquoi toute la jeunesse intellectuelle et étudiante du pays doit s'unir aux larges masses ouvrières et paysannes et faire corps avec elles: voilà le seul moyen de constituer une force puissante.<sup>81</sup>

Mao a fait remarquer que «dans le mouvement de la révolution démocratique chinoise, les intellectuels ont été les premiers parmi le peuple à prendre politiquement conscience... Mais si les intellectuels ne se lient pas à la masse des ouvriers et des paysans, ils n'aboutiront à rien».<sup>82</sup> Ainsi, Mao présente une analyse juste et dialectique concernant

\* Nous citons l'article «Le Mouvement du 4 mai»; cet article fut publié avec le discours «L'orientation du mouvement de la jeunesse», à l'occasion du 20ème anniversaire du Mouvement du 4 mai, en 1939.

le rapport entre le fait que les intellectuels, particulièrement les étudiants, constituent souvent la première force à se soulever au cours d'un mouvement révolutionnaire et jouent un rôle indispensable par rapport aux masses populaires afin de «les mobiliser et les organiser», et le fait que c'est seulement en se liant aux ouvriers et aux paysans, que les intellectuels peuvent arriver à contribuer véritablement au processus révolutionnaire. Comme il le signale maintes fois dans ses œuvres, ce n'est qu'en agissant ainsi que les jeunes arrivent à transformer leur conception du monde et à devenir effectivement de véritables marxistes.

Voilà un exemple de ce qui signifie *vraiment* donner de la direction. Cela n'a rien à voir avec l'idée de Hoxha de contraindre le mouvement de la jeunesse pour qu'elle marche sagement derrière les ouvriers. Une véritable direction marxiste-léniniste de la révolution exige que l'on sache faire avancer et déclencher les facteurs révolutionnaires, tout en donnant de la direction et une orientation correcte au mouvement dans son ensemble et dans ses aspects particuliers. La véritable direction n'essaie ni de passer outre ni d'effacer les contradictions entre les diverses sections des masses (et leurs rôles contradictoires) mais reconnaît et *utilise* ces contradictions pour faire avancer la révolution. Cette conception d'Enver Hoxha ressemble plutôt à celle de Lin Piao («Tout sous mon commande et tout à ma disposition») qu'à la méthode de direction marxiste exercée par Mao.

Ceux qui critiquent Mao parce qu'il a reconnu et utilisé le fait que très souvent la jeunesse joue en quelque sorte un rôle d'avant-garde au cours de la lutte révolutionnaire, sont eux-mêmes complètement et irrémédiablement coincés dans l'idée, comme décrite par Lénine, qu'il faut attendre que deux armées apparaissent, toutes faites, bien nettes et chacune avec sa propre étiquette. Quant à ceux qui voudraient empêcher la mobilisation de certaines *sections* des masses révolutionnaires et même de certaines *sections* des ouvriers, pour attendre le jour où les ouvriers se dresseront en une seule unité monolithique (jour qui, pris ainsi, n'arrivera jamais), ils doivent être décidés à ne jamais voir la révolution, ou alors ils n'ont aucune idée de ce qui constitue la lutte révolutionnaire. Car tant qu'il existera des classes, le jour n'arrivera jamais où la classe ouvrière ne sera pas divisée en différentes sections, ayant des sentiments et des lignes soit révolutionnaires, soit non-révolutionnaires, soit *même contre-révolutionnaires*. Et ces divisions mèneront à des conflits (conflits idéologiques, politiques et, oui, même parfois à des conflits physiques) entre certaines *sections* des ouvriers et d'autres sections des masses populaires.

Puisqu'il a compris ceci, Mao a su, au début de la Révolution culturelle, s'appuyer dans une large mesure sur l'initiative et l'audace de la jeunesse et des étudiants, non pour *remplacer* la classe ouvrière, mais pour aider à l'éveiller et à la mobiliser dans cette grande lutte.

Enver Hoxha doit bien connaître le raisonnement de Mao à ce sujet, étant donné que Mao l'avait expliqué d'une manière très succincte à une délégation albanaise en Chine en 1967:

Le mouvement du «4 Mai» a été lancé par des intellectuels, ce qui démontre clairement leur prévoyance et leur perception. Cependant, nous devons nous appuyer sur les maîtres de notre époque, c'est-à-dire les ouvriers, les paysans, et les soldats, en tant que force principale pour continuer la révolution jusqu'à son accomplissement, une révolution de l'ordre de l'Expédition du Nord ou de la Longue Marche. . . . Bien que ce soit les intellectuels et les larges masses des jeunes étudiants qui ont lancé la critique de la ligne bourgeoise réactionnaire, il incombait néanmoins aux maîtres de l'époque, aux larges masses des ouvriers, des paysans, et des soldats, de servir de force principale dans la poursuite de la révolution jusqu'à son accomplissement. . . . Les intellectuels ont toujours été capables de changer très vite leur perception des choses, mais étant donné les limites de leurs instincts et le fait qu'il manque de caractère tout à fait révolutionnaire, il sont parfois opportunistes.<sup>11</sup>

Il est donc clair que sur le plan de la théorie (aussi bien que de la pratique), Mao considérait que le rôle des étudiants en Chine était principalement un rôle initiateur. Il avait très bien reconnu leurs faiblesses, surtout leurs tendances à l'anarchisme et à l'ultra-«gauchisme», mais aussi parfois au conservatisme; il reconnut également qu'ils avaient du mal à unir les rangs révolutionnaires pour pouvoir continuer la lutte jusqu'à la victoire. Sans le rôle initial des étudiants, et surtout de l'héroïque Garde rouge, le révisionnisme aurait triomphé beaucoup plus tôt en Chine et la Révolution culturelle n'aurait jamais été déclenchée; et si les ouvriers n'étaient pas devenus la force principale et dirigeante de la Révolution culturelle, les victoires initiales auraient été transformées en défaites et les grands acquis de la Révolution culturelle n'aurait jamais été atteints, ni, certainement, consolidés, et ceci aurait également permis au révisionnisme de triompher beaucoup plus tôt en Chine.

Hoxha veut passer sous silence le rôle de la classe ouvrière dans la Révolution culturelle car autrement la fantaisie qu'il essaie de faire avaler aux révolutionnaires du monde ne tiendrait pas debout. Mais qui a, en fait, constitué la force motrice de la Révolution de janvier à Changhaï, le soulèvement qui représente le premier cas, et le cas modèle, des masses révolutionnaires «dissolvant» un comité réactionnaire du Parti? Pour qui a la moindre connaissance des événements en Chine, il est certain que c'était principalement les organisations des ouvriers révolutionnaires de Changhaï, dirigées par Tchang Tchouen-kio, Yao Wen-yuan et Wang Hon-wen (tous membres de la «bande des quatre» actuellement calomniée en Chine) qui ont accompli ce soulèvement très

important. Par la suite, de tels soulèvements ont eu lieu ville après ville.

Lorsqu'il est devenu évident que certaines sections de la Garde rouge n'étaient pas capables de poursuivre toutes seules la révolution et que leur rôle initial se transformait en son contraire, que s'est-il passé? Comme on le sait, Mao a lancé sa célèbre directive: «la classe ouvrière doit exercer la direction en tout», ce qui mena à ce que plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers marchèrent sur les universités pour en prendre la direction. Après être entrés dans les universités, ils y sont restés et se sont unis avec les étudiants, les professeurs et les cadres révolutionnaires pour effectuer les plus grands changements révolutionnaires jamais vus au monde sur le front de l'enseignement. Tous ces acquis sont incontestables, quoiqu'en pense Enver Hoxha.

Enfin, sur la question de la direction du Parti pendant la Révolution culturelle: la Révolution culturelle fut en fait dirigée par le Parti sous la seule forme correcte, étant donné les conditions concrètes qui prédominaient à l'époque. Elle fut dirigée par *la ligne dirigeante* du Parti et du Comité central, la ligne de son président, Mao Tsétoung. L'orientation générale de la Révolution culturelle fut approuvée par une faible majorité du Comité central en 1966; le Group Chargé de la Révolution culturelle devait la diriger.<sup>84</sup> Mao a dit lui-même qu'il avait dû «attendre le bon moment» pour rallier la majorité du Comité central à s'embarquer dans la Révolution culturelle. Mais contrairement à Hoxha, nous ne fondons pas notre opinion de la Révolution culturelle d'après si elle était conforme ou non à la pratique établie sur la méthode de livrer la lutte à l'intérieur des partis léninistes. Nous pouvons affirmer sans équivoque que même si (ou plus exactement surtout si) la Révolution culturelle avait été opposée par la majorité du Comité central (ce qui aurait signifié que le Comité central avait été saisi par des révisionnistes) Mao aurait eu la responsabilité d'appeler les masses, au sein comme en dehors du Parti, à se rebeller contre le Comité central.

Nous voudrions poser à Hoxha cette question: que *doivent* faire les véritables communistes, les ouvriers munis d'une conscience de classe, et les masses révolutionnaires en général, lorsque la possibilité d'un triomphe révisionniste est imminent? Et quelle position doivent prendre les véritables communistes et les masses révolutionnaires si une telle usurpation révisionniste du pouvoir a lieu? Est-ce que Hoxha aurait été d'accord si la classe ouvrière en Union soviétique s'était révoltée après «le discours secret» de Khrouchtchev et avait renversé ce dernier? Ou bien, si les véritables marxistes-léninistes dans la direction du Parti soviétique avaient rallié une faible majorité du Comité central à sanctionner une Révolution culturelle juste avant le coup d'Etat? Et si la majorité de la classe ouvrière n'était pas encore consciente du danger imminent du révisionnisme, serait-il alors permis que les dirigeants du Parti s'appuient sur les étudiants pour initier la lutte révolutionnaire,

ou vaudrait-il mieux les supprimer, les étouffer au nom de «l'hégémonie du prolétariat»? La ligne de Hoxha mène sans aucun doute à une seule conclusion: les révolutionnaires n'auraient pas dû prendre les armes (ni même engager une lutte politique relativement pacifique).

Naturellement, Hoxha dissimule son raisonnement sous le couvert d'être le grand défenseur du marxisme-léninisme; cependant, en s'efforçant de mettre *la forme* (les «normes léninistes») à premier pas sur *le contenu* (la classe qui est servie par ces formes), les raisonnements de Hoxha ressemblent davantage aux mensonges fabriqués dans les pays démocratique-bourgeois à propos de la «démocratie» qu'aux enseignements révolutionnaires de Marx, Engels, Lénine et Staline. Voilà encore une fois la pratique que Lénine méprisait tellement: prendre le marxisme au pied de la lettre pour nier en fait son esprit fondamental!

En fin de compte, Hoxha s'oppose à la Révolution culturelle et à la ligne de Mao Tsétoung parce qu'il *préfère* la ligne de ceux qui ont été renversés par cette révolution! Bien qu'il marmonne quelques petites critiques contre Liou Chao-chi et Teng Siao-ping, il n'y a effectivement aucun contenu dans ses critiques de Liou, tandis que sa critique de la ligne de Houa et de Teng se borne à traiter uniquement de la «stratégie des trois mondes». Nous verrons plus loin que la ligne de Hoxha en ce qui concerne la nature du socialisme et de la lutte de classes sous le socialisme, est foncièrement la *même* ligne révisionniste que celle propagée par Liou et Teng, excepté qu'elle est dissimulée sous un mince couvert dogmato-révisionniste.

En réalité, Hoxha a beaucoup de mal à masquer ses véritables positions. La logique même du livre mène le lecteur à la conclusion qu'il aurait mieux valu que les forces de Liou Chao-chi (ou bien, d'autres forces soutenant le révisionnisme soviétique) triomphent. Si la pensée maotsétoung est depuis 1935 une variante du révisionnisme, ne devrait-on pas soutenir ceux qui s'y sont opposés le plus constamment? Hoxha prétend que le Parti dans son ensemble n'a *jamais* vraiment été marxiste, et qu'aucun des divers groupes dans la direction du Parti n'a été révolutionnaire (au moins pendant la dernière décade: naturellement, le cas de Wang Ming, c'est toute autre chose!). Pourquoi Hoxha semble-t-il se soucier du fait que la Révolution culturelle «a liquidé le Parti communiste chinois et les organisations de masses»? Si en fait il est vrai que «la direction du Parti communiste chinois n'est pas faite de révolutionnaires marxistes-léninistes»<sup>85</sup> qu'est-ce que cela peut bien faire que ce Parti soit liquidé!

Mais c'est que Hoxha s'inquiète réellement à propos de cette «liquidation». Il déclare que «les organisations de masses furent liquidées». Mais il ne se soucie pas de la liquidation de *n'importe quelles* organisations de masses, car, après tout, seul un crétin nierait le fait que la Révolution culturelle a créé une myriade de *nouvelles* organisations

de masses: aux étapes initiales il y avait la Garde rouge, les groupes de travailleurs rebelles, etc; plus tard cette révolution a mené à la reconstitution des syndicats, des organisations de femmes, et autres, reconstitution basée sur la direction de la ligne de Mao et de la Gauche. Il est donc clair que Hoxha se soucie uniquement du fait que les organisations de masses qui étaient sous la domination de la ligne de Liou Chao-chi (telle la Ligue des Jeunes Communistes) furent vaincues; tandis qu'il soutient *celles-ci*, Hoxha condamne avec acharnement les organisations de masses *révolutionnaires* fondées au cours de la lutte.

Par ailleurs, si le problème principal du Parti communiste chinois était qu'il s'écartait du «marxisme-léninisme» dans la révolution et dans l'édification socialiste (ce qui voudrait dire, selon Hoxha, s'écarter de l'expérience et des méthodes de l'Union soviétique) ne devrait-on pas soutenir les responsables au sein du Parti chinois qui avaient lutté pour mettre en œuvre ces principes «léninistes» en Chine? L'avantage de lire la version originale des écrits de Wang Ming (au lieu du plagiat qu'en fait Hoxha), c'est que Wang ne cherche même pas à *dissimuler* sa politique comme le fait Hoxha. Wang Ming prétend ouvertement que les «véritables internationalistes» dans le Parti chinois comptaient parmi eux l'infâme Liou Chao-chi, aussi bien que toute une série d'autres traîtres qui sont actuellement en train d'être remis au pouvoir, ou posthument réhabilités par Teng Siao-ping.<sup>86</sup> Le Vietnam, que Hoxha acclame de plus en plus même pendant qu'il tombe sous l'aile soviétique, estime aussi que Liou Chao-chi et Teng Siao-ping sont les véritables marxistes-léninistes de la Chine.<sup>87</sup>

La critique de Hoxha contre la Révolution culturelle provient du fait qu'il est incapable de comprendre la nature du socialisme, de sa conception du monde métaphysique et de son pragmatisme. Au cours de «l'exposé» qu'il fait du *changement* dramatique et tragique de la ligne du Parti albanais envers Mao et la Révolution culturelle, Hoxha révèle, par inadvertance, le fond pragmatique qui a mené ce Parti à sa réévaluation de la pensée maotsétoung.

Hoxha affirme que:

Considérant les pratiques antérieures équivoques [des chinois] ainsi que de celles qui furent constatées au cours de la Révolution culturelle, *mais surtout des événements qui se sont déroulés depuis cette dernière*, l'accession successive de divers groupes à la direction, aujourd'hui du groupe de Lin Piao, demain du groupe de Teng Siao-ping ou d'un certain Houa Kouo-feng etc, . . . notre Parti a été amené à examiner plus à fond les vues et les actions de Mao Tsétoung et du Parti communiste chinois, à se faire une idée plus complète de la «pensée maotsétoung».<sup>88</sup>

Plus loin il rajoute que:

Le développement chaotique de la Révolution culturelle et ses

*résultats* contribuèrent à nous raffermir dans notre opinion, encore imparfaitement cristallisée, que le marxisme-léninisme en Chine était méconnu, et qu'il n'y était pas appliqué, que, sur l'essentiel, les conceptions du Parti communiste chinois et de Mao Tsétoung n'étaient pas marxistes-léninistes. . .<sup>89</sup>

Ainsi, en évaluant la question de la pensée maotsétoung, Hoxha révèle nettement son point de vue et son orientation fondamentaux.

Il est évident que Hoxha n'a pas aimé les «résultats» du coup d'Etat de 1976 en Chine, particulièrement la politique capitulationniste de Houa et de Teng, politique d'alliance réactionnaire avec l'impérialisme des Etats-Unis au nom de la stratégie des «trois mondes». Etant donné ses propres erreurs et son point de vue général, Hoxha ne peut pas analyser les événements en Chine à partir de la lutte de classe, et en particulier à partir de la lutte entre la ligne complètement révisionniste de Houa et de Teng, et la ligne révolutionnaire de Mao et des Quatre qui ont lutté côte à côte avec Mao. Au lieu de prendre en main la tâche que l'histoire lui imposait, celle de mener la *défense* des acquis de la Révolution chinoise et des contributions de Mao, Hoxha a choisi de prendre comme point de départ les «résultats» de la lutte de classes en Chine («résultats» vus selon une définition des plus étroites et bornées); de là, il cherche à remonter en arrière, essayant de trouver la base de ces résultats dans la ligne et les actions des marxistes-léninistes.<sup>90</sup>

Si ceux-ci ont été vaincus, c'est qu'ils ont dû avoir tort: voilà en deux mots le point de départ de Hoxha. Puisque Hoxha ne comprend pas correctement la dynamique de la révolution et, surtout, des lois du développement du socialisme, il *ne peut pas* concevoir que le révisionnisme puisse triompher sans que des erreurs quelconques de la part des révolutionnaires en soient la cause *principale* (quoique personne ne nie le fait que différentes erreurs seront inévitablement commises), mais en raison de *la force relative des classes engagées dans la lutte*\*.

Malheureusement, ce raisonnement a influencé la façon de penser de certains véritables marxistes-léninistes qui, tout en soutenant les contributions de Mao, prennent tout de même comme point de départ l'idée que, si le révisionnisme a triomphé en Chine, il faut chercher les causes de cette défaite dans les erreurs des révolutionnaires.

Un tel raisonnement, du moins de la part de Hoxha, revient à dire qu'une restauration capitaliste n'est jamais *possible* tant que le parti

\* Le lecteur demandera peut-être, s'il en est ainsi, comment Hoxha peut-il soutenir Staline d'une façon si dépourvue de sens critique, étant donné que le révisionnisme a triomphé si tôt après la mort de ce dernier? En effet, ceci constitue une contradiction de la ligne albanaise à laquelle ils évitent à tout prix de faire face. Ce qui est le plus remarquable dans les écrits albans traitant de ce sujet, c'est leur superficialité et leur incapacité de donner une véritable explication du triomphe révisionniste en Union soviétique.

reste «vigilant», c'est-à-dire qu'il n'hésite pas à empêcher qu'apparaissent à l'intérieur du Parti toute faction, tout quartier général et toute *ligne* pleinement développée qui s'oppose à la direction effective. Ce point de vue est essentiellement faux et contredit directement les enseignements de Mao, car il sépare la question de la lutte au sein du parti de toute analyse foncièrement matérialiste (et dialectique) de la lutte de classes sous le socialisme.

A mesure que s'est développée l'analyse de Mao concernant la lutte de classes sous le socialisme, la question de l'existence d'un quartier général bourgeois au sein du parti communiste lui-même est devenue le point de mire. Examinons l'attaque de Hoxha contre l'analyse de Mao sur l'existence des deux lignes au sein du parti et sur la bourgeoisie dans le parti:

Mao Tsétoung a lui-même prôné la nécessité de «deux lignes» dans le parti. Selon lui, l'existence de deux lignes et la lutte entre elles sont un phénomène naturel, l'expression de l'unité des contraires, d'une souplesse politique qui allie l'esprit de principe et le compromis...

Ces vues sont diamétralement opposées aux enseignements léninistes sur le parti communiste en tant que détachement organisé et avant-garde, qui doit être doté d'une ligne unique et d'une unité d'acier de pensée et d'action.

La lutte de classes au sein du parti, en tant que reflet de la lutte de classes qui se livre en dehors de lui, n'a rien de commun avec les conceptions de Mao Tsétoung sur les «deux lignes dans le parti». Le parti n'est pas une arène de classes où se livre une lutte entre des classes antagonistes, ce n'est pas un rassemblement de gens animés de desseins opposés. Le véritable parti marxiste-léniniste est le parti de la seule classe ouvrière, et a pour fondements les intérêts de cette dernière. C'est là le facteur décisif de la victoire de la révolution et de la construction du socialisme. Staline, soutenant les principes léninistes sur le parti, qui ne permettent pas l'existence de plusieurs lignes, de courants d'opposition dans le parti communiste, indiquait que:

«... le parti communiste est le parti *monolithique* du prolétariat et non le parti d'un ensemble d'éléments de diverses classes».

Mao Tsétoung, par contre, conçoit le parti comme une union de classes aux intérêts contraires, comme une organisation où se dressent face à face et se combattent deux forces, le prolétariat et la bourgeoisie, «le quartier général prolétarien» et «le quartier générale bourgeois» qui doivent avoir leurs représentants à tous les niveaux du parti, depuis la base jusqu'à ses instances dirigeantes suprêmes.<sup>1</sup>

Hoxha a tort ici pour plusieurs raisons: parce qu'il ne comprend rien à la dialectique; parce qu'il ne comprend pas ce qui donne à *tout véritable parti marxiste-léniniste* du dynamisme et de la vitalité, et

parce qu'il a une fausse conception de la position qu'occupe le parti dans la société socialiste et donc des diverses caractéristiques que revêt la lutte au sein du parti.

Éliminons tout d'abord le plus bête raisonnement de Hoxha: à savoir que «Mao Tsétoung a lui-même prôné la nécessité de «deux lignes» dans le parti», et aurait soi-disant *préféré* ou *permis* l'existence d'un quartier général bourgeois à l'intérieur du parti. Naturellement, Mao n'a jamais proposé une telle chose. Ce qu'il a dit, et tout à fait correctement, c'est qu'il est inévitable qu'il existe deux lignes dans le parti, et que se créent des factions bourgeoises ou des quartiers généraux à l'intérieur du parti. Plus important encore est la compréhension théorique développée par Mao éluçant la nécessité de lutter contre la ligne bourgeoise et contre les tentatives multiples des responsables au sein du parti engagés dans la voie capitaliste d'établir un quartier général bourgeois dans le parti, d'usurper le pouvoir dans les secteurs clés du parti et de l'Etat, et de préparer l'ultime assaut contre la direction prolétarienne du Parti et de l'Etat. Mao a non seulement développé ce raisonnement sur le plan théorique, mais a aussi dirigé la lutte afin de mettre cette ligne en œuvre, surtout pendant la Révolution culturelle. Déduire de là que Mao voulait *laisser faire* la bourgeoisie et qu'il ne lui faisait pas la guerre, serait contredire les faits.\*

Les marxistes-léninistes ont toujours soutenu la thèse philosophique selon laquelle «*la liberté est la connaissance de la nécessité*». La capacité de l'homme de transformer la société et la nature ne dépend pas principalement de sa *volonté* mais de la justesse de sa compréhension du monde objectif. Car c'est seulement en agissant conformément aux lois de la société et la nature que l'homme peut arriver à influencer ces lois. Dire que Mao a *prôné* la ligne bourgeoise et l'épanouissement d'un quartier général bourgeois dans le Parti simplement parce qu'il a été le premier à *reconnaître* les lois qui régissent leur existence sous tous leurs aspects et de façon systématique équivaut à prétendre que Louis Pasteur a prôné l'existence des virus!

Poursuivant encore un peu cette analogie, on peut dire que c'est *parce que* Pasteur a découvert l'existence des virus qu'il a pu développer le premier vaccin; de même, c'est parce que Mao a découvert les lois qui régissent la société socialiste et qui font paraître la ligne bourgeoise au sein du parti, qu'il a pu développer la politique et les stratégies, ainsi que les tactiques, pour vaincre la ligne bourgeoise et les divers quartiers généraux bourgeois, non pas une seule fois, mais à plusieurs reprises.

En fermant ses yeux sur le principe de la continuation de la

\* En même temps, Mao a reconnu la nécessité, et a parfois préconisé, que des opportunistes soient placés dans certains postes au sein du Parti pour des raisons tactiques. On discutera de ce sujet dans les pages suivantes.

révolution sous le socialisme, peut-être Hoxha croit-il faire une contribution brillante au marxisme. En réalité, il ne fait qu'une nouvelle application du point de vue du petit-bourgeois humanitaire qui refuse de reconnaître la division de la société capitaliste en classes antagonistes, espérant qu'ainsi l'antagonisme disparaîtra.

En exposant sa vulgarisation des «principes léninistes» concernant le parti, et en utilisant à la légère les mots de Staline concernant «le parti *monolithique* du prolétariat», Hoxha révèle simplement, et de façon plus approfondie, sa propre conception métaphysique et anti-dialectique du monde, et une absence totale de la moindre compréhension du véritable développement de tout parti marxiste. Hoxha prétend que les principes léninistes «ne permettent pas l'existence de plusieurs lignes, de courants d'opposition dans le parti communiste.» Magnifique! En quelques mots, Hoxha liquide la nécessité de lutter contre le révisionnisme, le dogmatisme, le trotskisme, et toute autre déviation susceptible à surgir dans les rangs du parti.

Pourrait-on dire, par exemple, qu'il n'existe pas de *courant* révisionniste dans le Parti albanais? Non, nous ne le croyons pas! Même si Hoxha adhérerait à une ligne marxiste-léniniste (au lieu de défendre lui-même une nouvelle tendance révisionniste), nous ne le croirions toujours pas. En dépit de tous les radotages de Hoxha à propos des «principes léninistes», Lénine et Staline s'efforçaient constamment d'identifier toutes sortes de «courants d'opposition» dans le Parti bolchevik, de lutter contre eux, et de les vaincre.

Hoxha ne fait que fusionner deux en un, selon sa méthode typique de prédilection qui est l'opposé de la méthode dialectique de diviser un en deux. Il confond la question des *lignes* et des *courants* avec la question des *factions*. Bien que ces deux questions soient apparentées, elles sont distinctes. L'existence de divers courants ou de diverses lignes au sein d'un parti ne provient pas du fait qu'on «permet» qu'ils existent. Ils sont un reflet inéluctable des forces de classe dans la société, qui existent, elles aussi, non parce que les marxistes-léninistes «permettent» que ce soit ainsi, mais en raison des conditions matérielles et idéologiques de la société, y compris les vestiges de la société exploitante de classe qui se trouvent au sein de la base et de la superstructure de la société socialiste.

Une faction révisionniste dans un parti peut être dissoute, ses chefs de bande expulsés, etc., mais de telles mesures ne mèneront pas, et ne *sauraient* mener, à l'élimination de toute tendance et de toute ligne révisionniste dans le parti. Car ces tendances existent non seulement dans le parti dans son ensemble, mais aussi dans la façon de penser de chaque individu! En traitant de cette question, le Parti albanais passe d'un extrême à l'autre, aboutissant à une formulation éclectique selon laquelle la «lutte de classes» existe dans le parti sans qu'on y trouve des

lignes d'opposition. Un vrai tour de force! Apparemment, Hoxha croit-il qu'en liquidant dès le début les agents ennemis, les éléments bourgeois et les dégénérés, il pourra empêcher que surgissent des *lignes* ennemies, des *lignes* non-marxistes, des *lignes* bourgeoises au sein du parti, comme si l'existence d'une ligne dépendait simplement de la disponibilité de machines à écrire! C'est encore une fois Hoxha, et non pas Mao, qui s'écarte du marxisme-léninisme, car le marxisme enseigne que la question de la ligne et de la lutte des lignes (ce qui présuppose l'existence de *différentes* lignes) constitue l'âme du parti.

Prenons quelques exemples. Dans les pays impérialistes la tendance vers le révisionnisme, particulièrement sous la forme d'économisme (c'est-à-dire la tendance à réduire la lutte des travailleurs à une lutte pour améliorer les conditions du système d'esclavage pour les esclaves), constitue une tendance à la fois pernicieuse et tenace. Lénine a révélé la base sociale de ce courant dans son œuvre brillante, *Que Faire?*, ainsi que dans certains de ses écrits ultérieurs traitant du sujet de l'impérialisme. Mais le simple fait que cette tendance a été reconnue, et que les véritables marxistes-léninistes se sont engagés dans une lutte sans pitié et prolongée contre cette tendance ne veut pas dire qu'elle n'a aucun reflet au sein du parti en tant que *ligne* opposée au marxisme. De même, dans beaucoup de pays où la tâche immédiate de la classe ouvrière et du parti est de lutter pour la libération de la nation, les tendances au nationalisme étroit constituent un reflet des forces de classe qui sont effectivement engagées dans la lutte; les communistes de ces pays doivent mener une lutte acharnée contre ces déviations, y compris, *et surtout*, là où elles se reflètent dans le parti lui-même. Une fois de plus, c'est la reconnaissance de l'existence de lignes erronées dans le parti, et la compréhension de leur base de classe et de leurs racines historiques, qui *permettent* aux marxistes-léninistes de combattre ces lignes et de les vaincre. Il n'est pas question de «permettre» ou non une telle réalité.

Est-ce que l'existence de la lutte entre deux lignes au sein du parti est inconciliable avec le fait que «le véritable parti marxiste-léniniste est le parti de la seule classe ouvrière», comme le dit Hoxha?<sup>92</sup> Ce n'est inconciliable que pour ceux qui ne comprennent rien à la dialectique.

Le parti communiste est le parti de la classe ouvrière parce qu'il est guidé par le marxisme-léninisme, l'idéologie de la classe ouvrière, et que la classe ouvrière est la seule *classe* dont les intérêts consistent à renverser le capitalisme et toute forme d'exploitation et d'oppression, et à réaliser le communisme; et parce que les principes organisationnels du parti, les «normes léninistes», si l'on veut, reflètent le caractère social de la production et, particulièrement, le rôle du prolétariat par rapport à la production. C'est dans ce sens, et uniquement dans ce sens, qu'on peut comprendre que le parti communiste soit le parti de la classe ouvrière.

Le parti, la classe ouvrière et le marxisme-léninisme ne sauraient se manifester sous une forme «pure». Ceci est évident si l'on considère la classe ouvrière, par exemple. Seul un petit nombre de travailleurs dans la société capitaliste ont déjà pris conscience de leur rôle comme fossoyeur du système capitaliste. En plus, il existe des *divisions* dans les rangs du prolétariat (divisions politiques, nationales, et économiques), bien que tous les ouvriers partagent, objectivement, le même intérêt de classe. L'idée d'un prolétariat «pur» représente donc le comble de l'absurdité et reviendrait à nier la nécessité du parti communiste. Il est tout aussi absurde de parler de la «pureté» du parti et du marxisme-léninisme lorsqu'on considère les particularités de l'existence actuelle et concrète d'un parti quelconque ou de la ligne d'un parti quelconque. Agir ainsi serait justement *nier* la nécessité de poursuivre la lutte à l'intérieur du parti. C'est pourquoi Mao ridiculise, avec raison, l'idée de «l'unité *monolithique*» du parti et du mouvement communiste international. («D'aucuns s'imaginent que... le parti ne peut plus faire l'objet d'une analyse; en d'autres termes qu'il est monolithique et uniforme...»)<sup>93</sup>

Examinons une citation de Staline dont Hoxha se sert dans l'espoir d'empêcher le lecteur de faire un examen critique et dialectique de ce sujet: «Le parti communiste est le parti monolithique du prolétariat, il n'est pas un parti d'un bloc d'éléments de diverses classes».

La citation ci-dessus est correcte dans un sens mais pas dans un autre. Si l'on considère la citation en tant qu'abstraction scientifique, elle est, dans une certaine mesure, utile; mais en tant qu'analyse d'un parti quelconque elle est à la fois fautive et nuisible. La ligne politique ainsi que les principes organisationnels du parti doivent provenir d'une *abstraction* scientifique correcte, (c'est-à-dire qui reflète la nature, comme le dit Lénine, d'une façon «plus profonde, plus vraie, et plus *complète*») du fait que le parti est celui du prolétariat, et uniquement de cette classe. Cependant, les *membres* du parti communiste comptent parmi eux, et doivent justement compter parmi eux, des «divers éléments de diverses classes». Naturellement, ils doivent adhérer au parti en adoptant le point de vue et la ligne du prolétariat. Mais ne peut-on pas dire que dans n'importe quel parti, les intellectuels, par exemple, apportent avec eux certains aspects du point de vue, de la ligne et des habitudes organisationnelles de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie? Les paysans, n'apportent-ils pas dans le parti certains *aspects* du point de vue du petit producteur? A-t-on tort de faire une analyse de classe des *membres* du parti, et d'utiliser (de façon dialectique et non mécaniste), cette analyse de classe afin d'essayer de comprendre quelles déviations sont susceptibles de se manifester, et aussi comment les combattre? Bien entendu, *tous* les membres du parti, y compris les travailleurs, apportent avec eux, lorsqu'ils adhèrent au par-

ti, diverses sortes d'idéologies bourgeoises et d'erreurs politiques, d'où la remarque sarcastique de Mao: «C'est comme si, une fois entré dans le parti, on devenait nécessairement marxiste à cent pour cent».<sup>94</sup> Il n'existe pas de «marxistes à cent pour cent», y compris Enver Hoxha et son héros Wang Ming, qui fit toute une histoire au début des années trente en déclarant que lui et la poignée d'étudiants revenue avec lui de Moscou étaient «des Bolcheviks à cent pour cent».

Reconnaître le fait que le parti n'est pas «monolithique», qu'il est en fait plein de contradictions reflétant les rapports de classes dans la société et la composition de classe du parti lui-même, est-ce nier le besoin de lutter contre le factionalisme et le principe selon lequel le parti ne peut être dirigé que par *une seule* ligne? Il faut répéter que ceci ne pose de problème que pour les métaphysiciens, et non pas pour les marxistes-léninistes.

Reconnaître le fait qu'il existe deux lignes au sein du parti (dans un sens fondamental, la ligne bourgeoise et la ligne prolétarienne) c'est en même temps tenir compte du fait qu'une *seule* de ces lignes (c'est-à-dire la ligne principale) doit dominer et doit déterminer le *caractère* du parti. C'est aussi reconnaître la possibilité que les deux aspects se transforment l'un en l'autre, et que le parti devienne donc révisionniste. Tant que *la ligne dirigeante* (c'est-à-dire la ligne collective du parti et de sa direction, reflétée dans ses théories, ses politiques, sa presse, etc.) est véritablement marxiste-léniniste, il est juste de considérer ce parti comme étant marxiste-léniniste, un parti de la classe ouvrière. Pour qu'un tel parti *demeure* marxiste-léniniste, il faut précisément mener sans merci une vive lutte contre toute manifestation de la ligne erronée. Reconnaître cette nécessité, c'est en même temps reconnaître le besoin de combattre et *briser* les factions bourgeoises qui surgissent à l'intérieur du parti.

L'histoire du mouvement communiste international démontre clairement la nécessité d'engager ainsi la lutte pour vaincre les tentatives de groupes révisionnistes organisés au sein du parti de saisir celui-ci et de mettre en œuvre une ligne révisionniste. Ce fut justement la tâche principale de la Révolution culturelle: saisir le pouvoir des hauts-responsables engagés dans la voie capitaliste afin de les vaincre et de briser leur quartier général révisionniste. Le fait que Hoxha choisit la Révolution culturelle comme «preuve» du fait que Mao a «permis» l'existence d'un quartier général bourgeois au sein du Parti est donc absurde.

En même temps, si l'on tient compte de l'existence de deux lignes dans le parti et de la base sociale de l'existence de ces deux lignes, on reconnaîtra aussi que le développement de factions d'opposition bourgeoise dans le parti ne constitue pas un phénomène accidentel ou inexplicable, mais une partie inéluctable de la lutte de classes et du

développement du parti. Chaque fois que des tendances erronées se manifestent, chaque fois que la ligne erronée existe à l'état embryonnaire (ce qui arrive inévitablement pour les raisons déjà résumées) certains individus finiront par se dresser, tôt ou tard, pour défendre ces tendances, pour les transformer en une ligne et un programme entièrement développés, et pour lutter afin de remplacer la ligne marxiste-léniniste du parti par cette ligne erronée. Loin d'être un obstacle, la compréhension de ce fait permet au parti, à ses comités et à ses membres, de reconnaître plus rapidement ce processus à mesure qu'il se développe (à maintes reprises) afin de pouvoir agir résolument pour s'y opposer.

Le factionalisme est lui-même une manifestation de la ligne erronée. Il reflète la division, la compétition, et le «chacun pour soi» qui caractérisent le capitalisme, par opposition à la solidarité et à la coopération qui caractérisent les travailleurs en tant que classe. Ainsi, le factionalisme doit être combattu par les marxiste-léninistes comme le faisait Mao avec ses trois célèbres principes sur ce qu'il faut faire et ne pas faire:

Pratiquer le marxisme et non le révisionnisme; travailler à l'unité et non à la scission; faire preuve de franchise et de droiture, et ne pas tramer complots et intrigues.

De plus, comme les révolutionnaires en Chine l'ont signalé, (voir le rapport de Wang Hong-wen sur la constitution, prononcé au 10ème Congrès du Parti), les derniers deux «principes sur ce qu'il faut faire et ne pas faire» dépendent du premier.<sup>95</sup> Les marxistes-léninistes travaillent pour l'unité et n'éprouvent aucun besoin de tramer complots et intrigues; leur force provient du fait que leur ligne reflète correctement la réalité objective, correspond aux intérêts de la grande majorité du peuple, et mène à l'avancement de la révolution. Ainsi, plus on adhère aux justes principes léninistes en ce qui concerne la vie interne du parti, plus est fortifiée la ligne correcte dans son ensemble. Il est évident que ceux qui soutiennent une ligne bourgeoise travailleront inévitablement pour la scission et trameront complots et intrigues, car c'est ainsi qu'ils développent leur force, tout en éprouvant une peur terrible de la lutte politique menée ouvertement. Il ne s'agit donc pas de «permettre» le factionalisme, les complots et les intrigues au sein du parti, mais de reconnaître que la lutte contre tout ceci fait partie de «pratiquer le marxisme et non le révisionnisme», et d'avertir les membres du parti et les masses du fait que les personnes qui suivent une ligne erronée ne sauraient demeurer fidèles aux principes organisationnels marxistes-léninistes, et qu'il faut donc se maintenir vigilants. L'insistance de Hoxha sur l'existence de «l'unité monolithique» dans le par-

ti est le reflet du fait qu'il refuse en théorie et en pratique de prendre comme point de départ et base de toute analyse le principe selon lequel un se divise en deux.

Ce refus est lié de très près à son adoption en fait de la philosophie de «l'école de Déborine» (du nom d'un philosophe soviétique assez éminent surtout pendant les années vingt, qui professait, entre autres choses, qu'une contradiction n'existe pas nécessairement pendant toute la durée du développement d'une chose mais *surgit* seulement à une certaine étape de ce développement. L'école de Déborine professait, par exemple, qu'il n'existait pas de contradiction au sein du «Tiers Etat», c'est-à-dire parmi les forces qui s'opposaient à la noblesse et au clergé pendant la Révolution française, mais plutôt que la contradiction entre les travailleurs et les capitalistes n'avait surgi que *plus tard*, c'est-à-dire après un développement plus avancé de la production capitaliste.) Mao Tsétoung considérait qu'il était très important de lutter contre l'école de Déborine, et il a signalé dans son célèbre texte, «De la contradiction», que:

L'idéalisme de Déborine a exercé une influence des plus pernicieuses au sein du Parti communiste chinois, et on ne peut dire que les conceptions dogmatiques dans notre Parti n'aient rien à voir avec cette école.<sup>96</sup>

Il n'est donc pas étonnant que, montant un assaut frénétique contre la ligne de Mao, et essayant de renverser la conclusion de l'histoire sur la question de Wang Ming, Hoxha se retranche derrière l'école philosophique dont Wang Ming était un fidèle élève.

Comment pourrait-on expliquer le phénomène de l'apparition et du triomphe du révisionnisme à moins de faire un examen des contradictions *internes* du parti, de la contradiction entre les deux lignes? Il faudrait soit éliminer tout à fait les contradictions internes et peindre ce phénomène comme étant une prise du parti par des forces externes, soit (ce qui revient au même) professer que les contradictions internes du parti n'apparaissent qu'à une certaine étape de son développement et proviennent d'influences externes, des «erreurs» de la part des révolutionnaires, et ainsi de suite; ces explications remonteraient toutes deux à la métaphysique.

Staline a nié l'existence de la contradiction et des deux lignes au sein du parti. Il ne les a pas «permises». Cependant, cela n'a pas empêché le développement du révisionnisme khrouchtchévien. Etant donné les erreurs de Staline, les masses en Union soviétique étaient-elles *plus prêtes* à comprendre ce qui s'était passé et ce qu'il fallait donc faire? Naturellement, on peut comprendre que Staline ait pu avoir une conception unilatérale de la vie du parti sous le socialisme, car il n'y avait aucune expérience historique d'un véritable parti communiste qui avait réussi à faire la révolution, se transformant par la suite en son con-

traire, en parti bourgeois visant à restaurer le capitalisme.\* Mais c'est tout autre chose quand Hoxha tient absolument à répéter les erreurs de Staline, et à en faire des principes absolus, alors que l'expérience historique a depuis créé une base sur laquelle les marxistes-léninistes, et principalement le camarade Mao Tsétoung, ont pu évaluer, corriger et surmonter ces erreurs.

Lorsque l'opportunisme triompha au sein de la Deuxième Internationale pendant la première guerre mondiale, Lénine réussit, grâce à la science de la dialectique, à tracer le développement (aussi bien que les racines sociales et historiques) de la contradiction qui avait mené à cette trahison. Il montra comment la démocratie sociale s'était divisée en un camp révolutionnaire et un camp opportuniste; que ce phénomène avait comme base matérielle la création d'une aristocratie de la main d'œuvre dans les pays impérialistes; que la longue période de travail pacifique et légal avait mené, d'une part, à ce que les partis sociaux-démocrates soient devenus des partis de masses ouvrières en Europe et, d'autre part à ce que la majorité de la direction de ces partis aient tendance à adopter une pratique et une perspective à la fois philistines et parlementaires. Lénine montra aussi comment creva l'abcès opportuniste dès l'éruption de la première guerre mondiale.

Hoxha ne peut pas expliquer le développement du révisionnisme khrouchtchévien, car il refuse de reconnaître que les contradictions dans le mouvement communiste international n'ont pas simplement surgi au moment du coup d'Etat de Khrouchtchev, mais qu'elles ont *éclaté* à ce moment-là. Donc la «grande contribution» de Hoxha consiste à *nier* les véritables progrès faits au cours de la lutte contre le révisionnisme des vingt dernières années, à insister que chaque formulation et chaque erreur (ainsi que la base idéologique de ces erreurs) soit sanctifiée comme les Saintes Ecritures, et à traiter d'hérétiques tous ceux qui refusent de suivre cette ligne.\*\*

\* La Yougoslavie est peut-être une exception, mais il est très peu probable que le socialisme y ait *jamais* été atteint et que la Ligue des Communistes yougoslaves ait pu être qualifiée de marxiste-léniniste.

\*\* Quoique nous ne puissions pas faire ici une critique de la ligne politique de Hoxha dans son ensemble, il vaut la peine de noter néanmoins quelques-unes des autres erreurs qu'il veut absolument sanctifier: son appui total et sans discernement de la ligne de Dimitrov et du 7ème Congrès de l'Internationale communiste; la thèse avancée d'abord par Staline au début des années cinquante, selon laquelle la bourgeoisie impérialiste avait «laissé tomber le drapeau national» et qu'il incombait donc à la classe ouvrière de le ramasser pour devenir les meilleurs défenseurs de la nation, même dans les pays impérialistes; ne pas reconnaître ni tenir compte du fait que l'épicentre révolutionnaire s'était déplacé de l'occident à l'orient (aux pays coloniaux et semi-coloniaux) pendant

Finalement, pour répondre aux attaques de Hoxha contre la ligne de Mao sur le parti, il faut essayer de débrouiller la confusion que propage Hoxha au sujet des politiques de Mao sur la lutte interne du parti. Hoxha cite Mao:

On pourra ainsi utiliser les deux mains à l'égard d'un camarade fautif: avec l'une, on luttera contre lui, avec l'autre, on fera l'unité avec lui. Le but de cette lutte, c'est de maintenir les principes du marxisme, ce qui signifie fermeté sur les principes; c'est là un aspect du problème. L'autre aspect, c'est de faire l'unité avec lui. L'unité a pour but de lui offrir une issue, de réaliser un compromis avec lui; [c'est ce qu'on appelle souplesse].<sup>97</sup>

Non seulement Hoxha supprime-t-il la définition de Mao du terme «compromis» («c'est ce qu'on appelle souplesse»), il liquide aussi la conclusion de Mao: «L'union entre principes et souplesse est un principe marxiste-léniniste, elle constitue une unité des contraires».<sup>98</sup>

Tout d'abord, il faut faire remarquer que Mao ne parle absolument *pas* ici des contre-révolutionnaires irréductibles dans le Parti, de ceux qui dirigent les factions bourgeoises. Mao affirme ceci spécifiquement dans le paragraphe avant celui que cite Hoxha:

Cependant, à l'égard de gens d'une autre catégorie, notre attitude est différente. Envers des individus comme Trotski ou comme, en Chine, Tchen Tou-sieou, Tchang Kouo-tao et Kao Kang, il ne peut être question de les aider, car ils sont incorrigibles.<sup>99</sup>

(Encore une fois, nous voyons ici le style brillant du polémiste Hoxha. En réalité, il accomplit ici deux choses: premièrement, il *oblige* à tout lecteur sérieux de chercher les écrits dans l'original, parce qu'il est impossible de comprendre ce que dit Mao en lisant simplement les «citations» de Hoxha; et deuxièmement, il révèle la faillite de son point de vue, se rendant compte lui-même du fait que celui-ci ne peut pas tenir debout devant la pensée maotsetoung.)

Il est donc très évident que Mao ne préconise pas une unité sans principes avec les irréductibles. L'essentiel de ce qu'il veut dire devient même plus significatif si l'on examine le contexte de ce discours, prononcé à Moscou en 1957 à une réunion des représentants des partis communistes et ouvriers. Car c'était à cette réunion que Mao dirigeait une lutte très complexe pour défendre les principes du marxisme-léninisme, lutte qui nécessitait des compromis *tactiques* avec Khrouchtchev, d'une part, et des efforts vigoureux pour fonder une

les décades qui ont suivi la deuxième guerre mondiale. Dans tous ces cas, Hoxha continue à défendre des thèses erronées en dépit des progrès du marxisme-léninisme.

base d'unité avec le plus grand nombre possible des soixante partis qui y assistaient, afin de les rallier. L'essentiel de ce que veut dire Mao est clair, malgré le fait qu'il s'exprime en un langage quelque peu esopien.

Hoxha vitupère contre Mao pour avoir proposé en 1956 «l'élection au Comité central des dirigeants des fractions de droite et de gauche...».<sup>100</sup> Enver Hoxha choisit de ne pas divulguer les noms de ces dirigeants de peur de révéler un autre point faible de son argument, car ces dirigeants comptaient parmi eux notre vieux copain, Wang Ming, le «Bolchevik à cent pour cent» dont la ligne se rejoint à celle de Hoxha. En plus, Hoxha aurait du mal à expliquer le fait que Lénine et Staline ont parfois été d'accord avec l'élection de dirigeants opportunistes au Comité central. Premièrement, il est juste d'essayer de rallier les anciens représentants principaux de lignes erronées; deuxièmement, il n'est pas toujours possible, ni forcément correct, de destituer les dirigeants opportunistes de leur poste à n'importe quel moment. Il se peut, par exemple, que ces dirigeants n'aient pas encore été démasqués, qu'ils commandent encore une base sociale, et que cette base puisse être minée en grande partie en livrant une lutte particulière pour une certaine durée de temps. Ce fut la méthode, à bien des égards, pratiquée par Staline au cours des luttes contre la droite aussi bien que la «gauche», pendant les années vingt et au début des années trente. En plus, il se peut aussi qu'un certain dirigeant révisionniste ne soit pas le représentant principal de la ligne révisionniste à un moment donné, et qu'une attaque lancée sur plus d'un seul front puisse mener à la défaite. Naturellement, il a souvent été nécessaire, au cours de l'histoire du mouvement international communiste, de lutter simultanément sur plusieurs fronts. Mais il y a eu aussi bien de cas, depuis l'époque de Marx et d'Engels, où il a existé nettement une seule lutte interne dont les révolutionnaires devaient se préoccuper avant tout, et où ne pas faire ainsi aurait pu mener à des conséquences très graves. Nous ne savons pas *toutes* les raisons pour lesquelles Mao a préconisé en 1956 l'élection au Comité central de Wang Ming et de Li Li-san. Mais il est clair qu'une telle action ne constitue certainement pas une sorte de profanation des principes du marxisme, ni plus ni moins que le fait que Trotski a été élu et réélu au Comité central jusqu'à sa chute finale en 1927. Ou peut-être Hoxha croit-il que Lénine et Staline n'ont pas compris la véritable nature de Trotski?

Examinons le raisonnement de Mao sur cette question comme il l'a expliqué dans son discours prononcé lors d'une réunion préparatoire du Huitième Congrès national du Parti communiste chinois. Il préconise que Li Li-san et Wang Ming soient réélus à leur siège au Comité central. Ces deux individus sont, naturellement des représentants éminents de lignes ayant, au cours de l'histoire du Parti, des conséquences très graves. En plus, Mao ne se fait pas d'illusions concernant leur ligne actuelle, surtout celle de Wang Ming qui avait essayé de rétracter son

autocritique de ses erreurs passées. En fait Mao affirme que «la question n'est pas de savoir si Wang Ming et Li Li-san vont se corriger ou non, cela n'a pas d'importance...»<sup>101</sup> Mais plutôt:

Le fait essentiel c'est qu'il ne s'agit pas ici de quelques individus isolés, mais qu'ils représentent une assez grande partie de la petite bourgeoisie. La Chine est un pays qui a une petite bourgeoisie fort nombreuse, dont beaucoup d'éléments sont hésitants. [Il continue en parlant des diverses couches de la petite-bourgeoisie chinoise.] Qu'est-ce que cela peut donc signifier que de voter pour ces deux représentants de la ligne de Wang Ming et de la ligne de Li Li-san? Cela signifie que nous traitons les gens qui ont commis des erreurs d'ordre idéologique autrement que les contre-révolutionnaires et les scissionnistes (comme Tchen Tou-sieou, Tchang Kouo-tao, Kao Kang et Jao Chou-che). Ces gens-là pratiquent le subjectivisme et le sectarisme au grand jour, en faisant du tapage, et cherchent à triompher par leur programme politique... Ainsi donc, le problème de Wang Ming et de Li Li-san n'est pas uniquement un problème de deux individus; l'important, c'est qu'il a son origine sociale.<sup>102</sup>

Mao continue en signalant que la présence de ces deux individus au Comité central issu du 7ème Congrès (élus en 1945) n'avait pas mené à des pertes importantes: «... nous n'en avons pas moins remporté la victoire dans la révolution, et notre victoire n'a même pas été retardée de quelques mois [c'est-à-dire la victoire de 1949] par cette élection de Wang Ming et de Li Li-san.»<sup>103</sup>

Mao précise que:

Tout le pays, le monde entier même sait bien qu'ils ont commis des erreurs de ligne, et c'est justement leur célébrité qui est la raison de leur élection... Dans notre pays où la petite bourgeoisie est si nombreuse, ils sont deux bannières. Si nous les élimons, beaucoup de gens vont dire: Le Parti communiste fait quand même preuve de patience à leur égard, il aime mieux leur garder deux sièges, dans l'espoir qu'ils se corrigeront. Qu'ils se corrigent ou non, c'est une autre affaire, d'ailleurs peu importante, qui ne concerne qu'eux deux. Le problème est que la petite bourgeoisie est très importante en nombre dans notre société, qu'il y a beaucoup d'éléments hésitants petits-bourgeois dans notre Parti et de nombreux éléments hésitants parmi les intellectuels, et qu'ils veulent tous voir ce qu'il adviendra de ces cas typiques. S'ils voient ces deux bannières tenir encore debout, ils se sentiront rassurés, ils dormiront tranquilles et ils se montreront contents. Mais si vous abattez ces deux bannières, ils seront pris de panique.<sup>104</sup>

Et voilà que Mao ouvre le parti du prolétariat à des opportunistes éprouvés, et ceci de façon ouverte et éhontée! Nous avons longuement cité ici le raisonnement de Mao, non seulement pour combattre cette façon de Hoxha de déformer et de citer à tort et à travers ses paroles,

mais aussi parce qu'il est possible que des révolutionnaires sincères puissent aussi se poser des questions à cet égard. Mais qu'y a-t-il de faux dans ce raisonnement de Mao? De quelle façon contredit-il les principes du point de vue marxiste-léniniste pour aller à contre-courant de la révolution? C'est qu'il ne contredit pas du tout ces principes. Mao affirme que la présence de ces deux individus au Comité central ne nuirait pas aux intérêts révolutionnaires du prolétariat, mais qu'elle avancerait la révolution, étant donné les conditions particulières de la société chinoise.

Ils étaient très célèbres et tout à fait démasqués et ne pouvaient donc faire aucun mal. D'autre part, ils n'étaient pas (à cette époque-là) des contre-révolutionnaires ou des scissionnistes, mais des gens qui avaient fait au grand jour des erreurs idéologiques, et en particulier la sorte d'erreur d'hésitation à laquelle est portée justement la petite bourgeoisie. Pour cette raison, ils étaient des symboles pour la petite bourgeoisie de la Chine; pour que la révolution chinoise réussisse, il était en général *absolument nécessaire* que le prolétariat arrive à l'unité avec cette petite bourgeoisie, qu'il lutte avec elle de façon non-antagoniste, et qu'il établisse sa direction par rapport à elle. (Pour saisir à fond cette nécessité, il faut se rappeler qu'en général les centaines de millions de paysans chinois faisaient partie de la petite bourgeoisie). Donc, on ne nuirait pas à la révolution si l'on retenait ces deux individus au Comité central (et, en fait, il serait très difficile de démontrer que leur présence a effectivement fait du mal). Mais, d'autre part les renverser *aurait bien* fait du mal, car une telle action aurait créé des troubles et du malaise dans leur base sociale au moment où le Parti communiste travaillait à l'unité avec elle afin de la rallier.

Et pourtant, on pourrait toujours se demander, même si le Parti communiste chinois essayait de rallier cette base, pourquoi fallait-il donc mettre des représentants de la petite bourgeoisie au Comité central du parti prolétarien? Car cette organisation, ne doit-elle pas justement être le parti du prolétariat, et une telle action ne la transforme-t-elle pas justement en un «parti d'ensemble d'éléments de diverses classes» (ce sont les paroles de Staline que cite Hoxha)?

A ces questions, il y a plusieurs réponses. Tout d'abord, il faut faire remarquer que la présence dans le parti, et même au Comité central, d'individus qui jouent le rôle, en effet, de représentants de la petite bourgeoisie ne fait pas du parti un *ensemble* d'éléments de diverses classes; c'est-à-dire qu'il ne change pas forcément le *caractère* fondamental du parti comme représentant et avant-garde du prolétariat, ayant une ligne prolétarienne. Et tout observateur impartial doit admettre que la présence de Wang Ming et de Li Li-san après que leur ligne avait été démasquée et vaincue, n'a changé au fond ni le caractère ni la ligne du Parti communiste chinois.

Deuxièmement, il faut tenir compte des circonstances particulières de la révolution chinoise. La première étape de cette révolution a été celle de la révolution démocratique-bourgeoise; autrement dit, avant de pouvoir passer à l'étape de la révolution socialiste, le prolétariat et son parti ont d'abord été obligés de diriger et mener à la victoire une révolution démocratique-bourgeoise visant l'impérialisme et le féodalisme. (Comme l'a dit Mao, la révolution pour la démocratie nouvelle est une révolution démocratique-bourgeoise, mais qui «... n'est plus du type général, ancien, aujourd'hui dépassé, mais d'un type particulier, nouveau», à savoir, elle est «... une révolution anti-impérialiste et anti-féodale menée par les masses populaires sous la direction du prolétariat».)<sup>105</sup> Il s'ensuit qu'il était inévitable que certaines personnes qui étaient vraiment révolutionnaires à cette époque (reconnaissant même le communisme sans avoir assimilé véritablement le marxisme-léninisme) et qui représentaient en fait la petite-bourgeoisie plutôt que le prolétariat, deviennent membres du Parti dirigeant de cette révolution démocratique-bourgeoise de type nouveau. Ceci était nécessaire à la révolution chinoise, et nier cette vérité c'est indiquer soit qu'on ignore les faits historiques, soit qu'on cherche à échapper à la réalité. Puisqu'il s'agissait de nécessité, n'était-il pas beaucoup mieux, et bien plus marxiste, de reconnaître ces faits et d'y faire face (comme le fit Mao) plutôt que de prétendre qu'ils n'existaient pas, pour parler uniquement de la pureté monolithique du Parti?

Troisièmement, même en l'absence des circonstances particulières de la Chine, prétendre que le parti révolutionnaire peut être d'une pureté monolithique y compris après la prise du pouvoir, n'est en fait que propager des illusions. Lénine a très bien saisi ce fait:

Sous le pouvoir des Soviets, il s'insinuera dans votre parti et dans le nôtre, le parti du prolétariat, un nombre encore plus grand d'intellectuels bourgeois. Ils s'insinueront dans les Soviets et dans les tribunaux, et dans les administrations, car on ne peut bâtir le communisme qu'avec le matériel humain créé par le capitalisme; il n'en existe pas d'autre. On ne peut ni bannir, ni détruire les intellectuels bourgeois, il faut les vaincre, les transformer, les refondre, les rééduquer, comme du reste il faut rééduquer au prix d'une lutte de longue haleine, sur la base de la dictature du prolétariat, les prolétaires eux-mêmes qui, eux non plus, ne se débarrassent pas de leurs préjugés petits-bourgeois subitement, par miracle, sur l'injonction de la Sainte Vierge, sur l'injonction d'un mot d'ordre, d'une résolution, d'un décret, mais seulement au prix d'une lutte de masse, longue et difficile, contre les influences des masses petites-bourgeoises.<sup>106</sup>

Comment! Des intellectuels bourgeois s'insinueront dans le parti prolétarien! Et on ne peut ni les bannir du parti ni les détruire? Mais alors il faut se rappeler que c'est le célèbre libéral Lénine qui parle, et non un

modèle exemplaire de pureté prolétarienne tel qu'Enver Hoxha!

Bien sûr, il serait préférable de ne pas avoir à faire de tels compromis. Mais les révolutions, quoiqu'en pense M. Hoxha qui est dans les nuages, se font justement à travers et durant de tels compromis tactiques, même au sein du parti du prolétariat. Que dirait Hoxha de l'élection de Trotski au Sixième Comité central du Parti bolchevik au mois d'août, 1917? Lénine ne voyait-il pas la vraie nature de Trotski? Peut-on dire que Trotski était un «prolétarien pur»? Ne s'agissait-il pas plutôt du fait qu'il fallait faire certains compromis par rapport à Trotski, et aller même jusqu'à en faire un dirigeant, afin de rallier sa base sociale qui était plutôt petite bourgeoise que prolétarienne, non seulement dans sa conception du monde, mais aussi par sa composition de classe. Et n'est-il pas vrai que beaucoup des ces gens ont été admis comme membres du Parti en même temps que Trotski?\*

Voyons finalement ce passage hérétique de Mao discutant de cette question:

Leur élection signifie-t-elle alors que l'on doit récompenser ceux qui ont commis des erreurs? Puisque ces gens-là sont élus au Comité central, direz-vous, eh bien, faisons tous des erreurs, et, de toute façon, nous aurons des chances d'être élus. Est-ce que ça se passera comme ça? Je ne le crois pas. Tenez, nos soixante-dix et quelques membres du Comité central n'ont pas fait exprès des erreurs pour être réélus!... Tout le pays, le monde entier même sait bien qu'ils ont commis des erreurs de ligne, et c'est justement leur célébrité qui est la raison de leur élection. Que voulez-vous? Ce sont des gens connus, alors que vous qui n'avez pas commis d'erreurs ou qui n'en avez commis que de petites n'êtes pas aussi célèbres qu'eux.

Hoxha cite une partie de ce texte et en est choqué. Sa conscience si pure en est scandalisée. Nous n'y pouvons rien: il semble que la «culture marxiste-léniniste» (sic) que Hoxha accuse Mao d'avoir abandonnée est complètement vidée du sens de l'humour.\*\*

\* Trotski avait, naturellement, certaines aptitudes quant aux affaires organisationnelles que les Bolcheviks voulaient utiliser en dirigeant la révolution; bien sûr il avait fait également une autocritique, et avait officiellement désavoué ses erreurs antérieures (comme l'ont fait Wang Ming et Li Li-san).

\*\* Le «passage hérétique» de Mao cité ci-dessus est tiré des pages 347-348 du Tome 5 de ses *Œuvres choisies*. Hoxha se plaint (voir *L'impérialisme et la révolution*, pages 409-410) que les articles écrits sous la direction de Mao «étaient truffés de formules stéréotypées typiquement chinoises», et étaient difficiles à comprendre pour les théoriciens albanais, car ils sont «habités à penser, à agir et à écrire dans l'esprit de la théorie et de la culture traditionnelles marxistes-léninistes».

Nous pourrions lui renvoyer la balle. Après tout, la révolution en Albanie a d'abord traversé une étape décrite officiellement comme étant «une révolution démocratique anti-impérialiste» qui établit un «système nouveau, démocratique» en Albanie.<sup>107</sup> Ne serait-il pas possible que certaines personnes admises comme membres du Parti n'avaient pas bien assimilé le marxisme-léninisme et étaient objectivement des démocrates bourgeois ou des représentants de la petite bourgeoisie? Mais nous n'avons même pas besoin de nous fier à des suppositions. La Constitution de la République démocratique populaire de l'Albanie (remplacée depuis par la constitution adoptée en 1976) ne se référait au Parti qu'une seule fois:

Les citoyens de la classe ouvrière les plus actifs et les plus consciencieux adhèrent aux rangs du Parti du Travail d'Albanie, l'organisation d'avant-garde de la classe ouvrière et de toutes les masses des travailleurs, afin d'édifier les bases du socialisme et le noyau dirigeant de toutes les organisations des masses de travailleurs, sociales aussi bien que de l'Etat.<sup>108</sup>

Cela devait-il signifier que le PTA n'était pas «le parti du seul prolétariat»? Ce point est expliqué de façon plus détaillée dans le texte officiel de *L'Histoire du Parti du Travail d'Albanie*. Discutant du Premier Congrès du Parti communiste d'Albanie, en 1948, le texte affirme que:

Le Congrès décida de changer la dénomination du Parti Communiste d'Albanie en celle de **Parti du Travail d'Albanie (PTA)**. Cette modification se rapportait à la composition sociale de la population du pays et à celle du Parti et elle n'altérait en rien ni le caractère ni les buts de celui-ci. La paysannerie constituait en Albanie la majorité, soit quelque 80% de la population. Ce fait se reflétait également dans le Parti, dont la grande masse des membres étaient des travailleurs ruraux.<sup>109</sup>

Au moins sous la direction de Mao les communistes n'ont pas changé le nom de leur Parti pour s'appeler «Parti des Ouvriers et des Paysans de la Chine» ou «Parti des Travailleurs chinois»!

Cela ne veut évidemment pas dire qu'un véritable parti communiste marxiste-léniniste ne peut pas, dans certains cas, tirer la majorité de ses membres de la paysannerie ou d'autres couches petites-bourgeoises. Il s'agit ici du fait que Hoxha est sur le point de déclarer que le caractère du parti doit dépendre de sa «composition sociale» (ce qui revient à dire qu'un parti dans un pays largement agricole, et dont les membres sont pour la plupart des paysans, doit être un parti d'ouvriers et de paysans plutôt qu'un parti prolétarien); le PTA n'a jamais fait une autocritique à ce sujet, et continue aujourd'hui à s'appeler «Parti du Travail». Le fait que Hoxha a agi ainsi et que maintenant il fait appel à

la colère des dieux parce que Mao traite de la question des éléments petits-bourgeois dans un parti communiste au pouvoir, c'est un exemple assez flagrant de l'hypocrisie et du manque sidérant de principes et de méthode marxiste qui est typique de ses discussions et polémiques.

Ce qui est peut-être le plus ridicule dans toute la critique de Mao et du PCC faite par Hoxha, c'est d'une part la façon dont il nous révèle son propre point de vue bureaucratique et métaphysique en ce qui concerne les luttes internes du parti, et d'autre part ses appels hypocrites aux formes de la démocratie du parti. Il déclare que les dirigeants chinois, agissant «avec ruse», «n'ont pas rendu publics nombre de documents nécessaires pour la connaissance de l'activité de leur parti et de leur Etat. Ils se gardaient et ils se gardent toujours de publier leurs documents.»<sup>110\*</sup>

Si jamais dans l'histoire des Etats socialistes un parti a tout fait pour qu'on puisse comprendre sa ligne *de manière approfondie*, pour qu'on puisse savoir comment cette ligne a été développée par opposition à de fausses lignes et la manière dont elle s'est manifestée dans tous les domaines de l'activité révolutionnaire, c'est bien le Parti communiste chinois. \*\* On aimerait rappeler à Hoxha le vieux dicton «les gens qui vivent dans des maisons en verre ne devraient pas lancer des pierres». Parce qu'il est *impossible* d'obtenir une perspective exacte de la lutte de lignes en Albanie, et en particulier des termes de la lutte qui a eu lieu entre les dirigeants du PTA et les divers groupes d'opposition qui se sont formés et ont été vaincus au sein du Parti. Leurs documents, pres-

\* Dans le même passage, Hoxha fait une remarque assez bizarre à propos des quatre tomes de Mao, à savoir qu'ils «sont manipulés avec tant de soin qu'ils ne donnent pas un tableau exact des situations telles qu'elles sont réellement développées en Chine». Mais il n'ose pas présenter *la moindre* preuve pour soutenir cette accusation. Hoxha ne veut pas s'étendre sur ce sujet parce que cette accusation provient de la presse soviétique. Voir, par exemple, *The Philosophical Views of Mao Tse-tung*.<sup>111</sup> On retrouve dans cet article plusieurs des calomnies de Hoxha contre Mao telle que la prétention que Mao était «raciste», etc. De même, Hoxha fait tout un charivari à propos du fait que «Le congrès, en tant qu'organe collégial suprême du parti, n'a pas été convoqué régulièrement». Là encore il attache plus d'importance à la forme qu'au contenu de la chose, et ressemble plutôt à un parlementaire bourgeois qu'à un communiste. (Et puisque l'intransigent Hoxha est tellement partisan de ce que les congrès d'un parti aient lieu régulièrement, on pourrait lui demander pourquoi le premier congrès du Parti communiste d'Albanie n'a pas eu lieu avant 1948, quelques sept ans après la fondation de ce Parti et plus de trois ans après la libération du pays).

\*\* Il en fut ainsi en URSS pendant les premières années du socialisme. Mais à partir du milieu des années trente, il devient de plus en plus difficile d'obtenir une perspective d'ensemble de la lutte de lignes en URSS à partir des documents imprimés.

que sans exception, ne parlent que de tel ou tel «agent étranger» de tel ou tel «dégénéré», etc., qui a essayé de subvertir le parti. Mis à part quelques remarques extrêmement brèves et superficielles, le *contenu politique* des différentes lignes d'opposition ne nous est jamais révélé. Si Hoxha a envie de dire qu'il n'y a pas eu de lignes révisionnistes dans le PTA, nous lui répondrons une fois encore: nous n'y croyons pas, et personne n'y croit vraiment, même pas vos propres flagorneurs.

Nous avons traité à fond de la critique de Hoxha de la ligne de Mao concernant le caractère du parti, car l'orchestre que dirige Hoxha fait la réclame de son œuvre comme si elle était d'une application universelle. En réalité elle est universellement fausse. Sa thèse sur «l'unité monolithique du parti» n'est pas plus correcte pour les partis qui ne sont pas encore au pouvoir que pour les partis au pouvoir. Mais il faut aussi ajouter que si l'application de ses formules et du raisonnement mécaniste préconisé par Hoxha est une erreur pour un parti n'ayant pas encore atteint le pouvoir, elle deviendra vite une véritable *recette de catastrophe* pour un parti qui dirige un Etat socialiste.

Ceci est dû au fait que le caractère de la lutte de classes *se transforme* de manière qualitative après la victoire de la révolution socialiste et surtout après l'accomplissement de la transformation fondamentale de la base économique. Sous le capitalisme, la lutte de classes dans le parti est, pour citer les propres mots de Hoxha, un «reflet de la lutte de classes qui se livre en dehors de lui...»<sup>112</sup> Mais Hoxha ne fait pas de distinctions entre la lutte sous le capitalisme et la lutte sous le socialisme. Il dit: «Le parti n'est pas une arène de classe ou se livre une lutte entre des classes antagonistes...»<sup>113</sup> Vraiment? Et comment Hoxha interprète-t-il le coup d'Etat mené par Khrouchtchev? Comment explique-t-il les deux ans de lutte acharnée aux instances suprêmes du Parti soviétique après la mort de Staline? N'était-ce pas une lutte entre classes antagonistes, et n'a-t-elle pas eu lieu *au sein même* du parti communiste? Et que dire de la lutte de Staline contre Trotski, Boukharine et d'autres pendant les années vingt, luttes qui ont duré pendant plusieurs années?

En réalité, quoiqu'il ne voudrait pas l'admettre, l'analyse de Hoxha à ce sujet ressemble beaucoup à celle de Houa Kouo-feng et Teng Siao-ping. Après avoir usurpé le pouvoir, Houa et Cie. ont lancé toute une attaque théorique contre les enseignements de Mao sur le fait que la bourgeoisie «existe dans le parti communiste». D'après un raisonnement remarquablement semblable à celui de Hoxha, Houa a voulu faire croire que la lutte de classes dans le parti n'est qu'un *reflet* de la lutte de classes dans la société en général. Tout en répétant quelques-unes des citations célèbres de Mao à ce sujet, il accusait la «bande des Quatre» (qui était, comme tout le monde le sait, dirigée par Mao) d'avoir propagé l'idée que *la bourgeoisie en tant que classe* existe à l'intérieur du parti. Selon le raisonnement de Houa et de Hoxha, si ce fait était vrai,

le parti ne pourrait pas être le parti du prolétariat.<sup>114</sup> Les motifs de Houa Kouo-feng et de Teng Siao-ping étaient évidents. Ils voulaient écarter l'attention publique dans le but de protéger les dirigeants principaux de la bourgeoisie dans son ensemble, au sein comme en dehors du parti, autrement dit protéger les responsables engagés comme eux dans la voie capitaliste.

Il vaut la peine de citer le Parti communiste chinois à ce sujet, du temps où le Parti était encore dirigé par la ligne révolutionnaire de Mao et où la lutte contre les responsables engagés dans la voie capitaliste dans le Parti approchait le moment critique:

Durant toute la période historique du socialisme, la contradiction principale concerne prolétariat et bourgeoisie. Lorsque le rapport des forces se modifie la lutte de classe entre eux s'amplifie à l'intérieur du Parti.<sup>115</sup>

Dans l'article cité ci-dessus, comme dans beaucoup d'autres, les révolutionnaires dans le Parti chinois présentent une analyse *matérialiste* des contradictions du socialisme, et en particulier de la contradiction principale entre le prolétariat et la bourgeoisie; Hoxha nie cette contradiction pour prétendre par contre que le socialisme «entraîne la suppression des classes antagonistes, de l'oppression et de l'exploitation de l'homme par l'homme»<sup>116</sup> (et tout ceci, apparemment, parce que la nouvelle constitution albanaise le décrète)!

L'article du Parti chinois fait remarquer:

Leur ligne révisionniste est le concentré des intérêts de la bourgeoisie, ancienne comme nouvelle, et de ceux de toutes les autres classes exploiteuses; c'est elle qui détermine la nature de classe bourgeoise des responsables du Parti...

Si les responsables du Parti engagés dans la voie capitaliste sont des bourgeois, c'est parce qu'ils représentent, sous l'angle de l'économie, les rapports de production capitaliste. Durant la période socialiste, le prolétariat, lui, veut modifier sans cesse la superstructure et les rapports de production qui ne correspondent pas à la base économique ni aux forces productives socialistes, et il veut mener jusqu'au bout la révolution socialiste. Tandis que ces responsables du Parti s'efforcent de maintenir une superstructure et des rapports de production qui gênent le développement de la base économique et celui des forces productives socialistes; de même qu'ils cherchent, mais en vain, à restaurer le capitalisme.<sup>117</sup>

Un autre article, publié à peu près à la même époque (au cours de la campagne pour «critiquer Teng et riposter à la déviation de droite», en 1976) traite de cette question de façon plus profonde:

Si la direction d'un département ou d'une unité est sous le contrôle de responsables engagés dans la voie capitaliste qui poussent vigoureusement

la ligne révisionniste, la production socialiste deviendra un mouvement pour multiplier la valeur du capital dans le seul but de réaliser un profit maximum: autrement dit, un système capitaliste du travail salarié. Le système de propriété socialiste, réduit ainsi à une «simple apparence», deviendra effectivement un système de propriété capitaliste sous la direction des responsables engagés dans la voie capitaliste, et en fait le prolétariat et le peuple travailleur en perdront cette partie des moyens de production.

Si l'on considère les rapports mutuels entre les personnes vivant sous un système socialiste, système qui n'est pas fondé sur l'exploitation de l'homme par l'homme, on sait que les rapports entre les cadres et les masses et entre les échelons supérieurs et les échelons inférieurs des rangs révolutionnaires, devraient être des rapports d'égalité entre camarades. Et pourtant, les trois principales différences [entre les ouvriers et les paysans, la ville et la campagne, le travail manuel et le travail intellectuel] existent encore, ainsi que la vieille pratique de la division du travail et le système de salaires gradués; donc, le droit bourgeois existe toujours dans une mesure très importante. Même ces droits bourgeois dans les rapports mutuels entre les personnes, rapports qui doivent être éliminés dès aujourd'hui, tels la gradation stricte [des salaires], le fait d'en imposer aux masses et d'être divorcé d'elles, le traitement inégal par rapport à certains, réapparaissent souvent après avoir été éliminés. Si la direction de certains départements est usurpée par les responsables engagés dans la voie capitaliste, ils chercheront à fortifier et à étendre les droits bourgeois dans les rapports entre les personnes, soumettant les ouvriers au «côntrole, vérification et répression», transformant les rapports socialistes entre les personnes en rapports mercenaires capitalistes, et imposant la dictature bourgeoise. Cette situation est très évidente aujourd'hui en Union soviétique.<sup>118</sup>

Et l'article continue:

L'apparition au sein du Parti des responsables engagés dans la voie capitaliste pendant la période socialiste n'est pas du tout étrange. Tout se divise en deux. Le parti politique du prolétariat n'y est pas une exception. Tant qu'il existe des classes, des contradictions de classes, et les luttes de classes, de telles luttes seront inévitablement reflétées dans le parti. «Les responsables engagés dans la voie capitaliste n'ont cessé de suivre cette voie»; ceci sera un phénomène historique de longue durée. Le marxisme diffère du révisionnisme du fait que ce dernier a peur d'admettre l'existence de la lutte de classe dans la société socialiste, et particulièrement l'apparition de la bourgeoisie au sein du parti. Khrouchtchev, Brejnev et leurs semblables ont essayé de se leurrer eux-mêmes et de leurrer des autres, avec des sophismes, tels «Le parti du peuple tout entier» et «l'Etat du peuple tout entier». Et Teng Siao-ping a peur d'entendre le terme «responsable engagé dans la voie capitaliste», tout autant que Ah Q a peur d'entendre parler de la croûte sur sa tête. Parce que, pour eux, admettre ce fait reviendrait à admettre que la bourgeoisie dans le parti, c'est eux-mêmes, et signifierait donc leur anéantissement. Ceci leur est à

la fois pénible et inimaginable. Le parti prolétarien révolutionnaire et les marxistes osent non seulement admettre que la bourgeoisie peut exister au sein du parti, mais osent aussi livrer la Grande Révolution prolétarienne culturelle, osent appeler les masses à exprimer leurs opinions, à apposer des affiches à grands caractères et à tenir des grands débats de masse, dans la lutte résolue contre les responsables engagés dans la voie capitaliste. Car ce n'est qu'ainsi que nous pouvons consolider la dictature du prolétariat et empêcher la restauration capitaliste, afin d'envoyer finalement la bourgeoisie à sa belle mort et de réaliser le communisme. La révolution socialiste est une grande révolution qui vise à enterrer la toute dernière classe exploitante depuis le début de l'existence de l'homme. «A une telle époque, nous devons être prêts à engager des luttes grandioses qui, à bien des égards, différeront des formes de lutte qui avaient eu cours dans le passé» [Mao]. Il faut donc que nous appliquions la méthode d'analyse de classe pour comprendre entièrement les caractéristiques de la lutte de classes et les changements dans les rapports entre les classes, afin d'éclaircir ce problème important, à savoir celui de la bourgeoisie dans le parti, de continuer d'exercer la dictature intégrale prolétarienne sur la bourgeoisie et de poursuivre ainsi la révolution socialiste jusqu'au bout.<sup>119</sup>

Les passages cités ci-dessus exposent d'une manière claire et concise la ligne de Mao Tsétoung sur la nature de la lutte de classes sous le socialisme. C'est cette ligne qui a été vaincue dans la Chine actuelle et qui est maintenant attaquée par Hoxha. Naturellement, c'est aussi la ligne qui a toujours été sujette aux attaques acharnées des révisionnistes soviétiques. Les lignes des soviétiques, des albanais et de Houa-Teng s'entendent pour attaquer les grandes contributions de Mao dans ce domaine, ainsi qu'elles partagent de nombreuses caractéristiques: avant tout elles nient la dialectique. Ils ne parviennent ni les uns ni les autres à faire l'analyse du socialisme (ou de ce qu'ils appellent le «socialisme») à partir de ses contradictions internes; de même, ils refusent (ouvertement dans le cas des albanais et des soviétiques, et moins ouvertement, mais tout aussi fondamentalement, dans le cas des dirigeants chinois actuels) de reconnaître que des classes *antagonistes* continuent à exister pendant toute la période de la transition socialiste.

Examinons le raisonnement de Hoxha selon lequel il n'existe pas de classes antagonistes sous le socialisme, autrement dit, que la bourgeoisie en tant que classe a été éliminée, et qu'il n'en reste que certains «vestiges», ainsi que l'influence de l'idéologie bourgeoise, etc. Staline fut le premier à proposer cette thèse en déclarant que la bourgeoisie en tant que classe avait été éliminée en URSS lors de la réalisation de la transformation socialiste du système de propriété. Cette formule représente le concentré des erreurs de Staline, et révèle la base idéologique, à savoir la tendance à la métaphysique, qui gâte son

raisonnement. Mais les véritables héritiers de Staline, les vrais marxistes-léninistes de l'URSS et le prolétariat révolutionnaire du monde entier en ont tiré une leçon amère et tragique. Non seulement la bourgeoisie existait-elle encore, mais elle a réussi à se remettre, à saisir le pouvoir d'Etat, et à effectuer une restauration capitaliste. Devant la tentative de Hoxha, qui essaie de ressusciter une ligne que l'histoire a prouvée fautive, on ne peut que dire: ce qui est tragédie la première fois devient farce la deuxième fois.

Malheureusement, il n'y a pas de quoi rire de cette farce. Frappés par le fait que le prolétariat international a subi encore une fois un dur échec (à savoir, la défaite momentanée de la révolution en Chine), de nombreux marxistes-léninistes et d'autres personnes s'intéressant à la révolution, ont été désorientés. Hoxha leur offre une amorce, amorce de la métaphysique et de l'idéalisme, et leur présente un royaume des nuages où le socialisme n'aurait soi-disant jamais existé en Chine, car Mao avait «permis» à la bourgeoisie d'exister; il va de soi que la défaite en Chine n'est pas vraiment une défaite! On trouve donc de l'espoir dans ce monde fantaisiste: si seulement les véritables marxistes-léninistes arrivent à saisir le pouvoir, ils pourront encore gagner la partie; ainsi, le prolétariat, avançant avec persévérance et «sans interruption» ne subira ni chaos, ni lutte acharnée, ni revers, et atteindra tout simplement le royaume de la Concorde et de la Stabilité perpétuelles. Et bien, M. le Curé Hoxha, votre vision du monde ne tient pas debout! La classe ouvrière et le peuple en ont assez des contes de fées et ne s'intéressent pas plus à celui des soi-disants communistes. Les ouvriers ne cherchent pas de garanties; ils se rendent compte très vite du fait qu'il n'y a que les fous et les opportunistes qui osent offrir la victoire sans risque de défaite. Les ouvriers munis d'une conscience de classe veulent en réalité de la *science*, une explication des lois régissant la société, explication leur permettant de transformer le monde conformément à ces lois objectives.

Revenons un instant à la question de l'URSS dans les années avant que Khrouchtchev n'interrompe «la marche en avant sans interruption». S'il n'existait pas de classes antagonistes, s'il n'y avait pas de bourgeoisie, d'où Khrouchtchev et ses nombreux disciples ont-ils surgi? Etaient-ils des enfants de propriétaires fonciers ou d'anciens capitalistes, ou bien, peut-être des «agents étrangers» des pays impérialistes qui s'étaient faufilés dans l'URSS? Mais non: Khrouchtchev et sa clique avaient été élevés sous le drapeau rouge, et étaient haut-placés dans le parti communiste; et ils pouvaient réciter même plus de citations que Hoxha au sujet de la «pureté» du marxisme-léninisme.

Mais ils constituaient une bourgeoisie. Ce n'était pas une bourgeoisie entièrement développée, car il faut avoir le pouvoir d'Etat pour en ar-

river là, mais c'était néanmoins une bourgeoisie.\* Ils avaient surgi en s'engraissant des vestiges des vieux rapports capitalistes de production et de répartition qui existaient encore, et qui ne pouvaient qu'exister, non parce que Staline les «permettait» (bien qu'il ne les ait reconnus comme étant des rapports capitalistes qu'à la fin de sa vie, et là encore de manière fragmentée), mais parce que tous les «stigmates» économiques, politiques, et idéologiques de la société capitaliste ne peuvent être éliminés ni d'un seul coup ni par un simple souhait. On ne peut que les déraciner petit à petit, au fur et à mesure que les rapports de production et la superstructure sont révolutionnés, permettant, à partir de là, l'avance du développement des forces productives.

Les révisionnistes du Parti soviétique, comme leurs cousins en Chine, ont été nourris par les vestiges des vieux rapports capitalistes et sont ainsi devenus l'expression politique même de ces vestiges, luttant pour maintenir et pour faire épanouir ces éléments capitalistes. Même du temps où le prolétariat était encore à la tête du Parti et de l'Etat, et que les révisionnistes étaient les cibles des attaques politiques, ceux qui suivaient la voie capitaliste à l'intérieur du Parti sont arrivés à *usurper* la direction de certains ministères, unités, usines, etc., ainsi que de certains postes clés du Parti même, des institutions de la culture, de l'enseignement, des sciences, et ainsi de suite, partout dans la société. Ce fait ne peut être nié.

Que s'imagine Hoxha être le caractère des rapports dans les secteurs de la vie économique, sociale et politique dominés par les révisionnistes avant qu'ils aient pu saisir le pouvoir d'Etat à l'échelle nationale? Pense-t-il vraiment que, dans les usines dirigées par la bande de Khrouchtchev, il n'y a eu aucun élément d'exploitation, aucune appropriation privée, de la part de ces bureaucrates, des fruits de la main d'œuvre collective des ouvriers? Pense-t-il vraiment que ces usines, par exemple, appartenaient, en forme comme en contenu, *entièrement* au peuple? N'est-ce pas plutôt vrai que les révisionnistes ont fait tout leur possible pour mettre en œuvre, où que possible, des politiques qui ne

\* Tout comme il est impossible que la bourgeoisie existe sous le socialisme exactement de la même forme que sous le capitalisme, le terme *prolétariat* prend lui aussi un nouveau sens. Le prolétariat sous le socialisme n'est plus «une classe sans propriété aucune» comme du temps du capitalisme, ainsi qu'il n'est plus dominé par le capital. Mais prétendre que les communistes ne devraient plus parler du *prolétariat* à l'époque socialiste serait complètement absurde, aussi bien que révisionniste. En fait, la bourgeoisie et le prolétariat continuent à exister après la révolution socialiste, mais ils adoptent de différentes caractéristiques que sous le capitalisme. On peut facilement voir comment la méthode dogmatiste (la stricte application des définitions «marxistes» par rapport à l'analyse d'une situation où ces définitions ne s'appliquent pas strictement) se raccorde joliment avec la conclusion révisionniste: la disparition de classes antagonistes.

pourraient être appliquées à l'échelle nationale que plus tard, grâce à leur coup d'Etat?

Non, les révisionnistes ne sont pas simplement des bureaucrates sans classe qui ont quelques idées erronées: ils sont, comme ils ont toujours été, des éléments capitalistes qui sucent le sang des ouvriers. Sur le plan politique ils ont essayé d'imposer une dictature bourgeoise dans tous les secteurs qu'ils dominaient. Ils se sont servis de leurs forteresses dans les domaines de la culture, de l'enseignement et de la science pour propager l'idéologie bourgeoise et combattre le marxisme-léninisme, afin de préparer l'opinion publique pour la voie qu'ils étaient résolus à entreprendre. Au sein du parti, arène où la lutte de classe trouve son point de mire et sa forme la plus concentrée, ils ont encouragé le révisionnisme, réclamant que soient adoptées des lignes et des politiques qui serviraient leurs propres intérêts (devenir des exploiters), et luttant pour liquider la ligne marxiste-léniniste.

Il semble que tout ceci soit très élémentaire en vue de la réalité historique de la victoire révisionniste en URSS. Mais non d'après Enver Hoxha. Selon son point de vue métaphysique et idéaliste, la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie n'apparaît *qu'après* la prise du pouvoir par les révisionnistes. On retrouve ici encore une fois l'écoeuvante philosophie de l'école de Déborine. La contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie, ne saurait surgir qu'à un certain moment, émergeant un beau jour toute développée de la tête de Zeus! Et cela pourrait se passer dans un pays où les révolutionnaires «n'ont pas permis» l'existence de la bourgeoisie, des classes antagonistes, ou de fausses lignes dans le Parti!

Hoxha ne parvient pas à comprendre l'existence de la bourgeoisie sous le socialisme parce qu'il ne sait pas examiner les phénomènes au delà du superficiel pour en saisir les contradictions essentielles. Il ne comprend pas l'essence du capitalisme (le fait que la main d'œuvre morte domine la main d'œuvre vivante, l'existence de l'appropriation privée de la production socialisée de la classe ouvrière), et ne voit au contraire que certaines *formes* et certains effets de l'exploitation capitaliste: les sociétés à capital social, le paiement d'intérêts, le fait que certaines personnes vivent dans des *dachaus* et ne participent jamais au travail manuel, etc. C'est pour cela qu'il ne peut pas comprendre que la bourgeoisie puisse exister, qu'on le lui «permette» ou non, au sein même du parti et de la société socialiste.

Le rôle du parti même sous le socialisme est lui aussi plein de contradictions. D'une part, le parti représente la direction politique de la classe ouvrière et la dirige à faire la révolution et à attaquer tous les vestiges de l'ancienne société, ce qui constitue son aspect principal. Mais le parti sous le socialisme est, d'autre part, objectivement, un appareil administratif. La plupart des dirigeants des unités particulières

sont des membres du parti; la planification de l'Etat se fait sous la direction de parti, etc. De même, le parti, un instrument de la dictature du prolétariat, doit exercer sa direction par rapport à tous les domaines de la société, en même temps qu'il est lui-même en contradiction avec le but final de la lutte: c'est-à-dire l'élimination de toutes les distinctions de classe et de toute nécessité d'avoir un Etat ou un parti quelconque.\* Le parti s'efforce d'éliminer toute inégalité, mais se trouve tout de même obligé de protéger, et même de maintenir, certains vestiges d'inégalité sous la forme de différences de salaires, de distinctions entre le travail manuel et le travail intellectuel, etc. Car le parti ne peut pas les faire disparaître par sa simple volonté. Le parti marxiste-léniniste risque de se transformer en son contraire justement à cause de toutes ces contradictions dans son rôle sous le socialisme.

La déclaration importante de Mao («On mène la révolution socialiste et on ne sait même pas où est la bourgeoisie; or, elle existe dans le parti communiste, ce sont les responsables engagés dans la voie capitaliste.») peut bien s'appliquer à Enver Hoxha. Hoxha voudrait engager les ouvriers dans une vaine poursuite des vieux exploiters, c'est-à-dire de ceux qui ont été expropriés depuis longtemps, tandis que la cible principale de la lutte de classes s'abrite au sein même du parti. Au lieu de mener les marxistes-léninistes à s'efforcer de démasquer et de lutter contre des cas au sein de la société socialiste où la propriété publique, ainsi que la direction du parti, servent de masque superficiel des tentatives des dirigeants et des gros bonnets de mettre en œuvre une ligne révisionniste et de réduire de nouveau les ouvriers à des esclaves salariés, Hoxha voudrait plutôt que les marxistes-léninistes s'efforcent de démasquer les exploiters mesquins, comme ceux qui embauchent illégalement la main d'œuvre, et ainsi de suite. Au lieu de diriger la lutte politique contre la bourgeoisie au sein du parti, comme le faisait Mao, Hoxha voudrait la diriger contre des gens comme la veuve de Sun Yat-sen et d'autres vieux démocrates bourgeois, uniquement parce qu'ils retiennent encore des postes officiels dans certains organes de l'Etat, organes qui ne se sont même pas rassemblés depuis des années et qui n'ont plus aucune autorité véritable. Naturellement, ces représentants *secondaires*

\* Dans la version originale en anglais, cette phrase était formulée ainsi: "Similarly, the party must exercise all-round dictatorship in every sphere of society and it is an instrument of proletarian dictatorship. . ." («De même, le parti doit exercer une dictature intégrale par rapport à tous les domaines de la société, et il est un instrument de la dictature prolétarienne. . .») Le terme «direction» remplace ici le terme «dictature intégrale». La phrase dans la version originale constitue une erreur qui donne à entendre que le parti *lui-même* exerce la dictature. Plus loin dans la même phrase de la version originale, il est correctement affirmé que le Parti est un *instrument* de la dictature prolétarienne.

du capitalisme et de l'Etat bourgeois ont joué un certain rôle dans le revers en Chine, comme l'ont fait de semblables éléments en URSS, mais ils n'étaient pas, et ne pouvaient pas être, l'origine principale de la bourgeoisie. En fait, ils ne représentent une force significative qu'à partir du moment où la bourgeoisie au sein du parti les commande et les dirige.

D'ailleurs, à une certaine étape du développement de la révolution socialiste, il devient pratiquement impossible à *l'ancienne bourgeoisie* (c'est-à-dire les membres particuliers des anciennes classes exploitantes), d'arriver au pouvoir: après tout, ces gens ont été privés de leurs moyens de production, ils ont continuellement subi des attaques politiques, ils ont vieilli, ou bien ils sont morts, et leur politique a été si bien démasquée qu'ils ne trouvent plus aucun appui dans la société (et nombre de leurs propres enfants arrivent même à soutenir ou à accepter le socialisme). Staline s'est rendu compte de ce fait; il savait que les vieux acolytes du Tsar, les koulaks, les anciens propriétaires d'usines, ne pouvaient jamais revenir au pouvoir à moins d'une invasion impérialiste. Mais il en a tiré des conclusions fausses selon lesquelles la restauration capitaliste serait impossible sans une prise du pouvoir par les impérialistes, et que la dictature du prolétariat était nécessaire uniquement pour protéger l'Etat socialiste des ennemis étrangers. C'est essentiellement cette ligne que ressuscite Hoxha aujourd'hui, en y ajoutant quelques unes de ses propres «formules» à propos de «la contradiction entre la voie capitaliste et la voie socialiste», «la lutte de classes» (mais non de classes antagonistes!) et la «possibilité de restauration qui existe encore», phrases que le Parti albanais a tiré de Mao sans jamais avoir vraiment assimilé sa ligne marxiste-léniniste (ligne qu'ils traitent aujourd'hui de révisionniste).

Le fait que Staline reconnaissait la nécessité de continuer la dictature du prolétariat était en forte contradiction avec sa théorie de la disparition de la bourgeoisie et de l'absence de classes antagonistes et de contradictions antagonistes sous le socialisme. Staline a commencé à aborder certains problèmes de sa ligne dans son livre *Problèmes économiques du socialisme en URSS* (écrit juste avant sa mort) dans lequel il corrige le point de vue erroné exprimé au cours des années trente, selon lequel il n'existait plus de contradictions entre les rapports de production et les forces productives sous le socialisme. Toutefois, il ne parvint pas encore à en tirer des conclusions justes quant à la question de la nature de la lutte de classes en URSS à cette époque-là. Il ne manquait que Khrouchtchev pour «résoudre» la contradiction dans la ligne soviétique entre la dictature du prolétariat et la soi-disante disparition de la bourgeoisie, d'où son infâme théorie de «l'Etat du peuple tout entier»

Après tout, raisonna Khrouchtchev (et non sans logique), s'il n'y a

plus de *bourgeoisie*, s'il n'y a plus de *rappports antagonistes de classes*, pourquoi faudrait-il maintenir une dictature du prolétariat et un Etat qui n'existe que pour exercer cette dictature par rapport à la bourgeoisie et pour la réprimer par la force? Et si l'on n'a plus besoin de l'Etat pour combattre les ennemis provenant des conditions internes, si l'Etat existe seulement pour combattre l'ennemi impérialiste externe, et les agents étrangers, les saboteurs et d'autres qui dépendent de cet ennemi externe pour leur existence même, ne serait-il pas plus correcte d'employer le terme *Etat du peuple tout entier*, et de faire en sorte qu'il représente *toutes* les classes dans la société soviétique (la classe ouvrière, les paysans, et l'intelligentsia socialiste) tout en continuant à jouer son rôle par rapport à l'ennemi externe? Evidemment, les idées confuses de Staline sont préférables de loin au révisionnisme du genre de Khrouchtchev, mais il faut dire que son raisonnement confus contenait beaucoup d'aspects qui pouvaient être, et qui ont été effectivement, utilisés par Khrouchtchev lorsqu'il a développé ses théories révisionnistes.

#### IV. La dialectique

Nous avons essayé de montrer au cours de cet article que le point de vue de Hoxha est à la fois métaphysique et idéaliste. Mais il n'est même pas nécessaire de déduire ceci à partir de sa politique: il l'avoue très franchement et sans aucune honte dans sa critique du matérialisme dialectique de Mao.

Hoxha commence d'abord par faire des accusations ridicules contre Mao, décrétant que celui-ci «s'en tient... à une conception métaphysique, évolutionniste». Mais en essayant «d'expliquer» le point de vue de Mao, Hoxha ne fait que révéler sa propre conception du monde incroyablement métaphysique:

En opposition avec la dialectique matérialiste, qui démontre l'évolution progressive en spirale, Mao Tsétoung professe l'évolution sous forme cyclique, en circuit fermé, comme un processus ondulatoire, qui se traduit par le passage alternatif de l'équilibre au déséquilibre, du mouvement à l'immobilité, de l'ascension au déclin, de la progression à la régression, etc.<sup>120</sup>

Naturellement, Mao n'a jamais eu un point de vue métaphysique et évolutionniste. Dans son œuvre célèbre «De la contradiction» il développe une polémique qui vise directement «la métaphysique, ou l'évolutionnisme vulgaire [qui] considère toutes les choses dans le

monde comme isolées, en état de repos». Il fait remarquer que: «Ils estiment qu'une chose ou un phénomène ne peut que se reproduire indéfiniment et ne peut pas se transformer en quelque chose d'autre, de différent. Selon eux, tout ce qui caractérise la société capitaliste: l'exploitation, la concurrence, l'individualisme, etc., se rencontre également dans la société esclavagiste de l'antiquité, voire dans la société primitive, et existera éternellement, immuablement».<sup>121</sup>

Dans ce passage, et dans ce texte entier, Mao fait une critique complète et approfondie du point de vue métaphysique; il est évident pour quiconque lit ce texte que l'interprétation qu'en fait Hoxha vaut moins que rien. Ce qui est intéressant c'est la définition que donne Hoxha du terme «cycle» et la façon dont il essaie de l'opposer à la conception de la spirale.

Il est certainement vrai que les choses ne se répètent pas «en circuits fermés», mais il est tout aussi vrai qu'il existe dans tout phénomène le passage du flux au reflux, du reflux au flux, de l'avance à la défaite, et puis à l'avance de nouveau. N'est-ce pas ainsi que se développe le mouvement des masses dans les pays capitalistes? Si; et chaque «cycle», si l'on veut, ne ramène pas au même point de départ, mais représente une avance du mouvement dans son ensemble. N'est-il pas tout aussi vrai que pendant une guerre, une armée avance, recule, puis avance de nouveau? La direction générale, le progrès de la guerre, provient justement de ce mouvement cyclique. En général, on peut dire la même chose de tout processus complexe et de longue durée. C'est seulement en Albanie (ou plutôt dans la tête d'Enver Hoxha) que la lutte de classes et la révolution avancent «sans interruption» et peut passer de victoire en victoire sans jamais subir de défaite ou d'échec ou, que Dieu nous en garde! des périodes de troubles et de «chaos».

Si Hoxha se met à brûler les livres de Mao, il n'a qu'à brûler aussi le *Capital* de Marx, car cette œuvre (qui est pour les marxistes-léninistes l'application par excellence de la dialectique) est remplie d'exemples de phénomènes qui se développent non par des répétitions statiques et interminables, mais en avançant par cycles. Prenons par exemple la circulation du capital même dont la formule s'écrit A-M-A' (passant de l'argent aux marchandises, pour en revenir à la forme argent) et que Marx décrit comme «le mouvement du gain toujours renouvelé», et le «procès cyclique du capital», et dont il dit «C'est pourquoi le procès d'ensemble est un procès cyclique».<sup>122</sup> Mais c'est pourtant ce processus cyclique «toujours renouvelé» qui constitue aussi le processus d'accumulation du capital, le passage du capitalisme compétitif au capitalisme monopole, etc. Les crises économiques surviennent, elles aussi, cycliquement, et c'est à travers de tels cycles que le capitalisme progresse vers sa fin. L'essentiel ici c'est que, quoique ce développement soit cyclique, les cycles ne reviennent pas sans cesse au même

point de départ: le tout constitue un mouvement de spirale, et c'est justement à travers de tels cycles et circuits que les choses se développent pour faire des bonds en avant d'ordre qualitatif.

Il vaut la peine de citer le brillant résumé que fait Mao de la théorie marxiste de la connaissance, car il constitue un excellent exemple de l'application correcte de la dialectique:

Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action.<sup>123</sup>

Ainsi, Mao décrit clairement le processus selon lequel on atteint un «niveau supérieur» en passant par une série infinie de cycles: une spirale! Hoxha s'embrouille sur ce point parce qu'il ne peut pas saisir ce qu'est une spirale à moins qu'on en élimine tous les tournants! Qui-conque pense qu'une spirale n'est pas faite de cycles doit être aveugle, non seulement politiquement, mais littéralement.\*

Passons sans commentaire sur le fait que Hoxha essaie de nous faire croire que Mao était un astrologue et qu'il croyait à l'ancienne mythologie, pour examiner une de ses plus sérieuses accusations contre Mao. Avec la combinaison d'idées confuses et de véritables mensonges qui lui est typique, Hoxha déclare:

Mao Tsétoung nie fondamentalement les contradictions internes dans les objets et les phénomènes eux-mêmes, et considère l'évolution comme une simple répétition, comme une succession d'états immuables, où observent les mêmes contraires et le même rapport entre eux. La transformation de chacun des deux termes d'une contradiction en son contraire, conçue comme une simple interversion et non comme la solution de la contradiction ni comme un changement qualitatif du phénomène même qui com-

porte ces contraires, est utilisée par Mao Tsétoung comme un schéma formel auquel tout est subordonné.<sup>125</sup>

Et bien, qu'avons-nous là! Hoxha, qui refuse, lui, d'admettre l'existence de deux lignes à l'intérieur du parti, qui refuse d'admettre l'existence de classes antagonistes sous le socialisme, monte sur ses grands chevaux et accuse *Mao Tsétoung* d'avoir nié l'existence des contradictions internes des choses! Cette accusation vaut presque autant que sa brillante dénonciation du soi-disant «racisme» de Mao, à travers laquelle Hoxha révèle toute une série d'exemples de son propre chauvinisme et nationalisme étroit! Ça en revient donc à l'histoire du voleur qui se précipite pour annoncer à tout venant: «il n'y a aucun trésor de ce côté-ci»!

Si l'on passe sur cette accusation absurde, ainsi que sur la façon absurde dont Hoxha essaie de ressusciter sa «théorie de circuits» pour la mettre sur le compte de Mao, nous en arrivons enfin au fond de la question: Hoxha décrète que la «transformation de chacun des deux termes d'une contradiction en son contraire» représente «la solution de la contradiction [et] un changement qualitatif du phénomène même qui comporte ces contraires.»

Hoxha a à moitié raison, ce qui représente un progrès important par rapport à l'ensemble de ce qu'il trouve à dire! La transformation des choses en leur contraire signifie, il est vrai, qu'un changement qualitatif a eu lieu. Malheureusement pour la polémique de Hoxha, il est incapable de nous trouver le texte où Mao s'oppose à ce principe, et il se contente de constater tout simplement ce «fait». Mao, loin de s'opposer à ce principe, est capable de l'expliquer et, contrairement à Hoxha, de l'expliquer correctement:

Nous parlons souvent du «remplacement de l'ancien par le nouveau». Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers. La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau. Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux. Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir. Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène. Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante. Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant.<sup>126</sup>

\* Nous aimerions suggérer à Hoxha de mener sa croisade contre les «formes cycliques» jusqu'à Lénine, qui a écrit dans son texte «A propos de la dialectique» (un article de cinq pages que Hoxha cite, apparemment sans l'avoir lu): «La connaissance humaine n'est pas (respectivement ne décrit pas) une ligne droite, mais une ligne courbe qui se rapproche indéfiniment d'une série de cercles, d'une spirale.»<sup>124</sup>

Mao est donc très clair à ce sujet: dans la transformation des contraires d'une contradiction, il n'est pas simplement question d'une «simple interversion» (c'est ainsi que Hoxha voudrait nous faire interpréter la ligne de Mao); c'est plutôt que (selon les propres paroles de Mao): «l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène».

Non, la question en jeu ici n'est pas de savoir si un changement qualitatif a lieu lorsque les contraires se transforment l'un en l'autre, mais si cette transformation «résout» la contradiction, autrement dit, si la contradiction elle-même cesse d'exister! Cette question est très critique. Hoxha passe ainsi à l'autre extrême de son erreur typique de «l'école de Déborine», que nous avons signalée plus haut. D'une part, la ligne de Hoxha consiste, comme nous l'avons déjà fait remarquer, du point de vue selon lequel une contradiction ne *surgit* qu'à une certaine étape de son développement; d'autre part, nous voyons que Hoxha affirme que la contradiction *disparaît* au moment du changement qualitatif entre les contraires! Ces deux points de vue partagent, tous deux, l'incapacité de comprendre l'existence de la contradiction au cours du processus entier du développement d'un phénomène, du début jusqu'à la fin.

La thèse de Hoxha selon laquelle une contradiction serait résolue simplement parce que chaque aspect s'est transformé en son contraire est nettement fautive. Prenons par exemple, la contradiction entre la guerre et la paix, sur le plan mondial, ou bien dans un pays en particulier. La contradiction entre la guerre et la paix date de bien avant l'origine des classes, et ne sera résolue que lorsque la paix sera devenue non seulement *l'aspect* principal de la contradiction, mais qu'elle aura «dévoreré» entièrement, et sur le plan mondial, son aspect contraire, la guerre. A partir de ce moment-là il n'y aura plus de contradiction entre la guerre et la paix, et le mot paix n'aura même plus de signification, si ce n'est que comme facteur historique.

Mais il existe une longue période historique entre l'aube des guerres et l'aube du communisme, période de lutte incessante entre les deux aspects de la contradiction, et qui est marquée de nombreux changements qualitatifs au cours desquels la guerre se transforme en la paix et vice-versa. C'est pour cela que Mao avait raison de critiquer le texte soviétique de philosophie (qui, selon lui, représente le point de vue de Staline) qui prétend qu'il n'y a aucune identité entre la guerre et la paix.<sup>127</sup> La deuxième guerre mondiale a ses origines dans une époque de paix relative qui est issue à son tour d'une période de guerre *relative*, à savoir, la première guerre mondiale. La deuxième guerre a cédé la place à une nouvelle période de paix relative sur le plan mondial. Et pourtant, la contradiction entre la guerre et la paix n'a jamais été *résolue* au cours de ces transformations. Chaque période de paix contenait encore des

aspects de guerre (ceux de l'ancienne guerre et de la guerre à venir, aussi bien que des guerres révolutionnaires). Ce processus, en plus, ne constitue pas une série de circuits se répétant à l'infini, mais plutôt un mouvement de *spirale*: chaque cycle de la guerre à la paix et de nouveau à la guerre a mené à l'avancement de la société, avancement représenté par les guerres révolutionnaires (guerres de la classe ouvrière et des peuples opprimés, les seules guerres qui puissent mener à l'élimination de toute guerre) qui ont triomphé d'abord dans un seul pays, puis dans plusieurs. Puisqu'il comprenait les choses correctement et d'un point de vue dialectique, Mao a donc pu constater (face aux prétentions hystériques de Khroutchev qu'une nouvelle guerre mondiale mènerait à l'anéantissement de toute l'humanité) qu'une nouvelle guerre mondiale mènerait au contraire à une grande tempête révolutionnaire comme on n'en avait jamais vu, et qu'elle présenterait l'occasion de faire essuyer au système impérialiste ses plus graves défaites.

La nature et la société nous procure, naturellement, beaucoup d'autres exemples démontrant ce principe selon lequel l'aspect principal d'une contradiction se transforme, menant à une transformation qualitative d'un phénomène, quoique la contradiction même continue à exister, et que ses aspects contraires restent engagés dans la lutte. D'après Hoxha, une fois que le premier changement qualitatif a eu lieu et la contradiction elle-même a cessé d'exister, il n'est donc pas possible que des aspects contraires s'intervertissent une deuxième fois. Oui, c'est oui et non c'est non: voilà le raisonnement de Hoxha, raisonnement d'une logique bourgeoise et anti-dialectique. Au premier abord, un tel raisonnement peut sembler assez juste; mais un tel point de vue mènerait certainement à la défaite de la révolution.

Il est évident que Hoxha définit sa position à ce sujet dans le but *d'inventer* un principe philosophique qui n'existe pas (selon lequel un changement qualitatif mène à l'élimination de la contradiction d'origine), et afin de justifier sa ligne idéaliste et métaphysique concernant la nature du socialisme. C'est pour cela qu'il accuse Mao ainsi: «... il ne conçoit pas la révolution socialiste comme un changement qualitatif de la société, qui entraîne la suppression des classes antagonistes, de l'oppression et de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais il l'imagine comme une simple interversion de rôles entre la bourgeoisie et le prolétariat».<sup>128</sup> Et puis il cite Mao:

Si la bourgeoisie et le prolétariat ne peuvent se convertir l'un en l'autre, comment expliquez-vous que, par la révolution, le prolétariat devient la classe dominante et la bourgeoisie une classe dominée?... Nous et le Kuomintang de Tchiang Kai-chek sommes foncièrement en opposition. Par suite de la lutte et de l'exclusion mutuelle des deux aspects contradictoires, nous avons changé de place avec le Kuomintang...<sup>129</sup>

Le commentaire de Hoxha: «Cette même logique a conduit Mao Tsé-toung à réviser aussi la théorie marxiste-léniniste sur les deux phases de la société communiste.»

Et bien, Hoxha y est presque. Il est vrai que c'est cette logique de Mao, la logique dialectique qui consiste à analyser toute chose à partir de ses contradictions internes et ses aspects contradictoires, c'est cette même logique qui a conduit Mao à *développer* la connaissance marxiste-léniniste du socialisme et de la transition au communisme. Hoxha est très vexé par cette citation de Mao:

La dialectique estime que le régime socialiste, en tant que phénomène historique, disparaîtra un jour, tout comme l'homme doit mourir, et que le régime communiste en sera la négation. Comment peut-on considérer comme marxiste l'assertion selon laquelle le régime socialiste, ainsi que les rapports de production et la superstructure du socialisme, ne disparaîtront pas? Ne serait-ce pas là un dogme religieux, la théologie qui professe l'éternité de Dieu?<sup>130</sup>

Cette conception ne plaît peut-être pas à Hoxha, mais nous la trouvons excellente!

N'est-il pas évident que le système socialiste diffère qualitativement du système communiste?! Hoxha pense que non, que le socialisme et le communisme sont «fondamentalement, deux phases d'un même type, d'un même ordre économique et social et ne se distinguent que par leur degré de développement et de maturité[;] Mao Tsé-toung présente le socialisme comme étant quelque chose de diamétralement opposé au communisme».<sup>131</sup> Voilà la ligne révisionniste dans toute sa splendeur! Non seulement il n'est pas permis de diviser le socialisme en aspects contradictoires afin d'en faire l'analyse, on n'a même pas le droit de reconnaître qu'il existe une contradiction entre le socialisme et le communisme.

Ce n'est pas suprenant: c'est justement parce que Hoxha ne comprend pas les contradictions du socialisme qu'il n'arrivera jamais à comprendre la contradiction *entre* le socialisme et le communisme. Puisque, le point de vue idéaliste de Hoxha estime que le *changement qualitatif* du capitalisme au socialisme doit mener à la *résolution* de la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie, il doit conclure que cette transformation représente en somme la *réalisation fondamentale du communisme*, bien qu'il s'agisse d'un communisme «moins développé»; il suffit alors que le système suive un cours de développement quantitatif, «sans interruption», et qu'il mûrisse un peu, pour atteindre ainsi le communisme tout épanoui.

La contradiction fondamentale dans la société socialiste est justement la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie, qui reflète à

son tour la contradiction entre «le communisme à l'état naissant» (comme le dit Lénine) et les stigmates politiques, économiques, sociaux, et moraux de la société capitaliste d'origine. Lorsque ces contradictions seront résolues, c'est-à-dire lorsque la bourgeoisie et les stigmates de l'ancienne société auront été éliminés sous les foudres répétées du prolétariat, et grâce au progrès de la transformation socialiste, c'est seulement à ce moment-là qu'on pourra dire que l'humanité a atteint le communisme, et le caractère de la société sera déterminé par de nouvelles contradictions. La transformation de la classe ouvrière en classe dirigeante de la société représente un bond en avant d'ordre qualitatif; de même, l'élimination complète des classes constituera un autre bond en avant qualitatif encore plus important. Tout ceci doit paraître assez élémentaire, surtout en vue de l'expérience accumulée au cours d'une centaine d'années de révolutions socialistes depuis la Commune, expérience qui nous a démontré que la transition au communisme sera plus longue, la résistance de la bourgeoisie plus acharnée, et les stigmates de l'ancienne société plus tenaces que ne l'avaient envisagé Marx et Engels. Ce qu'ils ont écrit sur le socialisme et le communisme est d'une très grande envergure historique, mais ils ont été limités par le fait que le prolétariat à cette époque-là manquait de la pratique dans l'édification du socialisme. Hoxha, lui, tient à propager et à pousser jusqu'à l'absurde, l'idée que le socialisme et le communisme sont le même «système économique et social»!

Et bien M. Hoxha, peut-on dire que la formule «à chacun selon son travail» reflète le même système économique et social que la formule «à chacun selon ses besoins»? Est-ce que la société où une seule classe établit un Etat et exerce une dictature est la même que celle où il n'y a plus d'Etat et où les classes ont disparu? Enfin vraiment, même un enfant pourrait reconnaître la stupidité de Hoxha. Comment peut-on ne pas comprendre que la transition à une société sans classes, après des milliers d'années de sociétés de classe (le socialisme *y compris*) représente un énorme bond en avant qualitatif?

Le fait que Hoxha tient à dire que le socialisme et le communisme sont «essentiellement» pareils mène pourtant à de très graves conséquences. Il ouvre tout grand la porte à cette ligne pernicieuse qui semble accompagner tout révisionnisme: la «théorie des forces productives». En effet *si* le socialisme ne diffère du communisme que par degré de «maturité», et *si* la contradiction entre prolétariat et bourgeoisie a vraiment été éliminée par le socialisme, il faut conclure que c'est avant tout le niveau du développement des forces productives qui sert de démarcation entre le communisme et son étape moins «mûre» le socialisme. La «théorie des forces productives» en découle en toute logique et fait parfaitement partie de toute la croisade de Hoxha contre le marxisme-

léninisme et la pensée maotsétoung.

Etant donné la perte en Chine, perte tragique pour le prolétariat du monde entier, le mouvement communiste international fait face actuellement à sa plus grave crise. L'enjeu actuel pour les marxistes-léninistes: saurons-nous rester fermes dans nos convictions révolutionnaires et continuer à avancer dans la lutte révolutionnaire conformément à la science du marxisme-léninisme et à l'enrichissement de cette science par Mao Tsétoung? Ou, les marxistes-léninistes doivent-ils abandonner tout ce qui a été accompli au cours de la lutte contre le révisionnisme khrouchtchévien, oublier les leçons de la Révolution culturelle, etc., et s'accommoder d'une façon ou d'une autre au révisionnisme?

Après la perte en Chine, les marxistes-léninistes se sont tournés vers l'Albanie et Enver Hoxha. Le PTA avait lutté côte à côte avec Mao et le PCC contre Khrouchtchev, avait appuyé la Révolution culturelle, et s'était posé en exemple aux yeux du monde entier par son refus de se prosterner face au révisionnisme moderne. Mais aujourd'hui toutes les choses que nous devrions justement chérir et défendre, tout ce que le mouvement communiste international a gagné au cours des luttes acharnées, des échecs et des victoires des dernières années, est en train d'être attaqué par ceux dont on attendait quelque chose de bien différent.

Malgré les protestations de Hoxha, il est évident que l'attaque albanaise contre la pensée maotsétoung ne diffère pas fondamentalement du concert mené contre Mao par les sociaux-impérialistes soviétiques et les dirigeants révisionnistes actuels en Chine. Ils sont tous d'accord pour attaquer la plus importante contribution de Mao au marxisme-léninisme, à savoir la théorie et la pratique de la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat. Ils ont tous été remplis d'horreur par la Révolution culturelle, craignant avant tout l'avalanche révolutionnaire des masses qui s'attaquaient, elles, à tout ce qui bloquait le chemin de l'avenir communiste, et qui osaient former toute chose dans la société à l'image du prolétariat. Les révisionnistes soviétiques et chinois, et maintenant Enver Hoxha, reculent d'horreur face à la dialectique de Mao, face à son travail pénétrant et impitoyable pour parvenir à découvrir la contradiction qui existe au cœur de tout mouvement, face à son refus de se prosterner devant aucune vache sacrée, face à son enseignement du fait que le monde avance toujours à travers des troubles et des luttes, et face au fait qu'il a osé vouloir diriger les masses à travers les inévitables tempêtes. Le célèbre appel lancé par Mao: «Il est juste de se rebeller contre les réactionnaires!» a inspiré les révolutionnaires de tous les continents et a inspiré de la terreur au cœur même de tous les réactionnaires et révisionnistes.

Les accusations faites par Hoxha à propos du soi-disant «communisme asiatique» et «racisme» sont tirées directement des sermons

des révisionnistes soviétiques; \* quant au fait qu'il déteste le «chaos» de la Révolution culturelle et qu'il plaint les pauvres communistes maltraités, c'est Teng Siao-ping tout craché! Hoxha veut se mettre à la tête du mouvement communiste international, comme représentant du marxisme-léninisme «tout pur»: il n'est en fait qu'une bizzare variante du révisionnisme qui semble perdre progressivement ses caractéristiques distinctes pour se mêler de plus en plus au principal courant révisionniste émanant de Moscou. Hoxha n'est important aujourd'hui que parce qu'il est en train d'essayer d'embourber dans le marécage révisionniste une certaine section des marxistes-léninistes qui se sont jusqu'ici opposés au révisionnisme, et parce qu'il essaie de leur dorer la pillule amère de la capitulation et la trahison. Il ne devrait pourtant pas perdre la tête et se faire trop d'illusions avec son idée d'une nouvelle internationale (s'imaginant être le Staline d'un tel mouvement, bien qu'il soit dénué de l'essence révolutionnaire de Staline), car les vrais marxistes-léninistes sont déjà en train de l'abandonner. D'autres penchent de plus en plus vers la droite, ressemblant de plus en plus aux partis révisionnistes. D'autres encore ne représentent que des petites sectes minables qui ne pensent même plus à la révolution.

Ayant examiné d'une manière approfondie certaines des attaques les plus significatives de Hoxha contre le marxisme-léninisme et la pensée maotsétoung, nous pouvons nous permettre de conclure avec le même commentaire que nous avons publié dans *Revolution* lors de l'apparition du communiqué de presse albanaise annonçant la publication de *L'impérialisme et la révolution* et exposant le fait que Hoxha s'écartait complètement du marxisme: «A l'heure où le mouvement communiste international se trouve à un carrefour, Enver Hoxha avait l'occasion et la responsabilité de jouer un rôle gigantesque. Il a choisi plutôt de n'être qu'un pauvre type minable». <sup>132</sup>

\* Prenons, par exemple, cette citation: «Le point de vue politique, économique, philosophique et sociologique, ainsi que les méthodes tactiques de Mao Tsétoung et de ses disciples reflètent l'influence de diverses doctrines, théories et concepts, comprenant la philosophie féodale chinoise (pour la plupart, du confucianisme et du taoïsme), le socialisme petit-bourgeois, les points de vue de la petite-bourgeoisie et des paysans, le point de vue nationaliste-bourgeois, le chauvinisme de grande puissance et les idées de Trotski et des anarchistes, le tout constituant un mélange éclectique.» Est-ce Hoxha qui parle ainsi, ou peut-être l'un de ses perroquets pitoyables? Non, cette citation est tirée d'une brochure intitulée «What Peking Keeps Silent About» («Ce que Pékin ne dit pas»), publié à Moscou en 1972; (notre traduction).

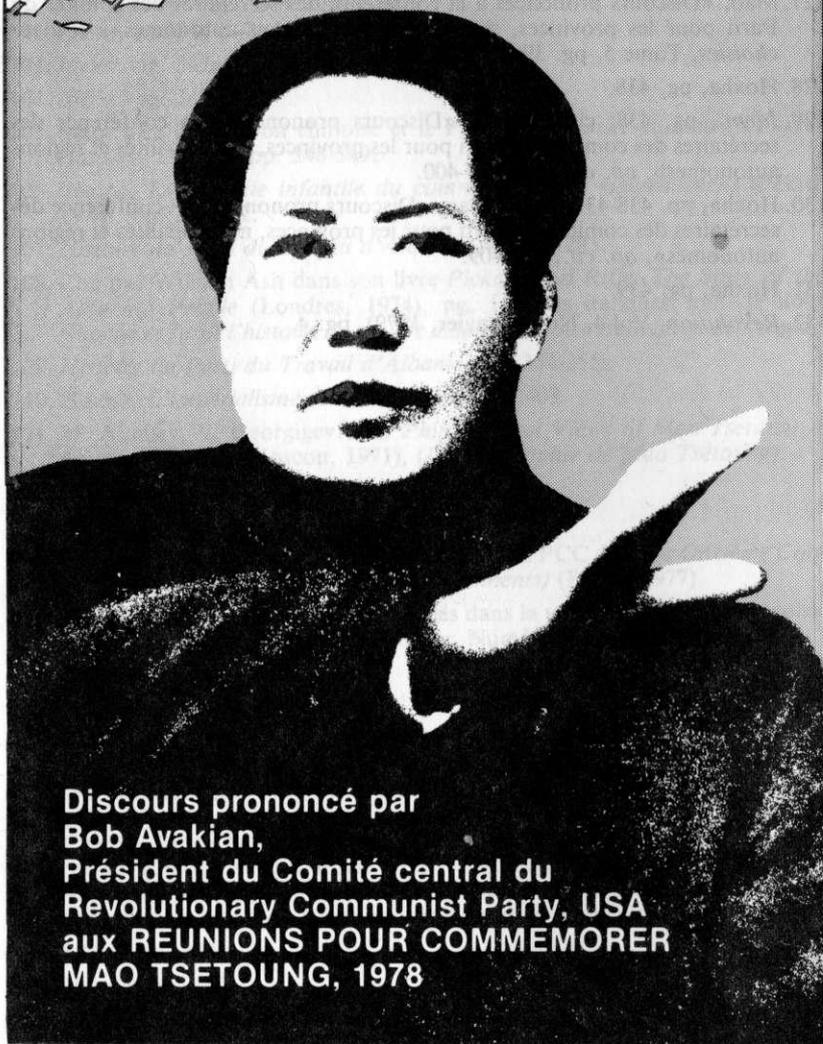
## NOTES

1. Enver Hoxha, *L'impérialisme et la révolution*, (Tirana, 1979), pg. 439.
2. *Idem.*, pp. 443-444.
3. Mao Tséoung, *Œuvres choisies*, Tome 1 (Pékin, 1967), pg. 22.
4. J. V. Staline, "The Prospects of Revolution in China," *Works*, Vol 8 (Moscou, 1954), pg. 385 («L'avenir de la révolution chinoise»; notre traduction de l'anglais).
5. Staline, "The Political Complexion of the Russian Opposition," *Works*, Vol 10 (Moscou, 1954), pg. 161 («Les traits politiques de l'opposition russe»; notre traduction de l'anglais).
6. *The Communist International, 1919-1943: Documents*, ed. Jane Degras, Vol II: 1923-1928 (Londres, 1960), pg. 386 (*L'internationale communiste, 1919-1943: Documents*; notre traduction de l'anglais).
7. *Idem.*, Vol III: 1929-1943 (Londres, 1965), pg. 120 (notre traduction de l'anglais).
8. Hoxha, *op. cit.*, pp. 440-441.
9. Mao, «La tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais», *Œuvres choisies*, Tome 1, pg. 188.
10. Hoxha, *op. cit.*, pg. 441.
11. Mao, «La nouvelle démocratie», *Œuvres choisies*, Tome 2 (Pékin, 1967), pg. 383.
12. *Histoire du Parti du Travail d'Albanie* (Tirana, 1971), pg. 292.
13. *Idem.*, pg. 268.
14. *Idem.*, pp. 282-283, 340-341.
15. Hoxha, pg. 184.
16. Staline, "The Revolution in China and the Tasks of the Comintern," *Works*, Vol 9 (Moscou, 1954), pg. 297 («La révolution en Chine et les tâches du Komintern»; notre traduction de l'anglais).
17. Mao, «La démocratie nouvelle», *op.cit.*, pg 368.
18. *Idem.*, pp. 371-372.
19. Hoxha, pp. 247-248.
20. Voir la deuxième partie de la série sur *The Immortal Contributions of Mao Tsetung (Les contributions immortelles de Mao Tséoung)*, intitulée «Guerre révolutionnaire et ligne militaire»; cet article a été publié dans la revue *Revolution* du mois de juin, 1978. La série a été publiée depuis en livre (RCP Publications, Chicago, 1979).
21. Staline, "The Prospects of Revolution in China," *Works*, Vol 8, pg. 379 («L'avenir de la Révolution chinoise»; notre traduction de l'anglais; les italiques sont de nous).
22. Mao, «La tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais», *Œuvres choisies*, Vol 1, pg. 177.
23. Hoxha, pg. 445.
24. Mao, «Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine», *Œuvres choisies*, Tome 1, pg. 135 (Mao cite et soutien une lettre du Comité du Front au Comité central).
25. Mao, "Resolutions on Some Questions in the History of Our Party", *Selected Works*, Vol 3 (Pékin, 1965), pp. 215-217. («Résolutions sur quelques questions concernant l'histoire de notre Parti»; cet article fut publié comme annexe à l'article de Mao "Our study and the current situation"—«Notre étude et la situation actuelle»—dans la version publiée en anglais en 1965. Notre traduction est de cette édition).
26. *Idem.*; (notre traduction de l'anglais).
27. Mao, «La démocratie nouvelle», *op. cit.*, pg. 380.
28. Cité par Han Suyin dans *The Morning Deluge: Mao Tsetung and the Chinese Revolution, 1893-1954* (Boston, 1972), pg. 114 (*Déluge à l'aube; Mao Tséoung et la Révolution chinoise: 1893-1954*; notre traduction de l'anglais).
29. *Idem.*, pg. 156.
30. Staline, "The International Situation and the Defense of the USSR", *Works*, Vol 10, pg. 18 («La situation internationale et la défense de l'URSS»; notre traduction de l'anglais).
31. Staline, "Notes on Contemporary Themes", *Works*, Vol 9, pp. 338-339 («Notes sur des thèmes contemporains»; notre traduction de l'anglais).
32. Hoxha, pp. 416-417.
33. Mao, «Le rôle du parti communiste chinois dans la guerre nationale», *Œuvres choisies*, Tome 2, pp. 224-226; les italiques sont de nous.
34. Mao, «Quelques appréciations sur la situation internationale actuelle», *Œuvres choisies*, Tome 4 (Pékin, 1969), pp. 87-88.
35. Hoxha, pg. 465.
36. *Idem.*, pg. 462.
37. *Idem.*, pg. 463.
38. Mao, «Sur les dix grand rapports», *Œuvres choisies*, Tome 5 (Pékin, 1977), pg. 328.
39. Hoxha, pg. 406 (les italiques sont de nous).
40. Mao, «Discours à la deuxième session plénière du Comité central issue du VIIIème Congrès du Parti communiste chinois», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 369.
41. *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, pg. 439; Enver Hoxha, *Œuvres choisies*, Tome 2 (Tirana, 1975), pg. 508, note de l'éditeur.
42. Voir, par exemple, Hoxha, *Idem.*, pp. 659, 673, 713.
43. *Idem.*, pg. 672.
44. *Idem.*, pg. 657, note de l'éditeur.
45. *Idem.*, pg. 658, note de l'éditeur.
46. Hoxha, *idem.*, pg. 658.
47. "Albania Labor Party is 15 Years Old", *Pravda*, le 8 novembre 1956, p. 3 («Le Parti du Travail d'Albanie a 15 ans»).

48. "Always Follow a Correct Line" (La contribution de Hoxha à la discussion lors d'une réunion du Bureau politique du Comité central du PTA, le 22 juin, 1960) *Albania Challenges Khrushchev Revisionism* ([traduction du Tome 19 des *Œuvres* de Hoxha], New York, 1976), pp. 2-3 («Prenez toujours une ligne correcte»; notre traduction est de la traduction en anglais).
49. Hoxha, *L'impérialisme et la révolution*, pg. 448.
50. *Idem.*, pg. 453.
51. «Rapport à la deuxième session plénière du Comité central issu du VIIème Congrès du Parti communiste chinois», *Œuvres choisies*, Tome 4, pp. 382-383.
52. *Idem.*, pg. 385.
53. *Idem.*, pg. 386.
54. *Idem.*, pp. 386-387.
55. Cité par Hoxha à la page 452.
56. *Idem.*, pp. 452-453.
57. Mao, «La contradiction entre la classe ouvrière et la bourgeoise est la contradiction principale en Chine»; *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 80.
58. Mao, «Critiquer les vues déviationnistes de droite qui s'écartent de la ligne générale», *idem.*, pp. 97-98.
59. Voir *Red Papers 7: How Capitalism Has Been Restored in the Soviet Union and What This Means for the World Struggle* (Chicago, 1974), pg. 15 (*Comment le capitalisme a été restauré en Union soviétique et la signification pour la lutte mondiale*).
60. Hoxha, pg. 433.
61. Mao, «De la juste solution des contradictions au sein du peuple», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 447-448.
62. Mao, «L'orientation bourgeoise du *Wenhui Bao* doit être critiquée», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 493.
63. Mao, «La situation en cet été 1957», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 518.
64. Mao, «De la juste solution des contradictions au sein du peuple», *op. cit.*, pp. 445-446.
65. Article 16, *Constitution de la République populaire socialiste d'Albanie*, (Tirana, 1977), pg. 13.
66. Hoxha, pg. 431, citant Mao, «Sur les dix grands rapports», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 319.
67. Hoxha, *idem.*
68. Mao, «Sur les dix grands rapports», *op. cit.*, pp. 320-321.
69. *Idem.*, pg. 320.
70. Mao, «De la juste solution des contradictions au sein du peuple», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 449.
71. Lénine, *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, (Pékin, 1970), pg. 58.
72. Hoxha, *L'impérialisme et la révolution*, pg. 432.
73. *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, pg. 340.
74. Mao, «Discours prononcés à la conférence des secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 383.
75. Hoxha, pg. 448.
76. *Idem.*, pg. 413.
77. *Idem.*, pp. 411-412.
78. Lénine, «Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles mêmes», *Œuvres*, Tome 22 (Moscou et Paris, 1977), pp. 382-383.
79. Mao, *Œuvres choisies*, Tome 2, pg. 263.
80. *Idem.*, pg. 256.
81. *Idem.*, pp. 263-264.
82. *Idem.*, pg. 256.
83. "Speech to the Albanian Military Delegation," Joint Publications Research Service, *Miscellany of Mao Tsetung Thought (1949-1968)* (Arlington, Virginia, 1974), pg. 458 («Discours prononcé à l'occasion de la visite d'une délégation militaire d'Albanie», notre traduction de l'anglais).
84. Voir la «Décision en 16 points sur la Révolution culturelle» et le «Circulaire du Comité central du Parti communiste chinois» (du 16 mai, 1966), imprimés en brochure à Pékin, 1968.
85. Hoxha, pg. 477.
86. Wang Ming, *Lenin, Leninism and the Chinese Revolution*, (Moscou, 1970) (*Lénine, le léninisme et la Révolution chinoise*).
87. Voir le *Manchester Guardian*, (le 29 octobre, 1978), pg. 13, citant Hoang Tung, rédacteur-en-chef du quotidien du Parti vietnamien, *Nahn Dan*.
88. Hoxha, pg. 410-411; les italiques sont de nous.
89. *Idem.*, pg. 414; les italiques sont de nous.
90. Voir la *Lettre du CC du Parti du Travail d'Albanie et du gouvernement albanais au CC du Parti communiste et au gouvernement chinois* (Tirana, 1978), où le Parti albanais prétend que la Révolution culturelle «*termin[ai]* ainsi en Chine par l'instauration d'un pouvoir aux mains d'éléments bourgeois et révisionnistes», pg. 38; les italiques sont de nous.
91. Hoxha, pp. 420-422.
92. *Idem.*, pg. 422.
93. Mao, «La méthode dialectique pour assurer l'unité du Parti», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 559.
94. *Idem.*
95. *Le dixième congrès du Parti communiste chinois (Documents)* (Pékin, 1973), pg. 51.
96. Mao, «De la contradiction», *Œuvres choisies*, Tome 1, pg. 347.
97. Cité par Hoxha à la page 421; les mots entre crochets ne sont pas cités par Hoxha, bien qu'ils se trouvent dans la phrase de Mao; voir son écrit «La méthode dialectique pour assurer l'unité du Parti», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 560.

98. Mao, *idem*.
99. *Idem.*, pg. 559.
100. Hoxha, pg. 422.
101. Mao, «Renforcer l'unité du Parti et continuer les traditions du Parti», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 348.
102. *Idem.*, pp. 346-347.
103. *Idem.*, pg. 347.
104. *Idem.*, pg. 348.
105. Mao, «La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois», *Œuvres choisies*, Tome 2, pp. 348-349.
106. Lénine, *La maladie infantile du communisme (le «gauchisme»)* (Pékin, 1970), pp. 121-122.
107. *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, pp. 292-293.
108. Cité par William Ash dans son livre *Pickaxe and Rifle: The Story of the Albanian People* (Londres, 1974), pg. 112; les italiques sont de nous (*Pioche et fusil: l'histoire du peuple albanais*); notre traduction de l'anglais
109. *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, pp. 354-355.
110. Hoxha, *L'impérialisme et la révolution*, pg. 409.
111. M. Altaisty, V. Georgigev, *The Philosophical Views of Mao Tsetung: A Critical Analysis* (Moscou, 1971), (*La philosophie de Mao Tsétoung*).
112. Hoxha, pg. 421.
113. *Idem.*, pg. 421.
114. Voir le rapport de Houa au 11ème Congrès du PCC dans *Le Onzième Congrès du Parti communiste chinois (Documents)* (Pékin, 1977).
115. Fang Kang, «Les responsables engagés dans la voie capitaliste, bourgeoisie au sein du Parti», *Pékin Information*, Numéro 25, 1976, pg. 8.
116. Hoxha, pg. 438.
117. Fang Kan, *op. cit.*, pg. 9.
118. "Capitalist Roaders Are the Representatives of the Capitalist Relations of Production" («Les responsables engagés dans la voie capitaliste sont les représentants des rapports de production capitalistes»); cet article fut publié dans la revue *Study and Criticism (Etude et Critique)*, publiée à Changhaï sous la direction des Quatre. La revue est supprimé depuis le coup d'Etat de 1976. L'article a été reproduit dans *And Mao Makes 5 (Et Mao ça en fait cinq)*, de Banner Press (Chicago, 1978), d'où nous avons tiré cette citation, pp. 369-370; notre traduction de l'anglais.
119. *Idem.*, pg. 373.
120. Hoxha, pg. 435.
121. Mao, «De la contradiction», *Œuvres choisies*, Tome 1, pp. 348-349.
122. Marx, *Le Capital*, Tome 1 (Editions sociales, Montréal, 1976), pg. 119; Tome 2 (Editions sociales, Montréal, 1976), pp. 48, 52.
123. Mao, «De la pratique», *Œuvres choisies*, Tome 1, pg. 344.
124. Lénine, «Sur la question de la dialectique», *Œuvres*, Tome 38 (Paris et Moscou, 1976), pg. 347.
125. Hoxha, pg. 437.
126. Mao «De la contradiction», *op. cit.*, pg. 372.
127. Mao, «Discours prononcés à la conférence des secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes», *Œuvres choisies*, Tome 5, pg. 399.
128. Hoxha, pg. 438.
129. *Idem.*, pg. 438; citant Mao, «Discours prononcés à la conférence des secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes», *op. cit.*, pp. 399-400.
130. Hoxha, pp. 438-439; citant Mao, «Discours prononcés à la conférence des secrétaires des comités du Parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes», *op. cit.*, pg. 409.
131. Hoxha, pg. 439.
132. *Revolution*, Vol 4, No 1 (janvier, 1979), pg. 4.

# La perte en Chine et l'héritage révolutionnaire de Mao Tsétoung

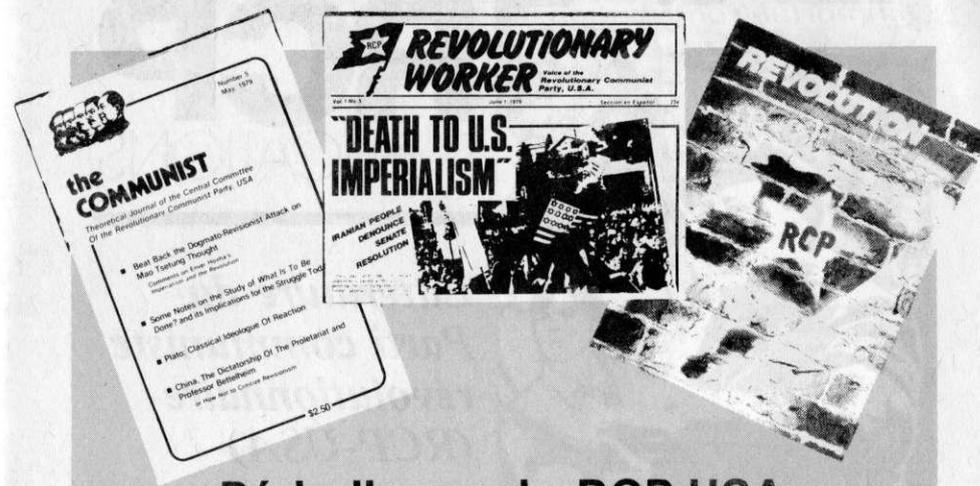


Discours prononcé par  
Bob Avakian,  
Président du Comité central du  
Revolutionary Communist Party, USA  
aux REUNIONS POUR COMMEMORER  
MAO TSETOUNG, 1978

Disponible en français, en anglais et  
en espagnol

Prix de l'édition française: \$2.50 US; 12 FF; \$3.00 Can.

Commander à: RCP Publications, P.O. Box 3486, Chicago Illinois 60654



## Périodiques du RCP-USA

**Revolutionary Worker.** Le journal hebdomadaire du Parti communiste révolutionnaire des Etats-Unis (RCP-USA) est la voix du Parti parmi les larges masses de travailleurs et des peuples opprimés. Le *Revolutionary Worker* traite de façon vive et provocante tous les aspects de la vie politique, scientifique, sociale et culturelle, éveillant les ouvriers et les autres sections des masses opprimées, par agitation et analyse, à une compréhension du rôle de toutes les classes dans la société. En anglais et en espagnol. Abonnements annuels pour l'étranger: \$20.00 par voie normale, \$50.00 par voie aérienne; (\$12.00 aux Etats-Unis, au Canada et au Mexique).

**Revolution.** Organe du Comité central du RCP-USA. Ce revue mensuel approfondit des questions politiques et idéologiques que débattent le mouvement révolutionnaire aux Etats-Unis et sur le plan international. Quelques articles dans les numéros récents: "Vietnam: Miscarriage of the Revolution"; "A Critical Appraisal of the Chinese Communist Party's Proposal Concerning the General Line of the International Communist Movement (1963)"; "OPEC: Friend or Foe of U.S. Imperialism"; "Enver Hoxha's Imperialism and the Revolution—An 'Error' From Beginning to End". En anglais et en espagnol.

**The Communist.** Revue théorique du RCP-USA. Le numéro 5, publié le 1er mai, 1979, comprend des articles traitant de la critique insuffisante de Charles Bettelheim sur le révisionnisme chinois; la signification aujourd'hui de la célèbre œuvre de Lénine, *Que Faire?*; et la philosophie réactionnaire de Plato. Prix: \$2.50. En anglais.

Commander à: RCP Publications, P.O. Box 3486, Chicago Illinois 60654



---

# RCP

PUBLICATIONS

---

*Littérature du  
Parti communiste  
révolutionnaire  
(RCP-USA)*

**Mao Tsetung's Immortal Contributions.** Par Bob Avakian, Président du Comité central du RCP, USA. M. Avakian examine les contributions de Mao dans plusieurs domaines: La révolution des pays coloniaux; la guerre révolutionnaire et la ligne militaire; l'économie politique, la politique économique et l'édification socialiste; la philosophie; la culture et la superstructure; la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat. 1978. 344 pages. \$4.95. En anglais.

**Cuba: The Evaporation of a Myth.** La transformation d'une révolution anti-impérialiste en pion du social-impérialisme. 1977. 48 pages. \$0.50. Disponible en anglais et en espagnol.

**How Capitalism has Been Restored in the Soviet Union and What This Means for the World Struggle.** 1974. 156 pages. \$2.50. En anglais.

**Important Struggles in Building the Revolutionary Communist Party, USA.** Par Bill Klingel et Joanne Psihountas. 1978. 55 pages. \$1.00. En anglais.

**Revolutionary Work in a Non-Revolutionary Situation.** Rapport de la deuxième session plénière du Comité central issu du premier congrès du RCP, USA. 1976. 69 pages. \$1.00. En anglais.

**Revolution and Counter-Revolution.** Le coup d'Etat révisionniste en Chine et la lutte interne du Parti communiste révolutionnaire, USA (Documents). 1978. 501 pages. \$4.95. En anglais.

**The Loss in China and the Revolutionary Legacy of Mao Tsetung.** Discours prononcé par Bob Avakian aux Réunions pour commémorer Mao Tsétoung, 1978. 151 pages. Prix de l'édition française: \$2.50. Disponible en français, en anglais et en espagnol.

ISBN: 0-89851-033-3

**\$2.50 US**

**12 FF**

**\$3.00 Can**